

FNA 1450 - Le Feu du Vahad'Har

Gabriel Jan

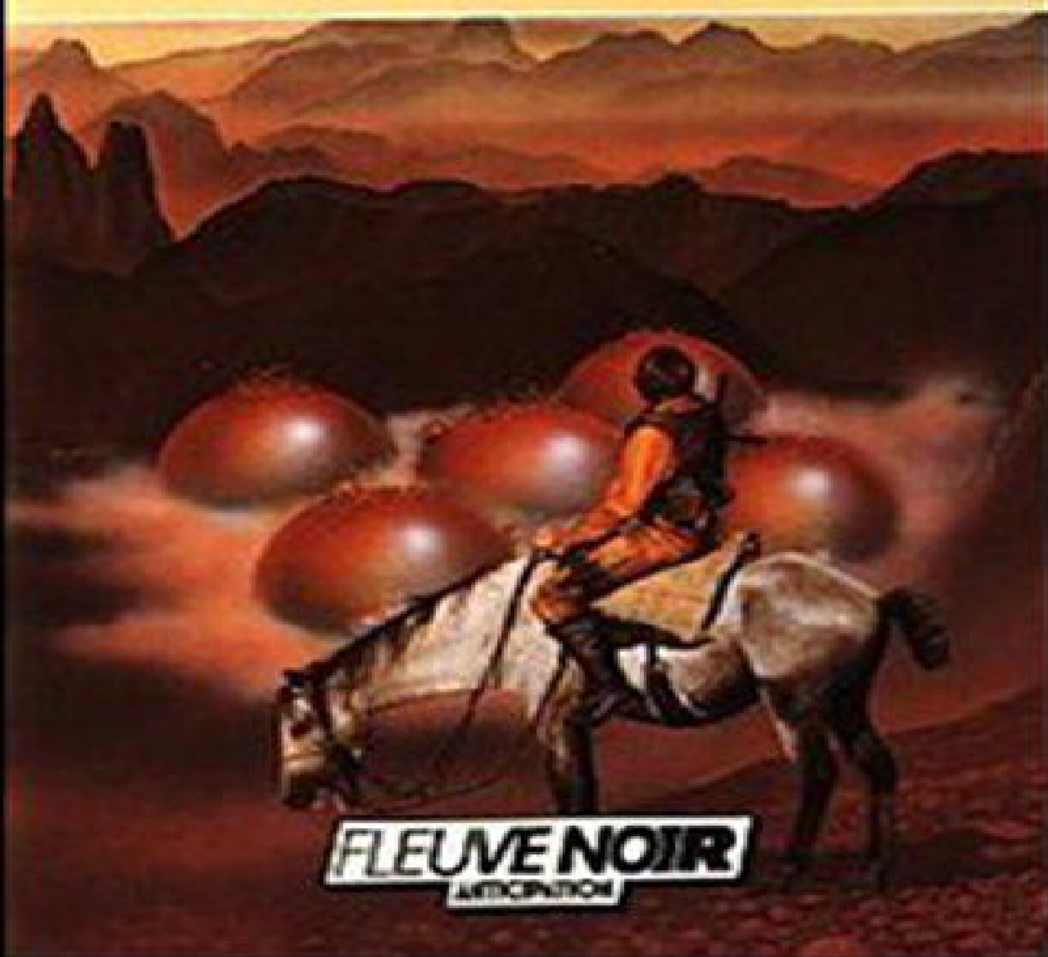
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

ANTICIPATION

GABRIEL JAN

LE FEU DU VAHAD'HAR



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

LE FEU DU VAHAD'HAR

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection :

Dans la planète aux soleils.

Rêves et prophéties.

Tamiz et le paléolithique (traduit en serbo-croate).

Échos du Vahad'haz.

Verdure et zodiaque.

Sham et le monde des Gofans-1).

Nad et le monde des Gofans-2).

Makras, Céréluna (Le Surmonde des Gofans-3).

Les royaumes de Bakur.

Brigade et chimie.

Las et le sud de l'Asie.

Las et le monde de Yashtar.

Revues et autres.

On ne peut pas sous le ciel rouge.

La guerre et la paix.

Patrimoine et culture.

Dans la collection « Angoisse » :

Au seuil de l'enfer

La main du spectre

Dans la collection « Horizons de l'Au-Delà » :

Ballet des ombres.

GABRIEL JAN

LE FEU DU VAHAD'HAR

COLLECTION « ANTICIPATION »

FLEUVE NOIR

6, rue Garancière — Paris VIe

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration ; toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'Article 40).

Cette représentation, ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1986. « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-03237-9



CHAPITRE PREMIER

GAMAHAD

Doniram, son père, lui avait dit : « Tu verras le Vahad'Har. Ce n'est pas, comme beaucoup le croient, une manifestation des dieux, le signe de leur alliance avec les hommes, mais une expression de la nature, de cette nature mal connue qui porte en elle des forces insoupçonnées... Retiens ceci, mon fils : on ne trouve bien que ce que l'on cherche bien, et quiconque trouve bien sait qu'il doit chercher encore. Tu es issu d'une longue lignée de Transmutés, d'une lignée très différente de celle des Magiciens, des Enchanteurs et des Sorciers. Sache que tu n'es ni supérieur ni inférieur à ceux-ci. Tu es autrement. Tu te distingues également des hommes ordinaires, en particulier de ceux qui ne reconnaissent pour vrai que ce qu'ils peuvent voir ou toucher, et qui ramènent les bornes de tout ce qui existe à la seule raison. Cela peut passer soit pour une erreur, soit pour de la naïveté. Car, au-delà des perceptions réglées par nos sens, il y a l'intuition qui permet d'éprouver, de s'élever au-dessus de l'univers étreint du matériel. »

Combien de fois Gamahad n'avait-il pas médité ces paroles ! Cette nuit, cependant, avec la renaissance du Vahad'Har, elles prenaient une tout autre dimension.

Doniram, en ce qui le concernait, n'avait jamais assisté à ce phénomène qui ne se manifestait que tous les cent ans, mais il en connaissait l'existence et la signification. Il n'ignorait pas non plus l'influence que possédait le Vahad'Har sur les habitants du Nemoor, le continent vert.

Assis sur le seuil de sa demeure, Gamahad contemplait le Vahad'Har dans la nuit bleue. Huit lunes formaient un anneau de lumière blanche au centre duquel brillait un neuvième astre, le plus important : Nilla.

C'était du sixième rhad le troisième jour ; le Vahad'Har vivrait

jusqu'au septième jour du huitième rhad. Alors n'apparaîtraient plus dans le ciel que Nilla, Agal, Elée, Saïn, Broh et Ircée, les filles de la Saison de Lumière. Mais, pour le moment, toutes les lunes, grosses et petites, étaient réunies, en apparence, dans une même portion d'espace. Sur le continent vert, les serviteurs des dieux se confondraient en prières et organiseraient des fêtes. Les sceptiques et les incroyants se contenteraient pour leur part d'apprécier l'extraordinaire beauté du phénomène.

Gamahad avait beau se torturer les méninges, il ne parvenait pas à dégager des dernières paroles de Doniram le mot qui lui eût permis d'orienter ses recherches. Une chose, cependant, était sûre : un lien existait entre sa quête et le Vahad'Har.

Tant qu'il avait vécu, Doniram s'était comporté en homme sage, bienveillant à l'égard de ses semblables. De Séleen, il n'avait eu qu'un fils. Séleen était morte quelques années après la naissance de celui-ci. Tout ce que Gamahad avait appris des Transmutés, c'était que leur origine se perdait dans la nuit des temps. Il n'en naissait, au maximum, que trois par siècle, et seul le premier enfant d'un Transmuté (homme ou femme) devenait à son tour un Transmuté. Les éventuels frères et sœurs ne possédaient aucun des dons de la lignée.

A chaque renaissance du Vahad'Har, le benjamin des Transmutés, à condition qu'il eût atteint l'âge de seize ans, était appelé à jouer un rôle important sur la scène du Nemoor. Un rôle dont personne, cependant, ne lui avait parlé !

Le tour de Gamahad était venu. A vingt-six ans, il devait s'acquitter d'une mission dont il ignorait l'objet, ce qui, comme bien l'on pense, le tourmentait au plus haut point. Comment ne pas faillir à la tâche lorsqu'on ne connaît pas la raison de cette tâche ?

Quoi ? Où ? Quand ? Comment ? Pourquoi ?

Et qu'arriverait-il en cas d'échec ?

Le poids de la solitude l'écrasait, le rendait conscient de sa petitesse en regard du monde et l'amenait à considérer le jour de sa naissance comme le commencement d'une dure et longue épreuve... Tout jeune, il se rendait souvent dans les villages environnants pour écouter les belles histoires que les vieux se plaisaient à raconter. Et, sur le chemin du retour, la tête encore pleine des exploits accomplis par les héros légendaires, il devenait à son tour Gézabal, le tueur de dragons, ou Slotar, le guerrier rouge, ou encore Adran, le fils des

louis. En le voyant combattre une armée composée de chênes et de châtaigniers, son père souriait...

Mais ce temps-là était déjà loin. L'imaginaire avait cédé la place à la réalité, à une réalité qui ne ressemblait pas du tout aux univers de légende.

Ignorant en quoi consistaient ses devoirs et sa responsabilité, Gamahad ne songeait pas au sommeil. Depuis la fin de la Saison du Réveil, il dormait mal, la proche renaissance du Vahad'Har n'ayant pas cessé de hanter son esprit. Chaque jour il avait espéré que, le moment venu, il aurait trouvé un indice qui lui aurait permis de commencer ses recherches. Car il s'agissait bien de recherches ; les paroles de Doniram étaient claires sur ce point.

Le cri d'un oiseau de nuit troubla le silence. Gamahad se leva, s'enfonça dans les halliers qui entouraient la demeure. Il désirait se promener un peu et écouter ces bruits furtifs, presque secrets, qui révélaient une vie nocturne. Il craignait de n'être pas à la hauteur de ceux qui l'avaient précédé. Car tous, sans exception, avaient accompli la mission à laquelle ! ils étaient destinés. Cent ans plus tôt, Shagun avait dû éprouver la même inquiétude. Lui aussi avait dû s'interroger et le jour et la nuit ! Il s'était posé les mêmes questions ! Mais comment avait-il trouvé les réponses ?

Et si lui, Gamahad, échouait ? S'il était le premier des Transmuts actifs à ne rien découvrir ? Quelles conséquences cela aurait-il sur l'avenir ?

En cet instant, il aurait voulu croire en un dieu, en une déesse, et prier avec ferveur. Mais les Transmuts ne reconnaissaient pas ces divinités qui servaient davantage les prêtres et les seigneurs que le petit peuple. Ils subodoraient l'existence d'un principe supérieur, espéraient en lui mais ne le priaient pas.

Gamahad s'arrêta soudain. Son cœur battait à tout rompre. Loin devant lui, il distinguait les premiers contreforts de l'énorme massif du Gaom. C'était la première direction à prendre ! Cette certitude avait jailli comme un souvenir brutal : sa quête commençait dans le massif du Gaom, et plus précisément dans ces lieux sauvages que l'on nommait « La Montagne Ecartelée ».

« L'intuition », pensa-t-il.

Il venait d'avoir la preuve qu'il possédait la faculté nécessaire pour entreprendre sa quête. Toute peur l'avait quitté. Il savait

désormais que c'était en lui qu'il trouverait les réponses aux questions qu'il se posait.

Il partirait dès le petit jour, effectuerait un crochet pour saluer Shéba, au village de Sketh, puis se rendrait dans les montagnes dont on disait qu'elles constituaient le cœur du Nemoor...

*

* *

Tax coulait sur l'horizon une lumière de cuivre et faisait pâlir le feu du Vahad'Har. Gamahad sourit ; une belle journée se préparait. Mais il souriait toujours lorsque le jour paraissait. C'était comme un sang neuf qui coulait dans ses veines ; sa force physique augmentait à mesure que Tax s'élevait, particularité héréditaire des Transmuts. La nuit, Gamahad n'était plus sur ce point qu'un homme ordinaire, sa force ayant suivi le mouvement décroissant de l'astre diurne.

Vêtu d'une courte tunique de cotonnade, chaussé de sandales, il s'était mis en route dès l'aube, n'ayant emporté que quelques fruits secs qu'il mangea lorsqu'il eut atteint la source aux oiseaux. Sa halte fut brève. Il lui tardait de revoir la belle Shéba aux cheveux couleur de miel, de lui annoncer son départ et de lui exprimer une nouvelle fois son souhait d'union.

Au village de Sketh, on n'aimait pas beaucoup Gamahad à qui l'on reprochait essentiellement de vivre en solitaire et de bousculer parfois les traditions. Certains le croyaient un peu fou, d'autres le tenaient pour sorcier, tant il est vrai que celui qui ne ressemble pas au plus grand nombre dérange, attire sur lui la suspicion et les mauvais jugements. Toutefois, pour respecter l'esprit de tolérance dont avait toujours fait preuve Chatkam, le chef de la communauté, on permettait à Gamahad de rencontrer Shéba.

Ayant gravi un tertre, le Transmut aperçut dans le lointain un grand nuage de poussière qui se déplaçait rapidement. C'étaient des cavaliers, des soldats à n'en pas douter, qui se rendaient probablement à Xuabad pour célébrer le Pacte Doré. Ils devaient revenir de quelque campement éloigné, peut-être même de quelque place forte installée en bordure de la Hemne (car, depuis très longtemps, on redoutait que les animaux géants qui peuplaient l'Albar, ne traversent la mer et n'envahissent le Nemoor).

Gamahad suivit des yeux les cavaliers puis, lorsqu'ils eurent disparu, il dévala la pente au bas de laquelle serpentait un ruisseau.

Ce petit cours d'eau allait le conduire jusqu'au village.

*

* *

— Tu m'as si souvent parlé de ton départ que je n'y croyais plus, déclara Shéba en tordant la brindille qu'elle avait ramassée dans le sentier. Je suis heureuse de ton souhait d'union. Pourtant, il y a si longtemps que tu l'as prononcé pour la première fois que je me demande combien de rhads j'attendrai encore avant que notre union ne devienne effective... Au village, on murmure. On m'accuse même de vouloir me soustraire à la tradition. J'ai vu vingt-deux fois le Temps de l'Eau et, selon la loi, je devrais déjà avoir un époux...

— Je sais, dit Gamahad en soupirant. Cependant, notre union ne pourra avoir lieu avant l'accomplissement de mon devoir. Je suis... lié par une promesse. Je dois m'acquitter d'une tâche dont je ne peux rien te dire pour le moment...

Elle alla s'asseoir sur une pierre.

— Je ne te le demande pas non plus... Mais pourquoi te décides-tu tout à coup à partir ?

Gamahad hésita sans répondre. Elle surprit son embarras.

— Eh bien ? fit-elle en levant la tête.

Ce mouvement ramena en arrière sa magnifique chevelure et dégagea son visage aux traits fins. Sur ses lèvres bien ourlées, une petite moue se dessinait.

Gamahad décida de lui révéler une partie de son secret.

— J'ai attendu la renaissance du Vahad'Har, commença-t-il. Ce que je dois accomplir dépend de lui... Tant que tu en verras le feu, tu attendras mon retour. Quand il disparaîtra, si je ne suis pas revenu, tu... tu pourras te considérer comme déliée de ton engagement.

— Gamahad !

— Non, Shéba. Pas de mots inutiles. D’abord, je conçois parfaitement que tu doutes de mon équilibre mental. Ensuite, tu appartiens au village de Sketh, et tu dois respecter sa tradition... Enfin, ne pas trop t’en écarter...

— Gamahad...

— Le Vahad’Har demeurera visible pendant deux rhads. Si l’on te presse, rapporte mes paroles. Chacun pourra ainsi espérer selon son cœur !

Shéba se leva, s’approcha de Gamahad et passa ses doigts dans les cheveux bruns de celui-ci.

— Je ne dirai rien au village, souffla-t-elle. On croirait que tu te prends pour un envoyé des dieux et on m’interdirait de te revoir...

— Et toi ? Qu’est-ce que tu crois ?

Elle se détourna.

— Rien, répondit-elle. Je ne comprends pas... Tout aurait été plus simple si tu avais été membre d’un village ou d’un groupe de nomades. Si les lois et les coutumes diffèrent, on peut, par égard, accepter ce qui se pratique ailleurs. Mais toi... Toi, tu vis seul, à l’écart. Tu n’as pas de tradition.

— C’est ce que l’on affirme.

— Ce n’est pas vrai ?

Gamahad différa sa réponse. Il prit Shéba dans ses bras, la berça un instant puis murmura :

— Je ne sais pas.

— Tu es... bizarre, Gamahad. Tu l’as toujours été... Chatkam dit que tu pourrais venir de l’Albar ou du Hord.

— L’homme ne vit sur aucun des deux autres continents, Shéba... L’Albar convient aux gros animaux, aux monstres qui aiment la forte chaleur. Le Hord, lui, n’est qu’un désert froid où ne pousse aucune plante. Nous savons cela, n’est-ce pas ?... J’ignore depuis combien de temps nous le savons, mais nous le savons... Non, je suis né sur la terre du Nemoor. Mes parents, cependant, ont toujours vécu à l’écart des villes et des villages, et ils sont morts de même...

— Pourquoi ?... Pourquoi ont-ils toujours vécu à l'écart ? Ont-ils été chassés par leur communauté ? Etaient-ils victimes d'une malédiction ? Souffraient-ils d'une grave maladie ?

— Rien de cela, Shéba. Mes parents et les parents de mes parents ont simplement choisi leur vie pour n'avoir pas à se soumettre à des lois qu'ils n'auraient pas librement acceptées.

— Mais... il y a bien eu un commencement ! insista Shéba. Tes ancêtres ont bien dû, au début, appartenir à un groupe !

— Sans doute. Je ne sais rien à ce sujet... Cela a-t-il de l'importance pour toi ?

— Oui ! Il me déplairait que tu m'imposes de vivre à l'écart lorsque nous serons unis !

Gamahad eut un sourire bienveillant.

— Je ne t'imposerai rien, Shéba. Tu choisiras, toi aussi.

— J'aurai le choix ! Et toi ? Est-ce que tu viendras vivre au village si je t'en fais la demande ? Accepteras-tu de vivre en communauté et de partager nos travaux ?

Gamahad regarda le ciel, sembla y chercher une réponse.

— Si tu me le demandes, oui, dit-il. Ma tâche, de toute façon, sera terminée... Mais tu devras respecter le besoin de solitude de notre premier enfant. Car il éprouvera ce besoin...

Shéba pâlit.

— Comment peux-tu savoir ce qu'il éprouvera ? demanda-t-elle vivement.

— Parce que cela a toujours été dans notre famille. De tout temps, le premier-né d'une union a grandi en contact très étroit avec la nature. Il lui est impossible de se passer de celle-ci. C'est en elle qu'il trouve la force de... Shéba ! Tu ne m'écoutes pas !

— J'en ai assez entendu ! renvoya-t-elle. Tu n'es pas comme nous ! Tu n'es pas comme les autres hommes ! Je... je ne te comprends pas ! Je le devrais, pourtant, et davantage qu'une autre. Mais je n'y arrive pas ! Ton esprit ne rejoint pas le mien !

Elle se tut, fit quelques pas vers un bouquet de câpriers puis se

retourna.

— Notre union serait une erreur, Gamahad...

Elle avait fourni un gros effort pour prononcer ces mots.

— Tu veux dire que... tu n'attendras pas mon retour ?

Elle ne répondit pas. Elle baissa la tête.

Il s'approcha.

— Shéba...

Il voulut la prendre dans ses bras, mais elle se déroba.

Elle pleurait.

— Shéba... Me crois-tu si différent ?

— Pars ! s'écria-t-elle. Pars tout de suite !... Je t'attendrai jusqu'à ce que disparaisse le feu du Vahad'Har. Mais si tu dois, à ce moment, me tenir le même langage, ne reviens jamais à Sketh !

Elle ne lui donna pas le temps de lui répondre et s'enfuit en courant vers le village.

CHAPITRE II

LA MONTAGNE ÉCARTELÉE

Quatre monstrueuses dents de granit dominaient un relief sauvage, des montagnes coiffées d'énormes rochers et coupées de vallées étroites, encaissées. De gigantesques blocs aux arêtes vives s'empilaient, s'entassaient, s'écrasaient, se chevauchaient, formant d'impressionnants mégalithes qui semblaient défier toutes les lois de l'équilibre.

Hormis quelques petites étendues boisées constituées essentiellement de cèdres, la végétation était rare en ce lieu que l'on disait maudit. Nul berger ne vivait là. Aucun village n'avait été construit dans cette région du massif où le roc était roi. Certains animaux, pourtant, s'accommodaient fort bien de la rudesse de l'environnement ; les oiseaux, surtout, et naturellement une multitude d'insectes. Sur la gent ailée régnait, impérial, le gélan : un aigle cendré dont l'envergure atteignait pour le moins sept coudées. Si ce seigneur des airs allait parfois très loin pour chercher sa nourriture, il savait aussi se contenter des petits rongeurs qui peuplaient les vallées... Autre seigneur de ce territoire : le sarg, un félin majestueux, au dos couvert d'écailles, auquel la Montagne Ecartelée servait de refuge. Car le sarg, dangereux prédateur, allait attaquer les troupeaux qui paissaient sur les plateaux du massif, et les hommes, très souvent, organisaient des chasses, des traques qui duraient plusieurs jours. Pour ne pas tomber dans leurs pièges ou sous leurs coups, le sarg devait se réfugier là où il demeurerait le maître incontesté.

Gamahad s'assit sur un tapis de mousse et s'essuya le front. C'était la première fois qu'il s'arrêtait depuis qu'il avait quitté Shéba. Autour de lui, les ombres dentelées s'allongeaient, étranges fantômes noirs qui envahissaient crevasses et ravins, qui paraissaient se rassembler en vue de quelque mystérieuse conspiration. Tax déclinait. Dans un peu moins de deux heures, le crépuscule s'installerait. Puis viendrait la nuit, une nuit qui, grâce au feu du Vahad'Har, serait belle et claire.

Gamahad suivit des yeux le vol d'un gélan puis scruta les

alentours avec un air perplexe. Que venait-il chercher dans ces chaos ? Il se leva, prit une forte inspiration, se prépara à repartir. Malgré son aspect, la Montagne Ecartelée ne lui paraissait pas hostile. Il se sentait bien au milieu de ces formes colossales et tourmentées. Parmi elles se trouvait le secret de sa quête. Il lui suffisait de marcher, d'obéir à un souvenir atavique dont il n'avait pas encore conscience. Ses pas le guideraient jusqu'au lieu où lui serait révélé, pensait-il, l'objet de sa mission.

Shagun, en son temps, avait probablement suivi le même chemin...

Parvenu à l'entrée d'un sombre défilé au fond duquel coulait une rivière, Gamahad eut le sentiment qu'il n'était pas seul. Mais qui eût osé s'aventurer dans cette région ?

A une vingtaine de toises au-dessus de lui, au bord de la falaise, se dressait un rocher percé, et sur ce rocher se tenait un superbe gélan. Le Transmut ne s'inquiéta pas. Jamais l'aigle cendré ne s'était attaqué à l'homme. Lorsque Gamahad s'engagea dans le défilé, le gélan glatit et s'envola.

*

* *

Progresser au bas d'une muraille encombrée de rochers n'est pas chose aisée. Le Transmut devait souvent descendre dans l'eau, préférant affronter le courant plutôt qu'escalader ces rochers branlants.

Ayant parcouru près d'une lieue dans ces pénibles conditions, il atteignit une étroite plage de galets. La nuit tombait mais le feu du Vahad'Har plongeait dans le défilé qu'il éclairait comme l'aurait fait Tax. Gamahad y vit un bon présage. Il continua de marcher sans songer à trouver un endroit pour dormir. Il n'éprouvait ni faim ni fatigue et se sentait capable de maintenir son effort jusqu'à l'aube, et même au-delà.

Dans la muraille s'ouvrait une faille verticale, longue et étroite blessure dont les lèvres étaient mangées par le lichen. Gamahad était arrivé. L'émotion s'empara de lui. Comme les Transmuts qui l'avaient précédé, il allait connaître le secret de la lignée. Le feu du Vahad'Har,

signe de l'accomplissement, brillerait pour lui...

Il se glissa dans la faille, avança dans l'obscurité, guidé par les deux parois. Au terme d'un sinueux parcours, il découvrit une vaste grotte circulaire éclairée par neuf boules lumineuses de différentes grosseurs. Huit étaient disposées sur le pourtour. La plus importante occupait le centre. Près d'elle, une épaisse dalle rectangulaire, longue de quatre coudées et large de deux, reposait sur quatre petits supports pyramidaux en diamant. Entièrement faite d'un métal noir et luisant, elle ressemblait à une table dont le plateau aurait été décoré par une mosaïque.

Gamahad s'en approcha avec respect, vit que la mosaïque se composait d'un millier de motifs géométriques ; des pierres précieuses qui constituaient autant d'éléments d'un puzzle.

Un détail le frappa immédiatement. Deux de ces éléments manquaient. Deux alvéoles reproduisaient l'empreinte de ces derniers : l'un était un ovale, l'autre un losange.

Intrigué, un peu contrarié aussi, le Transmut s'agenouilla, étendit doucement les mains et caressa la mosaïque comme l'on honore un objet aimé. Il sursauta. Un léger tremblement parcourait la dalle. On aurait dit qu'elle vivait, qu'elle vibrait sous la caresse. Cette vie courait dans les doigts de Gamahad. Elle se manifestait par un petit picotement qui envahissait ses bras, son corps...

Puis elle s'estompa, disparut.

Le métal avait modifié sa couleur. Il était devenu bleu. D'un bleu froid.

Un frisson secoua Gamahad. Sa gorge se serra.

Que signifiait cette transformation ? En était-il responsable ?

Pourquoi manquait-il deux éléments à cette mosaïque ? En quoi étaient-ils faits ?

Cette dernière question accapara toute sa réflexion. Il étudia attentivement la disposition des couleurs et des formes, ôta de leurs alvéoles respectifs les carrés d'améthyste, les pastilles d'émeraude, les triangles de rubis, les remplaça aussitôt après les avoir examinés. Chaque pierre occupait un rang bien déterminé selon sa nature, sa couleur et sa forme. Ainsi Gamahad en vint-il à conclure : la pierre de forme ovale était taillée dans de l'obsidienne, celle en forme de

losange dans de l'agate rouge appelée également cornaline.

C'était cela. C'était exactement cela. Sa tâche se précisait. Il lui fallait retrouver les éléments manquants et compléter la mosaïque. Ce qui se passerait alors n'avait à ses yeux qu'une importance secondaire.

Il se redressa, considéra la dalle avec étonnement et gravité tout en se demandant à quoi elle servait.

Appartenait-elle aux Transmuts ?

Qui avait volé l'ovale d'obsidienne et le losange de cornaline ? Dans quel but ?

En tout état de cause, ce n'était pas le désir d'être riche qui avait guidé la main du voleur ; dans le cas contraire, celui-ci se serait emparé de toutes les pierres...

Il y avait dans cette affaire un parfum de magie. Ces boules lumineuses, par exemple, d'où venaient-elles ? Comment produisaient-elles de la lumière ? Qui les avait placées de façon à rappeler le Vahad'Har ?

Les questions déferlaient et, de plus en plus, Gamahad devenait conscient de l'ampleur de sa mission. Le Nemoor était vaste. Où trouver le voleur ?

Une vague de découragement le submergea. Il lutta, se répéta qu'il devait rester à l'écoute de lui-même, croire à cette intuition qui l'avait conduit jusqu'à la grotte... « Intuition ou mémoire cachée, pensa-t-il. Peut-être cette mémoire contient-elle déjà les réponses aux questions que je me pose ? Je dois me fier à elle, agir, faire ce que l'on attend de moi... »

Gamahad fit le tour de la grotte dans l'espoir de découvrir un indice qui l'eût aidé dans sa quête, mais en vain. Aucun signe. Aucune inscription. Aucun symbole.

Nulle part.

Il s'approcha de nouveau de la dalle et la regarda comme s'il voulait, en la détaillant, percer l'énigme qu'elle posait.

Evidemment, cela ne lui apporta rien. Il supposa toutefois que cette curieuse mosaïque constituait un langage, peut-être même un message en raison de la logique avec laquelle formes et couleurs

avaient été ordonnées... Un losange n'aurait pu entrer dans l'alvéole d'un autre losange. Chaque élément possédait une place bien définie...

Le Transmut soupira, haussa les épaules, jugea inutile de s'attarder davantage. Capable de résister trois nycthémères durant, à la faim et à la fatigue, il préféra quitter la grotte et se mettre en chemin. Sa « mémoire cachée » saurait, au moment opportun, l'orienter comme il convenait...

CHAPITRE III

RENCONTRES

Il s'était dirigé vers Xuabad, la cité du roi Licaz située au confluent du Drachne et du Namir. Il n'avait ni mangé ni dormi depuis qu'il avait quitté la Montagne Ecartelée, aussi espérait-il se reposer dans quelque village avant de poursuivre son voyage. A cette pensée, il s'assura que sa bourse occupait toujours le fond de la poche pectorale de sa tunique. Les quelques pièces qu'il possédait provenaient de la vente de figurines, d'animaux qu'il taillait dans le bois ; elles l'aideraient à ouvrir des portes.

Les champs devenaient de plus en plus nombreux, effaçant les étendues couvertes de carlines et de buissons épineux. Des familles entières y travaillaient. La Saison du Réveil était l'époque de l'ensemencement.

Là-bas, assis sur une borne qui matérialisait la croisée de deux chemins pierreux, un jeune homme mordait à belles dents dans un gros morceau de pain de méteil. Lorsque Gamahad parvint à sa hauteur, il interrompit son repas. Le Transmut, cependant, parut ne pas s'apercevoir de sa présence. Il passa sans même tourner la tête.

— Hé ! lança le garçon. Tu vas à Xuabad ?

Le Transmut se retourna, s'arrêta, fronça les sourcils et revint sur ses pas.

— Cela se peut, répondit-il. Auparavant, j'aimerais trouver un village. Il doit y en avoir un non loin d'ici...

— Sans doute... Mais je vois que, pour un voyageur, tu es assez démuni. Ou alors, tu viens de loin et tu as épuisé toutes tes provisions... Viens ! Assieds-toi ! Est-ce que tu as faim ?

Gamahad hésita. Ce garçon blond, qui n'avait certainement pas

beaucoup plus de vingt ans, ne ressemblait pas aux voyageurs que l'on rencontrait habituellement sur les chemins, et sa tunique immaculée le distinguait immédiatement des paysans.

— Mon nom est Vhom, déclara-t-il en tendant une petite outre.

Gamahad accepta l'offre, but quelques gorgées d'eau et se présenta à son tour. Puis il consentit à s'asseoir.

— Je me rends comme toi à Xuabad, dit Vhom, considérant que telle était l'intention de Gamahad. Voilà trois ans que j'assiste au renouvellement du Pacte Doré... Tiens ! Prends ce pain. J'ai du fromage aussi. Ne te gêne pas...

— Tu habites certainement près d'ici, avança le Transmut.

— A quelques lieues, répondit aimablement Vhom. Je viens de Mhyr. Si tu le veux, nous voyagerons ensemble... Tu ne manges pas ?

Gamahad sourit.

— J'avoue ne pas avoir très faim, mentit-il. Je te remercie.

— Comme tu voudras... Tu vas participer aux jeux ? Non, attends ! laisse-moi deviner. Tu vas combattre comme volontaire pour Ravadlicad. Est-ce que je me trompe ?

— Complètement !

— Alors, c'est forcément du côté de Xuabad que tu vas te ranger. Tu n'as peut-être pas tort. Depuis six ans, Licaz est le vassal de son frère Yargal et il rêve d'inverser les rôles. S'il gagne les jeux, il se montrera généreux avec ceux qui lui auront apporté la victoire... Quelle est ta spécialité ?

Gamahad toussota.

— Tu te trompes encore, Vhom. Je n'ai pas du tout l'intention de participer aux jeux. Le sort de ces deux cités m'importe peu...

Il se leva et ajouta :

— La paix soit sur toi !... Peut-être nous reverrons-nous à Xuabad ?... En tout cas, merci pour l'eau.

— Comment ? Tu pars déjà ?... Attends-moi !

Le garçon rassembla précipitamment ses provisions qu'il fourra dans un sac de toile auquel il suspendit l'outre.

— On y va ! décida-t-il.

Ils n'avaient pas fait vingt pas quand Vhom revint à la charge :

— Si j'ai bien compris, tu ne seras que spectateur. Tu vas sans doute engager des paris ?... On dit que certains gagnent de véritables fortunes. Surtout dans les différentes épreuves de tir à l'arc ! Elles sont pleines de surprises. Certes, on connaît quelques champions mais ce sont souvent des inconnus qui triomphent. Il en vient des nouveaux chaque année...

— Les paris ne me tentent pas.

Vhom se gratta la tête.

— Dans ce cas, je ne vois plus qu'une explication : tu vas là-bas pour acheter quelques objets utiles... et peut-être aussi du parfum pour ta belle !

— Juste ! répliqua Gamahad. Cette fois tu as trouvé ! Les marchands ne manquent pas à Xuabad, et je ne compte pas ceux qui seront venus exprès pour le renouvellement du Pacte.

— Il y aura beaucoup de monde, en effet. Les auberges seront pleines. Tu devras loger chez l'habitant. Mais, attention ! Ils profitent de la situation ! L'an dernier, j'ai payé quinze rifs pour une seule nuit dans une soupente ! Le prix de trois gros pains ! Aussi, les autres nuits, j'ai dormi dehors... Cette année, ce sera différent. Ma place est réservée à l'Auberge de l'Epée. Si tu ne trouves pas à te loger, n'hésite pas à venir me rejoindre. On se serrera un peu...

— Je te remercie mais je crois que je saurai me débrouiller... Tiens ! Regarde ! Nous approchons du Drachne.

Le fleuve coulait, paisible. Ici et là, debout dans leur barque, des pêcheurs jetaient leurs filets.

— J'aperçois un village à environ une demi-lieue. Les pêcheurs passent pour des gens très hospitaliers...

— Tu comptes t'arrêter là ? s'enquit le garçon. Nous ne sommes qu'à la mi-jour !

— Nul ne t'empêche de continuer.

Vhom tiqua :

— Est-ce que, par hasard, ma présence te gênerait ?

— Je n'ai rien dit de tel. Tu as voulu m'accompagner, je n'ai pas refusé. Mais j'ai décidé de m'arrêter. Si cela ne te convient pas, si tu désires atteindre Xuabad le plus tôt possible, continue ta route...

Vhom réfléchit, les yeux tournés vers le fleuve.

— Bah ! Les jeux ne commenceront que dans trois jours. Nous avons tout notre temps... Nous pourrions nous baigner... Hum ! Si nous partons demain matin, nous arriverons à Xuabad bien avant le crépuscule... Je reste avec toi.

D'ordinaire, la paix régnait dans les villages de pêcheurs. Dans celui-là, la querelle s'était installée, et il était aisé de voir que le trouble avait été apporté par des personnages qui, de toute évidence, n'appartenaient pas à la communauté. Devant une dizaine de soldats, des gens étaient rassemblés, principalement des femmes.

Mendig, qui commandait les soldats, exigeait qu'on lui remette chaque jour la moitié des poissons que l'on aurait pris, et cela tant que dureraient les jeux.

— Nous t'avons déjà répondu, Mendig. Notre réponse est non ! Il y a deux jours, nous avons donné tous nos poissons séchés et, malheureusement, cette saison ne sera pas bonne pour nous...

Celui qui venait de parler, un grand et fort gaillard aux cheveux gris, possédait assurément quelque influence sur la communauté. Des murmures d'approbation donnèrent plus de poids à sa réponse.

— Il y a d'autres villages, dit-il encore. Et pas seulement au bord du Drachne !

— D'autres soldats y sont déjà !

— Alors, va les rejoindre et laisse-nous en paix !

Poings serrés, Mendig s'avança.

— Tu ne comprends donc pas l'importance des jeux ? Licaz veut gagner ! Il faut que la cérémonie du renouvellement du Pacte soit réussie de bout en bout !... Lorsque Xuabad aura triomphé, toi et les

tiens serez récompensés comme il convient. Le roi lui-même t'en fait la promesse.

— Il a de l'or. Qu'il paie et il aura les poissons !

— Les fêtes coûtent cher. Notre roi ne peut engager tous ses biens. Il a besoin des gens de son peuple !

— C'est ça ! renvoya le géant aux cheveux gris. Il a besoin de nous ! Mais quand est-il venu quand nous avons besoin de lui ?... Plusieurs fois nous avons connu la famine et la maladie, et nos appels sont restés vains !... Va, Mendig ! Va dire à Licaz que nous nous moquons de Xuabad et de Ravadlicad ! Que l'une ou l'autre de ces cités triomphe, notre vie n'en sera pas modifiée !

Mendig céda à la colère. Ayant sorti son glaive, il en menaça le pêcheur.

— Prends garde à tes paroles ! jeta-t-il. Ne m'oblige pas à employer la force ! En refusant de répondre à la demande de notre roi, tu l'insultes... Lui, et ceux qui le servent ! Rien que pour cela je pourrais te faire pendre !

— Alors, décide-toi maintenant ! Mais que Licaz prenne garde lui aussi ! Si je meurs, un autre prendra ma place. Tue-le, et un autre viendra encore. La violence amènera la violence. Le peuple se soulèvera !

— Tu parles de révolte ? Tu menaces ? s'écria Mendig en plaçant la lame de son arme sous la gorge du pêcheur.

Ce dernier eut une moue méprisante.

— Tu n'obtiendras rien, Mendig ! Rien !... Nous sommes pauvres. Nous ne possédons que de maigres biens. Mais pour les défendre nous sommes prêts à tout !

— L'exemple ramènera les autres à la raison, dit Mendig en s'adressant à ses hommes. Qu'on le pendre !

— Un instant ! cria Gamahad qui, de loin, avait assisté à la scène. Cet homme n'a fait que défendre les siens. Ce qu'il a dit est juste : le peuple n'est pas concerné par le Pacte Doré !

Des regards surpris se tournèrent vers lui. Mendig jaugea l'inconnu et estima qu'il n'avait rien à craindre de lui ni de son jeune

compagnon. Il vit, dans cette intervention, l'occasion de calmer les esprits. Il remit le glaive au fourreau.

— Toi qui as pris le parti de ces gens, commença-t-il, que sais-tu du Pacte Doré ?... Sache qu'il a de tout temps évité la guerre entre deux cités rivales. Grâce à lui, le peuple n'a pas à craindre de voir ses villages brûlés, ses récoltes pillées, ses femmes et ses enfants enlevés ou tués, ses hommes réduits en esclavage !

— Pourquoi penser au pire ? A ma connaissance, le Pacte n'a pas amélioré le sort du peuple ! Il ne lui apporte rien ! Il ne suffit pas de maintenir la paix entre deux cités. Il faut rendre prospères les terres qui les entourent, et prendre en considération la vie des plus défavorisés !

Mendig ricana.

— A t'entendre, on pourrait croire que la vie d'un maraud vaut autant que celle d'un seigneur !

»— Eh bien ! si tu as compris cela, c'est que tu n'es pas aussi bête que je le pensais en arrivant ici !

— Qui es-tu ? demanda Mendig sur un ton acescent. Es-tu de ce village ?

— Non pas. Ici, personne ne me connaît. Et tu devrais me témoigner plus d'égards !

— Vraiment ? Et... selon toi, pourquoi devrais-je t'honorer ?

— Parce que je suis roi !

— Toi ? Un roi ? s'écria Mendig. Par Rham et Laern ! Le roi de quoi ?

— Je règne sur ma personne, sur ma maison et sur mon domaine. En un mot, je suis libre ! Mon nom est Gamahad.

— Tu es fou, Gamahad ! Ou tu es l'un de ces provocateurs qui sèment partout le trouble !... Tu as eu tort de te présenter devant moi. Soldats ! Emparez-vous de lui ! C'est lui qu'on pendra pour l'exemple !

Deux soldats foncèrent sur Gamahad qui ne broncha pas. Seul Vhom s'écarta. Au tout dernier moment, le Transmut réagit. Deux têtes casquées se heurtèrent violemment. Un troisième agresseur,

cherchant à surprendre Gamahad, fut lui-même fort surpris de se sentir soulevé puis projeté sur le mur d'une proche habitation.

Les autres soldats hésitèrent à attaquer.

— Prenez-le ! Mais prenez-le ! hurla Mendig.

Après les exclamations vinrent les rires. Un seul homme, désarmé par surcroît, tenait tête à des soldats. Cet inconnu possédait une force extraordinaire qui lui permettait de ridiculiser ceux qui, tantôt, se conduisaient en maîtres.

Gamahad en envoya rouler deux autres sur le sol puis, bondissant à son tour, il s'en prit à Mendig qu'il saisit à la gorge après lui avoir retiré son arme.

— Je te conseille de partir comme on te l'a demandé, dit le Transmut sur un ton doux. Ces pêcheurs n'ont plus rien à te donner... Et comme un chef digne de ce nom doit montrer le chemin, c'est toi qui partiras le premier !... A pied ! Car je garde ce magnifique cheval qui doit être le tien !

Gamahad grimaça un sourire et libéra Mendig qui recula en se frottant le cou. Ses hommes attendaient, glaive au poing.

Le Transmut se planta devant eux.

— Partez ! ordonna-t-il.

Ivre de rage, Mendig fit signe aux soldats d'attaquer, mais Gamahad, redoutant quelque trahison de ce genre, se méfiait. Il courut vers l'habitation la plus proche, s'empara de la poutre qu'il avait repérée et la fit tournoyer. Trois soldats s'écroulèrent. ,

— Prenez-le ! hurla Mendig. Je veux le voir pendu !

Sa voix devenue rauque provoqua le rire des femmes.

— Approchez ! invita Gamahad.

Loin de reculer, il tenait tête à ses adversaires. Il en toucha encore deux et, comme les autres se rassemblaient, il lança la poutre sur eux. Sans attendre, il se rua derechef sur l'envoyé de Licaz. Celui-ci porta un coup terrible mais la lame du glaive ne toucha pas le Transmut.

Deux étaux enserraient les poignets de Mendig.

Le glaive tomba.

Quelques soldats, remis des coups qu'ils avaient reçus, se préparaient à attaquer de nouveau, mais constatant que leur chef était à la merci de Gamahad, ils demeurèrent à bonne distance.

— Tu aurais mieux fait de partir, observa le Transmut. Cela t'aurait évité le ridicule !

La bouche de Mendig se tordit dans une affreuse grimace qui, mieux que des mots, exprimait ce qu'il ressentait.

— Il se peut que tu sois encore tenté de me pendre, poursuivit Gamahad avec un calme parfait, mais si une telle idée te vient, réfléchis avant d'agir car, cette fois, je te tuerai !... Maintenant, comme un chien fidèle, tu vas retourner chez ton maître. Tu lui raconteras ce qui s'est produit... ou tu ne le lui raconteras pas, c'est selon... Que la paix soit sur toi, Mendig !

Ce fut sous les lazzi que les soldats s'éloignèrent. Nul ne voulut entendre les injures et les menaces qu'ils proférèrent en retour. Dès qu'ils eurent quitté le village, les femmes se précipitèrent vers Gamahad pour lui témoigner leur admiration et le remercier de son intervention. Puis, l'homme aux cheveux gris s'approcha à son tour.

— Je te remercie, Gamahad. Mais tu as pris beaucoup de risques... Pourquoi es-tu intervenu ? Cette histoire ne te concernait pas...

— Si, elle me concernait ! Je n'étais pas venu pour rencontrer des soldats hargneux mais pour demander l'hospitalité... Es-tu le chef de ce village ?

— Disons que nous sommes trois à le diriger mais que je bénéficie de la confiance de tous. Mon nom est Jasan... J'insiste, cependant. En prenant notre parti, tu risques ta vie. Ta force ne...

— N'as-tu pas risqué ta propre vie ? coupa Gamahad. Mieux valait que ces imbéciles s'en prennent à moi plutôt qu'à ceux de ton village. S'ils reviennent, ils ne me trouveront pas. Or, c'est à moi, et à moi seul qu'ils en veulent à présent... S'ils me cherchent, tu leur diras que je suis à Xuabad.

— Et... tu y seras vraiment ? demanda Jasan.

— Naturellement !

— Je ne te comprends pas. On dirait que tu cherches les ennuis... Pardonne-moi mais... je crois que ta force prend le pas sur ton esprit. Tu as trop confiance en toi. A Xuabad, on te trouvera. Tu seras arrêté puis jugé et pendu !

Gamahad se contenta de sourire et changea de sujet de conversation. ,

— Tu ne m'as toujours pas accordé l'hospitalité, fit-il remarquer.

— Oh ! Bien sûr ! Tu peux rester. Ton compagnon également !

CHAPITRE IV

UN ROI TRÈS PRÉOCCUPÉ

— Ha ! fit Licaz agacé. Disparais !

L'ordre s'adressait à un jeune serviteur qui, comme chaque jour après le repas, lui présentait un plateau d'or garni de pâtisseries et de sucreries. Un plateau que l'éphèbe faillit lâcher de saisissement. Thasa, le madrar en chef de l'armée, que l'on appelait également le Premier d'Armes, échangea avec Kobor, le Haut Prêtre, un regard éloquent. Pour que le roi refuse avec autant d'humeur les douceurs dont habituellement il ne pouvait se passer, il fallait qu'il fût tourmenté au plus haut point.

Il l'était effectivement. Depuis le matin, il n'avait cessé de marcher, allant d'une fenêtre à l'autre, arpentant les couloirs de son palais. Quatre fois il avait changé de cafetan après avoir pris autant de bains froids, mais cela ne l'avait pas calmé.

— Et Lhoïm qui ne revient pas ! maugréa-t-il en abattant ses deux poings sur une table au plateau de marbre. S'il ne trouve pas Ephra, je le ferai empaler !

Kobor rectifia quelques plis de sa toge, toussota et intervint :

— La faute n'incombe pas au quintrar qui commande ta garde... Il est loyal, fidèle. T'en débarrasser serait une erreur ! N'oublie pas que tu l'as choisi parmi tes meilleurs officiers... Je suis sûr qu'il a tout mis en œuvre pour retrouver l'organisateur des jeux.

— Tu en parles à ton aise, Kobor ! Il ne suffit pas de courir en tous sens, de s'agiter ! Il faut retrouver Ephra ! Je ne l'ai pas vu depuis hier soir !

— Il est très pris, très...

— Tu voudrais me rassurer ? C'est inutile. J'ai exigé d'Ephra qu'il m'informe de l'état des préparatifs au moins trois fois par jour, et il

n'est pas là !

— Quelque difficulté l'aura retenu...

— Sans lui, tout est perdu, dit Licaz sans tenir compte de l'hypothèse émise par le Haut Prêtre. Or, je ne veux pas que mon frère soit encore cette année le vainqueur ! Il y a trop longtemps que Xuabad lui est soumise. Il prend des habitudes et des libertés qui me déplaisent. Il lui arrive même de se considérer comme le maître du Nemoor ! Comme s'il était possible de régner sur un continent aussi vaste !

— Tous les hommes peuvent rêver, répliqua sagement Kobor. Et le roi de Ravadlicad n'est qu'un homme... Ne perds pas confiance, Licaz. Cette année, Xuabad deviendra la cité suzeraine. Les dieux nous aideront... Ne t'ai-je pas déjà dit que le Vahad'Har sera à l'origine d'un grand changement ?

— Certes ! Tu as seulement oublié de me préciser la nature de ce changement ! Certaines nouvelles que nous recevons quotidiennement ne sont pas réjouissantes.

Kobor se tourna vers le madrar.

— De quelles nouvelles s'agit-il, Thasa ? Je ne me souviens pas que tu m'aies informé de quelque fait alarmant ces derniers temps...

— C'est que... nous t'avons peu vu au palais. A la veille du renouvellement du Pacte, les dieux t'accaparent. De plus, ce dont il s'agit concerne essentiellement l'armée...

— Ah ? Existerait-il quelque menace de guerre ?

— Pas dans l'immédiat, mais au-là du fleuve Démok, des peuples belliqueux se disputent des territoires. Quelques-uns, après s'être combattus, ont conclu une alliance et se sont placés sous les ordres d'un seul chef : Togurth. Par deux fois ils ont attaqué Serbée. La cité n'a pas succombé mais elle a subi de très lourdes pertes. Alentour, bourgs et villages ont été mis à feu et à sang après avoir tenté de résister à l'envahisseur...

— Des bêtes sauvages ! dit Kobor. Ces hordes n'oseraient pas s'en prendre à des cités puissantes !

— Je n'ai pas cette impression, contra Thasa. Les conquérants sont incapables de limiter leurs ambitions. Encouragés par leurs

victoires, ils finiront par traverser le Démok... Et comme je ne voudrais pas qu'ils me surprennent, j'ai envoyé deux détachements de cent hommes prendre position au confluent du Démok et de l'Izan. Nos soldats ont rencontré ceux du roi Nubâl, de Johodorn, et ont mis au point un plan de défense commun.

— Si Nubâl craint une attaque, la menace est sérieuse. Pourtant, je continue de croire que les conquérants ne s'aviseront pas de venir jusqu'ici.

— J'aimerais bien savoir pourquoi !

— Qu'ils traversent le Démok et ils devront passer entre le désert de Dorn et le massif du Gaom. Nous les arrêterons facilement !

— Facilement ! répéta le madrar. J'ai appris à ne jamais sous-estimer un ennemi, car, lui aussi possède une cervelle et il sait s'en servir ! Ce n'est pas par hasard que Togurth a été élu chef. On dit de lui qu'il est rusé. Aussi, nous devons envisager qu'il ira jusqu'à Théleb, et même jusqu'à Beltra si nous ne prenons pas de précautions ! Les hommes du sud possèdent de nombreuses mines de fer grâce auxquelles ils fabriquent toutes les armes qu'ils veulent. Et ils ont beaucoup de chevaux, ce qui n'est pas notre cas !

Le front de Kobor se rida.

— On dirait que la perspective d'une guerre ne te déplaît pas... J'ai même l'impression que tu la souhaites !

— Kobor ! Ta qualité de Haut Prêtre ne te...

— Allons ! intervint Licaz. Pas de dispute. Et surtout pas en ma présence !... Nous devons voir la réalité : Togurth représente une grave menace dont sont conscients Nubâl et Pers. Nous nous unissons donc dès que le Pacte aura été renouvelé, quelle que soit l'issue des jeux !

— Et Ravadlicad ? Que pensera Yargal de cette «union» ?

— Je l'ignore. Il n'a jamais cherché d'alliance ni demandé d'aide. Il est fier. Trop fier ! Il se croit très puissant, sans doute assez puissant pour briser une attaque venue du sud !... Si Xuabad devient cité suzeraine, je déciderai de l'union et proposerai à Nubâl et à Pers d'entrer dans le Pacte Doré... Des démarches ont d'ailleurs été faites en ce sens. Le roi Pers de Théleb arrivera demain avec une petite escorte...

— Crois-tu que Yargal acceptera la participation de deux autres cités ?... A l'origine, le Pacte Doré a été décidé pour que nulle guerre ne déchire jamais Xuabad et Ravadlicad sur lesquelles devaient régner deux frères !

— Le fait d'étendre le rôle du Pacte à d'autres cités ne nuira pas à sa nature. Quant à mon frère, je saurai le prendre comme il convient. Je lui ferai d'abord remarquer que Ravadlicad est plus exposée que Xuabad à une attaque venue du sud. Ensuite, je lui dirai qu'il aura la possibilité de régner sur quatre villes au lieu de deux... Cet argument, j'en suis sûr, le séduira.

— C'est une arme à double tranchant. Si Yargal devenait le vassal de Pers, puis celui de Nubâl, puis le tien, respecterait-il encore le Pacte ?

— S'il admet le principe, et s'il s'engage, il respectera son engagement, assura Licaz. Yargal est fier mais il est droit. Jamais il ne trahira. S'il perd, il se soumettra comme je l'ai fait.

— Que Rham et Laern t'entendent ! déclara Kobor.

Licaz alla s'asseoir dans un fauteuil à haut dossier sculpté, essuya son front moite et se releva aussitôt pour aller se pencher à l'une des fenêtres qui donnait sur les jardins.

— Mais que fait donc cet imbécile ? bougonna-t-il.

— Veux-tu que j'appelle quelques-uns de mes hommes ? demanda Thasa.

— Non, répondit vivement Licaz. A chacun son rôle... Parle-moi plutôt de ce qui se passe sur mes terres, de ces agitateurs qui sèment partout la perturbation. Qui sont-ils ? Et que veulent-ils ?

— Je ne sais trop... Dans leurs propos, deux mots reviennent souvent : révolte et liberté. Ils disent que la terre appartient au peuple, non aux seigneurs... Mais je crois que leur mécontentement est dû aux prélèvements supplémentaires que tu as ordonnés. Rien de bien grave. La rumeur publique a exagéré l'importance de ceux qui se veulent les défenseurs des gens de peu... Néanmoins, nos soldats veillent au maintien de l'ordre. Ils ont procédé à quelques arrestations... et aussi à deux exécutions.

— Deux exécutions ! fit Licaz. Pourquoi ?

— Les deux paysans ont d'abord refusé de donner ce qu'on leur demandait. Puis ils ont insulté les soldats, l'armée, leur roi, et même leurs dieux ! Ensuite, l'un muni d'une fourche, l'autre d'une faux, ils ont tué le décar qui commandait la patrouille...

Licaz allait répliquer lorsqu'un coup de gong retentit. Peu après, deux coups brefs furent frappés et l'un des panneaux de la large porte ornée de dorures et des mascarons s'ouvrit, livrant passage à un soldat vêtu de blanc.

— Lhoïm ! s'écria Licaz. Enfin !

Tenant son casque dans le bras gauche, le quintrar s'avança, s'arrêta à quelques pas du roi et s'inclina respectueusement.

— Nous avons retrouvé Ephra, mon roi, mais...

— Rham et Laern en soient remerciés ! Je commençais à craindre qu'un coup de folie ne l'eût poussé vers mon frère... Où est-il ?

— En bas... Sur la grande terrasse.

Licaz hocha la tête.

— Qu'y a-t-il, Lhoïm ? Tu me parais mal à l'aise... Pourquoi Ephra n'est-il pas monté ?

— Je suis porteur d'une triste nouvelle, mon roi...

Le visage bouffi de Licaz devint blême.

— Lhoïm... Est-ce que tu veux dire que... ?

— Oui, mon roi. Ephra est mort. Nous l'avons découvert dans une remise, près des écuries... On l'a assassiné !

— Assassiné..., répéta Licaz sur le ton de celui qui voit le monde s'écrouler.

Il s'effondra dans son fauteuil, se prit la tête à deux mains et répéta une seconde fois :

— Assassiné...

Puis il se redressa, très digne.

— Pourquoi ? Qui a fait cela ?

— Je l'ignore, mon roi. Personne n'a rien vu. Cependant, pour ceux qui le côtoyaient, il s'agit d'un complot... A travers Ephra, c'est toi que l'on a voulu atteindre. Quelqu'un a peut-être intérêt à ce que Xuabad perde les jeux...

— Que dis-tu ? Oserais-tu prétendre que l'assassin aurait obéi aux ordres de Yargal ?

— Loin de moi cette pensée, mon roi ! Je connais le roi de Ravadlicad pour sa loyauté... Mais tout est possible. Ceux qui le servent peuvent avoir agi à son insu. Il se peut également que le meurtrier soit un agitateur ou un petit seigneur jaloux qui aura attendu le bon moment pour t'atteindre...

Licaz pinça les lèvres.

— Tu as raison, convint-il. Tout est possible... Mais j'exige que l'assassin soit retrouvé ! Il sera exécuté le dernier jour des jeux !

— Il est sans doute déjà loin ! fit remarquer Thasa qui comprenait l'extrême embarras du quintrar.

Licaz sembla ne pas entendre.

— Je mettrai toute mon ardeur à chercher l'assassin, mon roi. Hélas ! Comme vient de le dire le Premier d'Armes Thasa, il est probablement loin, ou caché parmi la foule, certain de son impunité !... Euh ! J'ai conscience que la mort de l'organisateur des jeux représente... Enfin, c'est une perte immense pour notre cité. Mais il y a un homme qui demande à te parler. Son nom est Ghov. Il était un fidèle ami d'Ephra et partageait ses travaux. Il assure qu'il sera capable de le remplacer...

Le visage de Licaz se métamorphosa.

— Qu'il entre !

Lhoïm alla ouvrir la porte au dénommé Ghov qui, sitôt entré, salua le roi et ses conseillers. Au fond de ses yeux noirs incrustés dans un masque de douleur brillait la flamme de la vengeance.

Licaz se leva, toisa l'homme.

— Lhoïm me dit que tu étais l'ami d'Ephra...

— C'est vrai, mon roi. Depuis l'enfance... Et je demande pour lui

d'exceptionnelles funérailles et la mort de son assassin !

— Il sera fait selon ton souhait, acquiesça Licaz. Je n'oublierai ni Ephra ni les siens... Mais le temps, à présent, nous presse. Seras-tu capable d'assumer la responsabilité d'organisateur des jeux ?

— Oui, mon roi. Ephra m'a enseigné tout ce que j'avais à connaître dans ce domaine. Il n'y a pas un de ses travaux auxquels je n'aie assisté. Je l'ai secondé en tout. Tu pourras te reposer sur moi... D'ores et déjà, je puis t'assurer que tout est en ordre, qu'il ne reste que quelques détails à régler... Nos champions sont prêts et ils ont une forme excellente... Nous ne manquerons ni de vins, ni de liqueurs, ni de nourriture. Il y a aussi des femmes jeunes et belles pour nos invités. Quant aux bateleurs, aux musiciens et aux conteurs, ils sont venus en grand nombre...

— Bien, approuva Licaz. Très bien. Mais ne laisse rien au hasard ! Vérifie ce que tu crois achevé ! Je ne veux pas la plus petite ombre sur les festivités...

— J'essaierai d'être digne de ta confiance, mon roi.

— Mmm ! Pour ta sécurité, je mets à ton service quatre gardes que Lhoïm choisira lui-même... Je veux te voir trois fois par jour. Tu me feras un rapport détaillé de tes activités. Ne me cache rien de tes inquiétudes, de tes observations. Et rappelle-toi que, désormais, tu ne dépends que de moi !

— Je m'en souviendrai...

— Je prends acte... A présent, tu peux te retirer.

Ghov s'inclina puis tourna les talons.

Lorsque la porte se referma, Licaz s'adressa à Lhoïm :

— Les gardes répondront de lui sur leur vie, déclara-t-il. Qu'ils ne le quittent pas !... Il s'agira naturellement de le protéger mais aussi de tenter de savoir si ce n'est pas lui qui a assassiné Ephra !

— J'en serais fort surpris, dit Lhoïm. Mais j'exécuterai tes ordres.

— S'il était véritablement l'ami d'Ephra, on cherchera certainement à l'abattre. Tu désigneras quatre autres gardes qui se vêtiront comme les gens de la rue et qui surveilleront discrètement toutes les personnes qui approcheront Ghov... Si l'assassin était tenté

de récidiver, en supposant qu'on veuille effectivement saboter les jeux, nous n'aurions ainsi aucune peine à l'arrêter !

CHAPITRE V

LA CITÉ DU ROI LICAZ

Tout d'abord, Gamahad avait eu l'idée de laisser Vhom et de partir seul, à cheval. Au dernier moment, il s'était ravisé, Jasan ayant aimablement proposé aux deux voyageurs de leur faire passer le fleuve. Gamahad avait accepté, abandonnant le cheval au pêcheur.

Ils s'étaient mis en route très tôt et n'avaient pas quitté le bord du Drachne. Volubile, le garçon blond se plaisait à raconter la façon dont s'étaient déroulés les jeux l'année précédente. Gamahad l'écoutait d'une oreille distraite, s'intéressant davantage aux whitts, ces oiseaux aux plumes bigarrées, nombreux près des cours d'eau, et aux lédrins, superbes échassiers de couleur feu au bec long et recourbé. . Agacé par le mutisme de son compagnon, Vhom finit par se lasser. Il oublia les jeux pour lesquels il se passionnait, observa un court silence puis glissa :

— Tu as parlé, cette nuit...

Des jeunes whitts passèrent auprès d'eux en piaillant, se rassemblèrent en une mêlée sauvage pour se disputer le gros insecte juteux que le plus habile de la bande avait happé.

— Tu as prononcé le nom de Yale dans ton sommeil, insista Vhom comme s'il s'agissait d'une chose importante.

— J'ai rêvé d'elle, dit simplement Gamahad.

— C'est qu'elle te protège, interpréta Vhom. Elle n'est pas seulement la déesse de la fécondité. Elle veille sur les voyageurs, leur montre les chemins sûrs, les inspire... Rêver d'elle est bénéfique.

— Vraiment ? Je suis heureux de l'apprendre.

— Tu ne me crois pas ?

— Si, évidemment !

— Mais non, je le vois bien.

— Que t'importe ! Si cela t'amuse, je peux te dire que j'ai aussi rêvé de Rham, de Laern, de Laor et de Hô.

— De Hô ! s'exclama Vhom. Le dieu du mal et de la souffrance !... Méfie-toi, Gamahad !

— Voyons ! Qu'ai-je à craindre puisque Yale me protège ? Elle repoussera les attaques de Hô !

L'ironie du ton n'échappa pas à Vhom.

— On dirait que tu te moques des dieux...

Gamahad ne répliqua pas, Il venait de s'arrêter au sommet d'un tertre. Tendant le bras, il désigna les nombreuses tentes de couleur violine qui, de l'autre côté du fleuve, paraissaient se serrer les unes contre les autres. Ça et là, au sommet de longues hampes, ondulaient mollement des oriflammes.

— Le camp de Yargal, renseigna Vhom. Nous ne sommes plus loin de Xuabad.

Il ajouta aussitôt :

— Dès que nous aurons dépassé ces mamelons boisés, nous apercevrons la cité.

Perplexe, Gamahad demanda :

— Pourquoi le roi de Ravadlicad ne s'est-il pas installé plus près de la cité ?

— Il obéit à la règle. Une lieue doit séparer la cité organisatrice des jeux du campement du rival.

— Si j'en juge d'après le nombre des tentes, Yargal a emmené beaucoup d'hommes...

— Oh ! ce n'est pas à cause d'un manque de confiance en son frère, expliqua Vhom, mais plutôt en raison des pillards qui se multiplient à cette époque de l'année. Ceux-ci attaquent les caravanes, les marchands, et détroussent les voyageurs comme nous !... Cependant, avec toi, je suis tranquille. Tu vaincrais une armée à mains nues !

— Tu devrais vivre dans l'entourage d'un roi, observa Gamahad. Tu as le sens de la flatterie !

— Hé ! j'ai vu comment tu t'es débarrassé des soldats ! S'ils avaient été cent...

— Mais oui, mais oui... Allons ! Continuons !

*

* *

Au pied des murs crénelés de la cité on avait monté des estrades, des tribunes, des scènes, installé de longues tables. Plus loin se dressaient des dizaines de tentes rayées de noir et de blanc. Bannières et oriflammes alternaient, délimitant les espaces réservés aux champions des deux camps. Plus loin encore, on découvrait des lices, des champs clos sur le périmètre desquels on avait planté des poteaux reliés entre eux par des guirlandes, et des pistes entourées de grilles solides. Enfin, très à l'écart, derrière les enclos, des groupes de nomades, venus de très loin pour la plupart, attendaient l'ouverture des jeux pour s'installer et vendre leurs marchandises. En divers endroits, des tentes toutes blanches indiquaient l'emplacement des postes de garde. Les unes, surmontées d'une écharpe violette, étaient réservées aux soldats de Yargal ; les autres, ornées d'une enseigne représentant l'astre du jour, abriteraient les hommes de Licaz.

Partout l'on s'affairait. L'essentiel étant réalisé, on s'employait à vérifier la bonne exécution des travaux, à consolider les palissades, à aplanir le terrain et à apporter à la décoration une dernière touche de couleur.

— C'est ici que nous nous séparons, déclara Gamahad.

Vhom parut déçu.

— Je pensais que tu viendrais avec moi à l'auberge.

— J'ai beaucoup de gens à voir. Principalement des marchands.

— Tu as tout le temps !

— Je préfère, de toute façon, demeurer seul.

— Mais où dormiras-tu ?

— C'est mon affaire.

Vhom soupira.

— C'est bon. Agis selon ton désir. Cependant, n'oublie pas ma proposition.

— Je ne l'oublierai pas, assura Gamahad. Que la paix soit sur toi !

Ils entrèrent dans Xuabad sous l'œil indifférent des soldats qui gardaient la porte. Et ils se séparèrent. A l'intérieur de la cité, tout indiquait que l'on attendait l'événement dans l'allégresse. Les rues, larges ou étroites, les places, grandes ou petites, rivalisaient de couleur, les voies des quartiers pauvres n'étant pas le moins décorées.

Gamahad, sensible à cette ambiance de fête, souriait aux femmes qu'il rencontrait. L'une d'elles, le trouvant fort à son goût, lui proposa d'être sa compagne tant que dureraient les jeux. Comme lui, elle était étrangère à la cité et cherchait certainement, outre une protection, à gagner quelques jais d'argent tout en s'amusant. Mais Gamahad refusa gentiment.

— Dis-moi plutôt où je trouverai le temps de Yale... Euh ! J'ai fait un long voyage et j'aimerais remercier la déesse de la protection qu'elle m'a accordée...

— A Xuabad on honore Rham et Laern. On a oublié la déesse... Tu es sûr de ne pas vouloir de moi ?

— Tu es belle, je dois l'avouer. Cependant, il vaut mieux pour toi que tu t'attaches à quelque riche marchand où à un jeune seigneur, car je ne suis guère fortuné...

— Tant pis ! dit-elle. Peut-être nous reverrons- nous quand tu auras gagné quelques paris...

Elle s'éloigna, insouciante. Gamahad s'adressa à un vieillard qui, contre cinq rifs, accepta de le renseigner. Il existait, dans les jardins qui entouraient le cirque, un lieu consacré à Yale.

La mousse poussait entre les dalles disjointes. L'une des quatre colonnes torsadées qui marquaient les angles du petit temple de verdure était brisée. Mais la statue de la déesse semblait défier le temps.

Le Transmut s'en approcha, la contourna, admira la pureté des lignes de cette femme née sous le ciseau d'un sculpteur inconnu. Il la toucha, la caressa du bout des doigts, ferma les yeux et sollicita sa mémoire cachée. Quiconque l'eût surpris n'eût pas manqué de le croire un peu fou. Mais les hauts cyprès le dissimulaient. Et nul ne venait plus déposer d'offrandes aux pieds de la déesse.

Il ne ressentit rien, n'éprouva aucun sentiment particulier. Pourtant, la nuit précédente, Yale avait habité ses rêves et, lorsqu'il s'était réveillé, il avait eu la certitude qu'elle était mêlée à sa quête.

Peut-être s'était-il trompé ?

Il se sentit tout à coup étranger à ce monde et le malaise s'empara de lui. Le doute et l'inquiétude vinrent le tourmenter. Le poids de la solitude l'écrasa. Il ressemblait à Yale, la déesse abandonnée.

Rien.

La statue n'éveillait en lui aucun souvenir. Sa mémoire demeurerait désespérément fermée.

*

* *

La nuit était totalement tombée lorsqu'il quitta les jardins. Cependant, le feu du Vahad'Har éclairait la cité. Gamahad n'eut aucun mal à retrouver son chemin. Auberges et tavernes étaient pleines. On chantait. On riait. Pour beaucoup, la fête avait déjà commencé.

Gamahad franchit la porte de la cité et se dirigea vers le fleuve. Il longea la rive, songea à Shéba qu'il aurait aimé, en cet instant, avoir près de lui. Il se souvint des paroles qu'elle avait prononcées et qui l'avaient blessé...

Il s'assit, contempla le miroir changeant dans lequel se reflétait le Vahad'Har. L'eau scintillait. Ses pensées plongèrent dans l'élément liquide et devinrent floues.

Soudain, il sursauta, ayant reconnu, sans erreur possible, le feulement du sarg. Un fauve rôdait non loin de là.

Bien que jugeant insolite une telle présence, car le sarg ne s'approchait jamais des cités, Gamahad se leva doucement, prêt à user de la meilleure défense qui fût contre un animal de ce genre. Si le félin attaquait, Gamahad sauterait dans le fleuve. Le sarg abhorrait l'eau, aussi ne le poursuivrait-il pas.

Quelques rauquements s'élevèrent des buissons. Gamahad ne bougea pas. Tournant la tête, il aperçut des flammes mobiles et vit briller des fers de lance. Une vingtaine d'hommes, déployés en arc de cercle, venaient dans sa direction. En les-entendant parler haut et fort, il eut tôt fait de comprendre que l'animal s'était joué de la vigilance de ses gardiens.

Résolu à ne pas compromettre sa sécurité, le Transmut garda l'œil sur les buissons dans lesquels, lui semblait-il, le fauve avait trouvé refuge. Ceux qui arrivaient, soldats et bestiaires, avaient cependant relevé ses traces et ne tarderaient pas à le capturer.

Le sarg était pris au piège. Découvert, sentant les hommes à proximité, il rauqua plusieurs fois, bondit, se dressa sur ses pattes de derrière et défia ses ennemis. Beau, impressionnant, il ressemblait, dans le feu du Vahad'Har, à une créature fantastique.

Protégés par les soldats qui avançaient lance baissée, les bestiaires se préparèrent à jeter leur filet. Le félin recula, exécuta un tour rapide sur lui-même comme s'il était sur le point de franchir d'un bond cette ligne humaine qui tentait de lui reprendre sa liberté.

— Attention ! prévint l'un des bestiaires. Il va sauter !

Ce fut au moment précis où le sarg s'élançait que les filets se déployèrent. Le premier, jeté avec une grande maîtrise, l'enveloppa tout entier. Les autres tombèrent sur lui, et tous les efforts qu'il fit pour les arracher l'emprisonnèrent davantage.

Il feula de colère, se secoua, essaya, en une série de bonds, de se libérer. Empêtré dans les mailles, il demeurerait extrêmement dangereux.

— A toi, Zenda !

— Pas encore ! N'approchez pas ! Laissez-le se fatiguer.

Ils étaient une douzaine autour de l'animal furieux qui se débattait. Gamahad s'était avancé et regardait, non sans éprouver de l'admiration, cette bête splendide qui refusait de s'avouer vaincue.

— Préparez les cordes ! Amenez la cage !

Les soldats s'approchèrent du sarg et le piquèrent avec la pointe de leur lance. Le félin répliqua par de puissants coups de pattes, mais ceux qui l'agaçaient ainsi demeuraient hors d'atteinte. Ce harcèlement se prolongea jusqu'à ce que le sarg donne des signes évidents de fatigue.

— Continuez ! Continuez ! ordonna celui qui dirigeait les opérations.

Puis il se déplaça lentement sans attirer l'attention du fauve. Et il bondit. Un nœud coulant entourait les pattes de derrière du sarg qui se retourna avec vivacité. Mais ce mouvement serra le nœud.

— Prends garde, Zenda ! plaisanta quelqu'un. Ne te les fais pas dévorer ! Les femmes ne te le pardonneraient pas !

Il y eut quelques rires. Il était évident que le dénommé Zenda, dont la taille atteignait presque la toise, jouissait d'une grande popularité. Ayant vaincu le fauve, il se redressa, haletant, ramena en arrière ses longs cheveux blonds qu'il lia sur sa nuque à l'aide d'une lanière de cuir.

— C'est un bon entraînement, dit-il en souriant. Je ne suis pas mécontent du résultat !

— Avec toi, les bestiaires de Yargal n'ont qu'à bien se tenir, déclara un soldat. Cette année encore, je parierai sur ton groupe.

— Nous avons toujours été les meilleurs, répliqua Zenda avec fierté. Il n'y a aucune raison pour que ça change... Qu'est-ce que tu en penses, ami ?

La question s'adressait à Gamahad. Elle était si abrupte qu'il répondit après une légère hésitation.

— Eh bien, mes connaissances en ce domaine sont nulles, mais j'ai admiré ton habileté à conduire cette capture...

A peine venait-il de parler qu'un soldat s'approcha, torche levée.

— C'est lui ! s'écria-t-il en se tournant vers ses compagnons comme s'il voulait les prendre à témoin. Son nom est Gamahad ! C'est lui, je le reconnais ! Que quelqu'un aille prévenir Mendig !

Les soldats entourèrent Gamahad.

— Hé quoi ? fit Zenda. Qu'est-ce qui se passe ? Que vous a fait cet homme ?

En quelques phrases, le soldat accusateur entreprit de raconter à sa manière l'exploit de Gamahad, ce qui amusa fort le bestiaire.

— Tu me parais effectivement doué d'une belle force, dit Zenda en touchant les biceps du Transmut. Il serait dommage qu'on te jette en prison alors que nous avons présentement besoin de champions !

— Je ne suis pas venu à Xuabad pour participer aux jeux.

— Ni pour moisir en prison, je suppose ?... Réfléchis ! Je t'offre la liberté. Il te suffira de prouver ta valeur en luttant contre un de mes amis... Ce soir même !

— Je ne veux pas me battre ! dit fermement Gamahad qui, avec la venue de la nuit, ne possédait plus qu'une force ordinaire.

Mais le bestiaire insista :

— Tu dois accepter !... Il y a, à notre époque, beaucoup d'agitateurs. Les soldats ne sont pas tendres avec eux... A moins de partir immédiatement, tu te feras prendre. Et les prisons de Xuabad ne sont pas particulièrement confortables !... Par contre, si tu acceptes ma proposition, tu auras droit à certains égards et à des privilèges...

— Pourquoi veux-tu me protéger ?

— Disons que je me sers de toi. Si j'amène à Xuabad un nouveau champion, je recevrai honneurs et récompenses... Cela dit, tu m'es sympathique... Alors ? Que décides-tu ?

— Rien pour le moment. Je n'ai pas envie de me battre ce soir.

Zenda appela un de ses homologues qui, avec quelques autres, s'occupait du sarg.

— Où est Ghôv ?

— A cette heure, il est certainement au palais.

— Bien ! Qu'on me donne un cheval. J'y vais !... Fug et toi, conduirez Gamahad. Demandez à Borog de venir !

— Tu ne crains pas de déranger Licaz ?

— Pas pour ce motif !... Ha ! Il serait bon que Mendig soit là, lui aussi. Toi, Bricius, tu le préviendras. Fais vite !

Zenda revint vers Gamahad.

— Tu as encore le temps de réfléchir, lui dit-il.

Pense aux avantages que tu retireras...

*

* *

Entouré de son Premier d'Armes et du Haut Prêtre, Licaz venait d'écouter avec beaucoup d'intérêt le récit que lui avait fait Mendig. Un Mendig qui, intérieurement, bouillait de colère.

— Cet homme paraît en effet posséder une force extraordinaire, apprécia Kobor. Nous devrions le mettre à l'épreuve sans tarder... Qu'en pense notre nouvel organisateur des jeux ?

— Je suis de cet avis. Et c'était l'idée première de Zenda.

— Il faut que cet homme se range de notre côté ! déclara Licaz. Va le chercher, Zenda. Ainsi que Borog.

Les mâchoires de Mendig se crispèrent. Lui qui nourrissait à l'égard de Gamahad un sentiment de vengeance allait devoir lui témoigner les égards dus à tout champion.

Zenda le considéra avec ironie et sortit. Il revint peu après, accompagné de Borog, un hercule aux cheveux roux, et de Gamahad encadré par deux soldats.

— Approche, Gamahad ! dit Licaz sur un ton bienveillant. Tu n'as rien à craindre pour le moment...

Le Transmut obéit.

— On m'a raconté à ton sujet une curieuse histoire. Tu aurais, paraît-il, avec ta seule force, tenu tête à une patrouille ?

— Je n'ai pas aimé la façon dont Mendig et ses hommes traitaient les pêcheurs, répondit Gamahad. Ils se préparaient d'ailleurs à pendre un homme qui n'avait plus rien à donner. Ensuite, Mendig m'a menacé. Je me suis défendu !

— Et tu n'as pas hésité à te mesurer aux soldats ! Et tu les as vaincus à mains nues ! Voilà ce qui compte pour moi... J'oublierai tes réflexions à propos du Pacte Doré... Je les oublierai à certaine condition... Mais dis-moi d'abord d'où tu viens et pourquoi tu es à Xuabad.

— Je vis près des montagnes, dit Gamahad, à l'écart des cités, et j'ai parfois besoin d'acheter quelques objets utiles, d'échanger les statuettes que je fabrique contre du tissu ou des parfums...

— On te croirait plus volontiers doué pour le combat que pour le commerce, observa Licaz. Si tu acceptes de combattre pour Xuabad, tu obtiendras de moi ce que tu voudras... Auparavant, je veux connaître ta valeur. Borog est le meilleur de nos lutteurs. Affronte-le !

Gamahad réfléchit. La protection que lui offrait Licaz n'était pas à dédaigner. Reconnu comme champion, il serait libre d'aller et venir à sa guise et jouirait de certains privilèges susceptibles de l'aider dans sa quête...

— Ne réfléchis pas trop longtemps ! menaçait Licaz. Je pourrais imaginer que tu n'es qu'un agitateur... Ou un espion venu de Ravadlicad !

— Je ne décline pas ton offre, roi de Xuabad. Cependant, si j'acceptais, ce soir, de me mesurer à ton champion, je te décevrais. Il est puissant, certainement bien entraîné, alors que je suis fatigué par un long voyage... J'ai besoin d'un bain, d'un solide repas et de sommeil. Demain, si tu n'as pas changé d'avis, j'accepterai de combattre.

— Sa demande me paraît juste, mon roi, intervint Borog. Quel honneur y aurait-il à vaincre un homme fatigué ?

Licaz acquiesça muettement puis s'adressa au nouvel organisateur des jeux :

— Je te le confie, Ghov. Qu'il soit traité comme les autres et qu'il se tienne prêt à combattre demain matin !

CHAPITRE VI

ENNEMIS OCCULTES

C'était dans l'une des villas ornées de portiques et qui parsemaient les jardins en terrasses que Gamahad avait été logé. Tels des seigneurs, les champions jouissaient du privilège de résider dans ces demeures situées à proximité du palais, et qui, sans être vastes, n'en étaient pas moins somptueuses.

Depuis l'aube, Gamahad musardait dans les allées bordées de fleurs et d'arbustes multiples savamment taillés. Assis sur un banc de pierre, il rêvassait quand il entendit des bruits de pas. Ghov et Borog, flanqués de quatre gardes, s'arrêtèrent à sa hauteur.

— Es-tu prêt ?

— Je le suis. Mais pourquoi ces soldats ?

— Rassure-toi. Ils ne sont ici que pour moi. Ils me protègent.

— Nous nous trouvons dans les jardins du palais !

— Certes ! Mais cela ne signifie pas que l'on peut s'y promener en toute quiétude.

— Serais-tu menacé ?

— En quelque sorte. Nous t'expliquerons cela plus tard... si tu restes parmi nous ! Pour le moment, rendons-nous au palais. Le roi va s'impatience.

Ils rencontrèrent Zenda alors qu'ils atteignaient la grande allée au bout de laquelle se dressait le palais.

— Pour rien au monde je n'aurais voulu manquer ça ! confia le bestiaire. Tu sais, Gamahad, je te préviens : jusqu'ici, personne n'est parvenu à battre Borog !

Ghov tint à freiner son enthousiasme.

— Un peu avant sa mort, Ephra m'a confié que le groupe de lutteurs de Ravadlicad était modifié et qu'il y avait parmi les nouveaux éléments des hommes de grande valeur ! Nous ferions bien de ne pas nous montrer trop confiants !

— Je suis de ton avis, dit Borog. Je n'ai jamais été vaincu, c'est vrai, mais je n'ai jamais commis l'erreur de me croire invincible.

Ils s'arrêtèrent au bas du large escalier au sommet duquel attendaient Licaz et ses conseillers, et saluèrent. Le roi leur rendit leur salut, imité par Kobor et Thasa, et vint à la rencontre de Gamahad.

— Tu es, je crois, bien reposé. L'instant est venu de tenir ta promesse et de nous prouver ta valeur.

— Nous commencerons à ton signal, dit le Transmut en ôtant sa tunique.

Comme Gamahad, le géant roux se dépouilla de tous ses vêtements et posa sur son adversaire un regard imperturbable. Il n'était ni inquiet, ni sûr de lui. Il savait simplement que sa force et sa technique lui avaient permis, jusque-là, d'être le meilleur.

Très calme, il s'avança.

— Allez-y ! ordonna Licaz.

Aucun des deux hommes ne bougea alors que l'on s'attendait à les voir se ruer l'un vers l'autre. En position de défense, ils s'observaient, guettant le tressaillement des muscles qui eût trahi une intention, anticipant sur leurs défauts mutuels. Attentifs, ils se jaugèrent, se demandant lequel ouvrirait le combat.

L'attaque fut soudaine. Gamahad bondit avec une rapidité et une souplesse qui surprirent les spectateurs, se saisit de Borog, le souleva sans effort et le tint à bout de bras. Quatre fois il tourna sur lui-même, lâcha son adversaire qui alla mordre la poussière avant d'avoir pu trouver la moindre parade.

Licaz n'était pas le moins stupéfait.

Pourtant, le colosse se releva immédiatement sans paraître souffrir du dur contact avec le sol. A peine fut-il sur ses jambes qu'il plongea sur le Transmut qui échappa à la charge en exécutant un saut

de carpe. Emporté par son élan, Borog mordit une nouvelle fois la poussière, ce qui inquiéta Ghov. Selon lui, ce combat était une erreur.

Roulant sur lui-même, Borog trompa son adversaire qui sentit tout à coup deux énormes mains se refermer sur ses chevilles. Il tenta de se dégager, n'y parvint pas, perdit l'équilibre. Utilisant son avantage, Borog se coucha sur Gamahad et chercha à l'immobiliser en lui portant une prise dont il avait le secret. Cependant, le Transmut ne lui permit pas de conclure. Il contre-attaqua.

Deux paires de mains se rencontrèrent, les doigts se croisèrent, serrèrent avec tant de force qu'on entendit craquer les phalanges. Gamahad bascula sur le côté et mit un genou en terre après s'être un peu redressé. Borog accompagna le mouvement. Tous deux grimaçants, ils se remirent debout, se campèrent solidement sur leurs jambes et tentèrent, par des feintes, de prendre le dessus.

Borog résistait, dents serrées, respiration bloquée, tous muscles tendus. Jamais il n'avait rencontré de lutteur aussi coriace. C'était la première fois «qu'un homme le tenait en échec sans avoir utilisé de ses poings.

— Pardonne-moi, mon roi, intervint Ghov. Nous en avons assez vu. En ce qui me concerne, mon opinion est faite. Gamahad est digne, ô combien, de combattre pour nous !

— De quoi as-tu peur ?

— De perdre l'un ou l'autre, mon roi ! Devant Ravadlicad, nous aurons besoin de tous nos champions. Il serait fâcheux que l'un d'eux ait un membre démis.

— Tu as raison, mais attendons un peu... Ce combat me plaît. D'ailleurs, observe-les. Ils n'ont porté aucun coup. On dirait qu'ils s'entraînent...

Gamahad venait de lâcher les mains de Borog. Il se laissa tomber, se glissa entre les jambes de celui-ci et se redressa vivement. Ses bras se nouèrent autour de la taille du lutteur roux qui, le souffle coupé, tenta par de multiples contorsions de se libérer.

Il y réussit en se retournant complètement après quelques mouvements de bascule. Il passa au-dessus de la tête du Transmut qui tomba à la renverse. Borog profita de l'occasion. Haletant, il se précipita sur Gamahad qu'il força à se retourner, face contre terre. Puis, plaçant son genou droit au creux des reins de son adversaire, il

lui tordit les bras, les immobilisa.

— Cela suffit ! déclara Licaz. Relevez-vous !

Soulagé, Ghov se détendit.

— Les lutteurs de Yargal n'existeront même pas devant ces deux-là ! dit Licaz en arborant un large sourire.

Puis, s'adressant à Gamahad :

— Je te reconnais comme champion. Désormais, tu es des nôtres. Ghov t'enseignera tout ce que tu dois savoir.

Licaz tourna les talons, appelé par d'autres tâches. Kobor et Thasa le suivirent.

— Extraordinaire ! s'enthousiasma Zenda. Je n'aurais pas cru que tu tiendrais aussi longtemps devant Borog. Tu peux être fier !

— Borog dispose d'une force exceptionnelle, répliqua Gamahad. Je n'aurais pas pu le vaincre.

— Je crois que Licaz a raison lorsqu'il dit qu'à vous deux vous vaincrez tous les lutteurs de Yargal. Il n'en restera pas un seul debout ! Pas un seul !... Par les dieux, j'aimerais y être déjà !

— Je vais te confier un secret, Zenda, déclara le géant roux. Gamahad n'a pas besoin de moi pour les battre jusqu'au dernier !

Tous éclatèrent de rire. Borog ramassa ses vêtements.

— Allons aux bains, proposa-t-il.

Ils s'éloignèrent, accompagnés par les gardes. Borog retint Gamahad.

— Tu aurais pu me battre aisément. Pourquoi as-tu hésité ?

— Je devais seulement prouver ma valeur, répondit le Transmut. Être vainqueur ne m'aurait rien apporté de plus.

— Tu aurais été le premier !

— Et alors ?

— Tu aurais gagné de plus grands privilèges !

— Ce que j'ai obtenu me suffit amplement. Quand les jeux seront terminés et que le Pacte aura été renouvelé, je quitterai Xuabad. Pas toi ! Vis-à- vis de ceux qui te font confiance, il faut que tu conserves la même image... Il n'aurait pas été bon pour toi que l'on te voie vaincu...

Pendant un instant, on n'entendit plus que le bruit de leurs pas sur le gravier. Puis Borog se planta devant Gamahad, lui posa les mains sur les épaules.

— Aujourd'hui, tu as un nouvel ami. Compte sur moi en n'importe quelle circonstance !

*

* *

Après l'avoir baigné, séché, massé, les deux servantes le parfumèrent. C'était à celle qui minaudait le plus afin d'accaparer son attention. Jolies toutes deux, elles étaient prêtes à poursuivre le jeu des caresses qui avait commencé dans l'eau. Il leur montra, en les embrassant tour à tour, qu'il n'était pas insensible à leur charme, et réclama ses vêtements.

— Tu pars déjà ? Tu n'es pas bien avec nous ?... N'as-tu pas besoin d'amour ?

Elles se collèrent à lui, tendirent leurs lèvres, effleurèrent subtilement le sexe tendu.

— Iole fera tout ce que tu lui demanderas... Et moi aussi. Sans réserve...

— Je ne demande que mes vêtements, dit Gamahad qui se sentait faiblir.

— Tu ne veux pas... être un peu à nous ? demanda Iole en le masturbant lentement. Tu es beau et...

— Vous êtes très désirables, admit-il, mais je dois vous laisser. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre en ce qui concerne le déroulement des jeux...

Elles s'écartèrent de lui, à regret. Iole s'absenta un moment, revint et déposa près de Gamahad une culotte en peau, une courte tunique blanche, des sandales ainsi que la ceinture cloutée des lutteurs.

— Ce sont tes nouveaux vêtements, déclara-t-elle.

Il s'habilla.

Dans les jardins, il retrouva Zenda et Borog qui, en bons complices qu'ils étaient, se chargèrent de le taquiner.

— Laquelle préférerais-tu ? demanda Borog. La brune ou la blonde ?

— Les deux, bien sûr ! répondit Zenda avant que Gamahad n'ouvre la bouche. Je parie qu'il a appris très vite l'art du massage...

— Je vais vous décevoir, dit le Transmut. Il ne s'est rien passé... ou presque. J'étais pressé de vous retrouver. Parlons un peu de nos futures épreuves... Où est Ghov ?

— Très occupé, répondit Borog. Il m'a demandé de t'entretenir de la nature des épreuves et de t'éclairer sur les règles des différents combats.

— Pourquoi Ghov est-il protégé de la sorte ? Que craint-il exactement ?

— D'être assassiné comme son prédécesseur ! Nous aimions beaucoup Ephra... Il possédait de grandes qualités et... Mais... Gamahad ! Où est-ce que tu vas ?

Celui-ci venait de partir précipitamment, laissant Borog et Zenda s'interroger sur ce brusque départ.

Le Transmut avait aperçu Vhom qui, se voyant découvert, n'avait plus songé qu'à la fuite. Gamahad s'était lancé à sa poursuite, bien décidé à lui demander des comptes. Car il fallait que le garçon blond n'eût pas cessé de l'épier pour savoir où le trouver à cette heure de la journée. Or, cette surveillance n'était certainement pas gratuite.

Gamahad était persuadé qu'il n'avait pas rencontré Vhom par hasard. Dès l'abord, il avait su qu'il devait se méfier. Vhom apportait le danger. Cela, le Transmut l'avait deviné, ignorant pourtant en quoi consistait ce danger. Aussi avait-il décidé d'agir avant qu'un piège ne se referme sur lui. Dans le village de Jasan, il n'avait pas hésité à défier Mendig et ses soldats. Il savait que, dans l'éventualité où il

aurait été fait prisonnier, là ou ailleurs, il aurait demandé à combattre pour Xuabad, ce qui ne pouvait que lui valoir l'amitié des autres champions. Tel était le but à atteindre. Les événements s'étaient simplement déroulés d'une manière différente. Sans les circonstances de la veille, il se serait présenté un peu plus tard, comme volontaire. Il était assuré, de toute façon, de n'être pas seul devant cette menace qu'il sentait peser sur lui. Entouré et connu, il n'était plus si vulnérable. Ses ennemis, puisqu'ils existaient, devraient réviser leurs plans et pendant qu'ils s'y emploieraient, il aurait les mains libres.

Pour jouer son rôle d'espion, Vhom n'avait pas hésité à prendre le risque de s'introduire dans les jardins du palais, un risque évidemment proportionnel à l'intérêt que l'ennemi portait à Gamahad. Et de quel intérêt s'agissait-il sinon de celui qui concernait sa quête !

Un voile du mystère venait de se soulever. Le Transmut possédait des ennemis et ceux-ci, incontestablement, savaient ce qu'il cherchait !

Vhom quitta les jardins en escaladant le mur qui les entourait, et il continua de fuir. Gamahad le laissa prendre un peu d'avance mais le suivit encore tout en se dissimulant. Parvenu dans le quartier des riches marchands, il vit le garçon blond ouvrir une grande porte et disparaître aussitôt.

Sur le moment, le Transmut crut que le fugitif se cachait ou désirait souffler un peu. Mais, en arrivant devant la demeure cossue, il sut qu'il était inutile d'attendre que Vhom en sorte. Dans cette maison à la façade tarabiscotée se trouvait l'ovale d'obsidienne ! Il en devinait la présence. La pierre émettait des ondes qu'il captait et qui le faisaient vibrer.

Gamahad comprit le jeu de ses ennemis. Ils l'épiaient car, eux aussi cherchaient la seconde pierre, le losange de cornaline ! Il était plus que probable qu'ils le laisseraient agir et qu'ils tenteraient, au dernier moment, de s'emparer de ladite pierre...

Cependant il venait de faire une découverte importante : l'ovale d'obsidienne était là, dans cette maison. En sécurité ! Et il la prendrait quand il le désirerait ! Mieux valait qu'il consacre toute son énergie à chercher le losange de cornaline.

Il reprit le chemin du palais tout en s'interrogeant sur l'identité de ses ennemis. Ceux-ci, en aucun cas, ne pouvaient être des Transmuts. Pourtant, ils avaient découvert l'une des pierres manquantes... Que savaient-ils du secret de la mosaïque ?

Gahamad s'inquiéta. Sa quête se compliquait singulièrement. Pourtant, il se rasséra en pensant que ses ennemis, quel que fût leur but, devraient agir avant que le Vahad'Har ne disparaisse.

Il décida de se rendre le soir même à l'Auberge de l'Epée. Assurément, il n'y verrait pas Vhom, mais peut-être glanerait-il sur lui quelques renseignements ?

Quant à Borog et à Zenda, il leur expliquerait son comportement en leur révélant partiellement la vérité. Il avait vu quelqu'un rôder dans les jardins et s'était lancé à sa poursuite. L'espion connaissait certainement bien les lieux car il avait réussi à s'enfuir. On signalerait l'incident à Ghov, et les gardes redoubleraient de vigilance...

*

* *

Pleine, l'auberge.

Lampes à huile et mauvaises chandelles brûlaient, fondant l'atmosphère dans un camaïeu jaunâtre. Des femmes, à la robe généreusement décolletée, allaient de table en table, accordant à celui-ci le droit éphémère de leur tripoter les fesses, adressant à celui-là une œillade ou un sourire. On réclamait à boire et à manger, et elles servaient, s'efforçaient de toujours contenter le client.

Assis entre Zenda et Borog, Gamahad s'intéressait au vieil homme qui venait d'entrer, et dont les hardes poussiéreuses témoignaient de son indigence. Le patron de l'auberge se précipita vers le miséreux et voulut le jeter dehors, mais quelqu'un intervint :

— Laisse-le, Higod. C'est Nââz, le conteur. On le voit tous les ans à Xuabad. Il nous amusera !... Approche, Nââz. Assieds-toi et raconte-nous une histoire. Mais ne nous ennuie pas avec tes dragons, hein ?

L'homme s'avança. On lui tendit un gobelet de vin qu'il but avidement. Les conversations s'étouffèrent.

— Alors ? Nous t'avons donné un acompte. De quoi vas-tu nous parler ?

— Vous connaissez l'histoire de Slotar, le guerrier rouge ?

— On est fatigués de l'entendre ! Ce n'est pas avec ça que tu vas gagner ton repas !

— Bon, alors... celle d'Adran, le fils des loups ?

— Celle-là aussi, on la connaît ! Trouve autre chose, sinon tu me feras regretter de t'avoir donné du vin... Enfin ! Tu as voyagé, non ? Tu as dû rencontrer d'autres conteurs !

Nââz toussota. Les conversations devinrent murmures. On entendit crépiter les chandelles et couler le vin dans les gobelets.

— J'en ai une nouvelle, commença le conteur en se caressant la barbe. Mais elle est longue... En plus du repas, je demanderai un rif à chacun.

Des yeux, il parcourut l'assistance, ne décela aucune moue de protestation, aucun rictus, aucune grimace. Les hommes avaient oublié les femmes, ce qui était un signe plutôt encourageant.

— C'est l'histoire véritable des Aôr-Reh, dit Nââz en se levant.

— Il n'y a rien de véritable ! lança un chauve qui venait d'ingurgiter un troisième bol de soupe de fèves. Les Aôr-Reh n'ont jamais existé !

— Il a raison ! approuva son voisin.

— Qu'importe ! contra celui qui avait offert le gobelet de vin. Laissez-le parler ! Si son histoire est belle, il aura ce qu'il demande !

Le silence revint, et Nââz se mit en devoir de raconter sa longue histoire.

Ceux que l'on appelait les Aôr-Reh étaient des hommes et des femmes venus du ciel à bord de navires flamboyants et qui, dans un lointain passé, avaient occupé cette partie du Nemoor devenue le désert de Dorn. A cette époque, le bruit courait qu'ils avaient longtemps voyagé parmi les étoiles et que c'étaient eux qui avaient amené les grands animaux qui vivaient encore en Albar. Ils avaient aussi introduit le cheval, le sarg, les lédrins, et une quantité d'animaux domestiques, ainsi que de nombreuses variétés de plantes. Leur science était grande, et Aphos, leur capitale, à l'image de celle-ci. Si les Aôr-Reh vivaient en bonne intelligence avec les peuples du Nemoor, ils avaient néanmoins conservé leur mystère. Leur cité, par exemple, était « fermée à quiconque... Un jour, d'autres navires

flamboyants étaient apparus dans le ciel et avaient déclenché un orage gigantesque. Les Aôr-Reh s'étaient défendus contre cet orage en renvoyant les éclairs jetés par les ennemis. Le combat avait duré jusqu'à la victoire des Aôr-Reh. Une victoire sans lendemain, cependant. La belle et orgueilleuse cité d'Aphos devait être mystérieusement pulvérisée, et avec elle tout le territoire qu'elle contrôlait...

Nââz possédait un réel talent de conteur. Il savait captiver son auditoire, ne négligeait aucun effet oratoire, aucun détail ; il créait une atmosphère particulière, soit par le ton qu'il employait, soit par ses gestes, par ses mimiques, soit encore par ses silences. Il avait l'art de sublimer le beau, de susciter le mystère et de faire naître le frisson.

Lorsqu'il se tut, chacun eut l'impression d'un vide immense. Puis, progressivement, les conversations reprirent tandis que Nââz, passant entre les tables tendait la main.

— Une belle légende, apprécia Zenda. Cependant, je ne crois pas qu'elle plairait aux prêtres... Ces Aôr-Reh font figure de dieux.

— J'avais déjà entendu une histoire de ce genre, confia Borog à ses compagnons. Il y a longtemps. J'étais encore enfant et je vivais alors à Johodorn. Plus tard, j'ai su que la légende avait enflammé bien des esprits. Des hommes s'étaient pris de passion pour la fameuse cité d'Aphos que l'on croyait, non pas détruite, mais enfouie dans les sables... On disait que les Aôr-Reh étaient fabuleusement riches. Cependant, nul n'a jamais vu revenir les fous qui espéraient découvrir leurs trésors... Le désert de Dorn n'a jamais rendu ceux qu'il a attirés...

Nââz reçut des trois champions un peu plus qu'il n'espérait. Il remercia avec chaleur et passa à la table suivante tandis qu'un groupe scandait le nom d'Aniella et réclamait des musiciens.

Gamahad dissimula sa contrariété. Il aurait souhaité venir seul à l'auberge, ainsi eût-il pu interroger discrètement le patron ou ses servantes. Mais, en le voyant quitter les jardins du palais alors que la nuit tombait, Zenda et Borog l'avaient accompagné.

Bien que très intéressé par l'histoire du conteur, le Transmut attendait le moment où elle s'achèverait. Malgré tout, il ne renonçait pas à s'informer. Il lui suffisait d'attirer une de ces femmes dehors...

Il se leva.

— Tu veux partir ? s'étonna Zenda.

— J'ai bu deux gobelets de vin. Je n'ai pas l'habitude... Si je reste, je devrai boire encore, et je crois que cela n'est pas très bon pour moi...

— Attends de voir Aniella ! conseilla Borog. Il faut l'entendre chanter !

Pour ne pas décevoir ses amis, Gahamad acquiesça. A peine venait-il de se rasseoir qu'une jeune femme apparut, suivie de deux musiciens, l'un jouant de la flûte, l'autre pinçant les cordes d'un bizarre instrument.

Gahamad sentit son corps devenir de pierre. Son sang se glaça.

— Shéba ! souffla-t-il.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda Borog.

— Elle s'appelle Shéba ! dit Gahamad en gardant les yeux rivés sur la jeune femme. Elle est du village de Sketh. C'est celle... que je dois épouser !

— Tu dis n'importe quoi ! fit Zenda en riant, croyant que le Transmut plaisantait. Cette fille se nomme Aniella, pas Shéba !

— C'est elle ! insista Gahamad en se relevant. Je suis sûr que c'est elle !

— Allons ! Assieds-toi ! Ecoute-la plutôt... Celle que tu connais lui ressemble, voilà tout.

— Non... Je ne peux pas y croire.

— Mais si ! Aniella vit ici depuis toujours. Si tu n'es jamais venu à Xuabad, tu ne peux pas la connaître...

Gahamad s'assit lentement, écouta la voix de la raison. Mais il était extrêmement troublé.

— Le même visage, murmura-t-il. Les mêmes cheveux. Les mêmes yeux... Les mêmes manières... Je deviens fou ou c'est le vin qui me détruit l'esprit !

Une musique envoûtante accompagnait le chant d'Aniella dont la voix, extraordinairement chaude dans les graves, devenait cristalline

dans les aigus. D'une incomparable pureté, elle pénétrait le cœur des hommes jusqu'à atteindre les secrets de leur âme, et les conduisait peu à peu dans le plus merveilleux des paradis.

« Ce n'est pas possible, pensa Gamahad. Elle ne peut être ici. »

Aniella-Shéba ne lui avait même pas accordé un regard lorsqu'elle était passée près de lui. Mais cela, pour le Transmut, ne constituait pas une preuve. Shéba pouvait l'ignorer volontairement...

Shéba ? Non... Elle s'appelait Aniella. Aniella ! Et elle avait toujours vécu à Xuabad !

Elle chantait, si proche et si lointaine à la fois, semblant ne pas remarquer l'effet qu'elle produisait sur ceux qui l'écoutaient. Elle était toute tendresse, toute douceur, délicieusement féminine... Pure. Inaccessible...

Inaccessible...

Inaccessible...

Un tonnerre d'acclamations l'enveloppa lorsque s'évaporèrent les dernières notes de la mélodie. Mais, presque aussitôt, comme pour rompre le charme, les musiciens reprirent. Ils avaient changé de rythme.

La musique devint vulgaire, comparée à celle qui, quelques instants plus tôt, avait inspiré l'amour. Et elle le devint véritablement quand, prise d'une soudaine frénésie, Aniella se mit à danser et commença à se déshabiller.

Gahamad se leva d'un bond, renversant la table.

— Shéba ! cria-t-il.

Tout cessa instantanément.

On le dévisagea. On vit, à ses vêtements, qu'il était lutteur, aussi n'y eut-il aucune protestation. On s'étonna simplement. On murmura.

— Je crois qu'il vaut mieux que nous partions, dit Zenda Borog.

C'est ce qu'ils firent, entraînant Gamahad.

CHAPITRE VII

LACS ONIRIQUES

Une lune dichotome, tel un œil inachevé, flottait dans un ciel mou ; un ciel presque noir, sans étoiles, sans nuages, dont l'aspect lui conférait une mollesse, une flaccidité qui déroutait. Aussi loin que portait le regard, c'était une succession de dunes, d'ondulations figées qui s'épaulaient, qui s'enchevêtraient. Pas un arbre. Pas un brin d'herbe. Le silence et le sable alliés rejetaient tout élément étranger.

A une demi-lieue de la dune la plus haute, celle où se tenait Gamahad, s'étendait une cité vaguement luminescente : un havre au cœur du désert. Un ruisseau étroit, paresseux, y prenait sa source et coulait vers on ne savait quelle rivière, quelle mer. En cette étrange contrée, l'eau s'imposait comme un défi. Néanmoins, nulle graine n'avait germé. Aucune forme de végétation ne rompait la monotonie du décor.

Proscrit, le mouvement ! Le vent lui-même n'existait pas. Gamahad éprouvait un malaise. Ce sable fin qu'il faisait couler entre ses doigts était réel. Chaque poussière infinitésimale semblait vouloir capter son attention, le retenir, lui transmettre un message. A son corps défendant, il s'identifiait à chacun de ces menus fragments et n'était plus lui-même qu'un grain de sable. Ce décor l'étourdissait. Il était trop vaste, trop insolite, trop vivant.

Autour de la cité, il n'apercevait aucun de ces riches pâturages dont s'enorgueillaient quelques régions du Nemoor, aucun de ces prés verdoyants, aucun de ces vergers pleins de richesses. A leur place, il n'y avait que du sable. Rien que du sable...

Où était-il ? Pourquoi ce monde ?

Il rêvait. Oui, il rêvait, et il savait qu'il rêvait ! Et il savait aussi qu'il ne se réveillerait pas, qu'il devrait aller jusqu'au bout de son rêve !

Il scruta l'horizon puis quitta la dune. Le sable roula sous ses

pieds, se tassa et forma de petites buttes qui gardèrent sa trace.

Sable, sable...

Un désert. Une vie qui ne conserve du passage de l'homme que quelques empreintes de pieds nus...

Lorsqu'il atteignit le bas de la dune, Gamahad leva les yeux vers cette lune blême qui le narguait. Disparu, le Vahad'Har...

Tandis qu'il se dirigeait vers la cité, Gamahad aperçut, çà et là, quelques ossements qu'il examina sans être capable de les identifier. Plus loin, il découvrit des débris humains. Il frissonna, refusa de croire que les hommes puissent manger leurs semblables. De pareilles stupidités étaient bonnes pour les légendes que l'on racontait, pendant la quatrième saison, la Victoire de l'Ombre, devant l'âtre, lorsque les conteurs, de plus en plus rares, préféraient la tiédeur d'une auberge aux froides demeures des seigneurs.

Ayant dépassé les premières habitations, Gamahad s'engouffra dans une ruelle. Des maisons hautes, étroites, en pierre ou en torchis, décorées pour la plupart de motifs géométriques compliqués, se serraient les unes contre les autres le long de voies tortueuses. Elles semblaient comparer leurs formes et leurs structures tarabiscotées, ayant, comme par mépris, rabattu sur leurs yeux des volets peints en rouge. Sur les murs mangés de mousses dansait la clarté des torches fichées de place en place. Les flammes polissaient de leurs éclaboussures le pavé flacheux. Pas de boutique. Pas d'échoppe. Pas d'auberge. Ici, un escalier tordu se perdait parmi les toits. Là, un autre ne menait nulle part. Tel balcon en rejoignait un autre par un pont suspendu, et tel autre, privé de balustres, perdait toute raison d'être. Il en était ainsi tout au long des venelles qui, souvent coupées par une volée de marches, se succédaient à des niveaux différents...

Un rêve insensé.

Un rêve destiné à perdre le rêveur...

Gamahad s'arrêta en bordure du ruisseau qui, ainsi qu'il l'avait supposé, prenait sa source au cœur de cette étrange cité. Le clapotis discret remplaça le silence. L'eau jaillissait d'une fontaine, emplissait un large bassin, débordait puis s'écoulait lentement. Plus loin, au-dessus de son cours, on avait construit des ponts. Des ponts inutiles car le ruisseau n'avait guère plus de quelques pieds de profondeur et n'était large que de quelques coudées. Mais le Transmut pouvait-il demander à son rêve de n'être pas absurde ?

Comme il aurait aimé ouvrir les yeux, se lever, aller se promener dans la tiédeur des jardins ! Il le voulut. Il le voulut de toutes ses forces. Mais il n'y parvint pas. Ses paupières demeurèrent soudées.

Ce monde sentait le tombeau. Une odeur douceâtre imprégnait l'atmosphère, se transformait parfois en remugle ou en véritable puanteur.

La mort régnait-elle en ces lieux ? Ces maisons servaient-elles de mausolées ? La cité était-elle autre chose qu'une gigantesque nécropole ?

Gamahad allait se livrer à d'autres spéculations quand se brisa le pseudo-silence. Sa réflexion mourut à l'instant précis où se produisit la fracture. Il crut qu'il allait enfin se réveiller. Mais il se trompait.

— Approche, Gamahad !

Un homme était assis près de la fontaine. Il portait une robe noire à larges manches. Son visage, long et maigre, encadré de cheveux aile de corbeau, paraissait plus blême que la lune.

— Que me veux-tu ? Et d'abord qui es-tu ?

— Je veux que tu m'appartiennes, Gamahad, et que tu me donnes ce que tu cherches...

— Selon toi, je devrais chercher quelque chose ?

— J'en suis sûr ! Tu ne t'es pas rendu pour rien dans la Montagne Ecartelée !

— Tu sais cela ?

— Oui. Et plus encore... Plus que tu ne l'imagines ! Comme toi, je m'intéresse à la mosaïque, à ces divines pierres qui la composent.

— Elles sont très belles, en effet.

— Leur beauté n'est que très secondaire.

— Vraiment ? Me diras-tu, dans ce cas, ce qui t'attire plus particulièrement ?

— La puissance, Gamahad ! La puissance !... Que ne donnerais-je pas pour posséder le losange de cornaline ! Sers-moi ! Sers-moi et tu partageras ma gloire ! Je comblerai tes désirs. Tu seras aimé et

admiré. Tu auras une vie heureuse, exempte de besoins...

— Une vie sans besoins n'est plus une vie, déclara Gamahad. Quant à te servir, je n'en ai pas la moindre envie... Tu n'es d'ailleurs qu'un personnage de rêve... Plutôt de cauchemar ! Comme cette cité, tu n'existes pas !

— Ne crois-tu pas que j'aurais pu avoir provoqué ce rêve afin de t'y rencontrer ? Ici, personne ne peut nous voir. Nul ne peut surprendre notre conversation. Nous sommes à l'abri de toute indiscretion...

— Absurde ! jeta Gamahad. Absurde ! Comme le reste ! Je rêve, soit ! Mais un rêve n'est qu'un rêve !

— Eh bien ! si tu en es convaincu, et si tu crois que ce rêve t'appartient, essaie donc de te réveiller !... Allons ! Un petit effort ! Pourquoi ne disparaissais-tu pas ? Y a-t-il quelque chose qui te retienne ici contre ton gré ?

— C'est possible. A moins que je ne rêve que je rêve ?

L'homme ricana.

— C'est bien pensé. Je savais d'ailleurs qu'il ne me serait pas facile de te convaincre. Je ne m'attendais pas à ce que tu acceptes ma proposition... En fait, si tu avais cédé, tu m'aurais déçu. Mais tu es bien tel que je l'avais imaginé. Aussi, je me battrai contre toi. Nous verrons qui sera le vainqueur.

— Cela a-t-il quelque importance ?

— Enormément !

— Puisque tu le dis... Cependant, puisque nous en sommes là, pourquoi ne pas me révéler ton nom ?

— Bah ! C'est inutile. Je préfère de beaucoup te donner la preuve de ma puissance. De toute façon, nous nous rencontrerons réellement bien assez tôt.

— Tu joues les mystérieux, dit Gamahad, et tu as le délire des grandeurs ! Cela correspond assez bien à l'idée que je me fais des Sorciers et des Magiciens... Si tu appartiens à l'une de ces familles, tu es un peu maladroit dans la mesure où ton propos me laisse entendre que tu as besoin de moi. De plus, tu me fais grand honneur en

déclarant que tu désires te mesurer à moi. Cela veut dire que tu m'estimes à ta hauteur !... Je ne sais vraiment si je dois te prendre au sérieux !

— Il le faudra bien ! répliqua l'homme en noir. Tu réclames une preuve ? Soit !... Suis cette ruelle. Tu verras, sur ta gauche, une maison dont la porte est ornée d'une sculpture représentant un dragon. Tu y entreras...

Gamahad jeta un coup d'œil dans la direction indiquée, puis tourna la tête. L'homme en noir avait disparu.

Une fois encore, il eut conscience d'appartenir à un rêve. Un rêve dont il était prisonnier ! Mais peut-être devait-il, pour le vaincre, poursuivre le jeu comme il l'avait commencé ?

L'extérieur de la demeure était à l'image de l'ensemble de la cité. L'intérieur, par contre, réservait au visiteur un régal pour les yeux. Dans une lumière changeante née de pierres aux couleurs tendres, des voiles arachnéens s'irisaient, ondulaient au moindre déplacement d'air. Sur les murs étaient tendues de somptueuses tapisseries représentant des scènes de chasse ou des exploits guerriers.

Gamahad découvrit également des meubles sculptés, en bois rare, des vases, des coupes, des canthares incrustés de gemmes, de grands plats d'or ornés de nielles. Eparpillés sur le sol, des coussins de toutes tailles et de toutes formes, recouverts de guipure ou de velours brodé, entouraient un lit aux draps de satin mauve, de la couleur exacte des jacées, ces fleurs des prés et des chemins qui abondaient près du village de Sketh.

Une silhouette de femme transparaissait derrière des voiles bleus.

Gamahad sentit son cœur battre plus vite.

— Shéba !

Elle était vêtue d'une ample robe de soie blanche qui laissait ses bras nus. Légère, elle s'approcha de Gamahad et lui sourit.

— Shéba !... Ne me dis pas qu'il te tient ! Qu'il t'oblige à rêver !

Elle ne lui répondit pas, s'écarta de lui.

— Shéba ! insista-t-il.

— Je m'appelle Aniella !

— Aniella, répéta-t-il. Ce n'est pas possible... Tu mens !

Elle sourit encore puis demanda :

— Aimes-tu la couleur de ces pierres ?... Sais-tu que ce sont des pierres magiques ?... Attends ! Je vais te montrer...

L'ambiance lumineuse se transforma subitement.

Chaque pierre, améthyste, jaspe ou citrine émit un son flûté. Cela produisit un mélange dissonant, inharmonieux, suivi de quelques modulations qui engendrèrent l'accord.

Pendant un court instant, les sons se cherchèrent encore et, finalement, une étrange musique s'éleva.

On eût dit qu'elle venait de très loin, du ciel ou des profondeurs de la terre, ou même d'un autre temps. Pourtant, elle était incroyablement présente. Notes ténues, échos feutrés et friselis cristallins composaient une mélodie qui confinait au sublime.

Environné d'arches musicales, Gamahad n'avait pas cessé de regarder Aniella-Shéba. Immobile, ravie, elle écoutait le chant des pierres qui, bientôt, lécha les plages de la félicité. Alors, elle ôta les fibules nacrées qui retenaient sa robe. Le vêtement glissa sur elle et se coucha à ses pieds comme une bête domptée. Elle portait un pagne étroit, fait de petites lamelles d'or maintenues par de minuscules anneaux, un bijou qui honorait sa nudité.

Sollicitée par la mélodie, comme une liane par la brise, elle s'anima d'un doux balancement qui souligna la perfection de son galbe. Lentement, ses bras se délièrent et devinrent serpents. Ses mains elles-mêmes ondulèrent. Il ne resta pas une ligne, pas une courbe de son corps qui ne fût mouvement.

Troublante vestale, énigmatique prêtresse, elle entamait une danse sacrée pour un dieu qu'elle seule adorait. Elle était la musique et la lumière, la note et la couleur, et fondait tout ensemble pour apprivoiser l'amour...

Les mille reflets qui satinaient sa peau étaient autant de voluptueuses caresses. Tout son être frémissait, répondait à une sorte d'appel toujours plus pressant. L'entité lumino-musicale la possédait tout entière. Elle se soumettait à son caprice, s'offrait aux baisers

enfiévrés des couleurs mouvantes, vibraient comme une lyre, retenait son souffle ou humectait ses lèvres, nymphe épanouie dans le courant secret de l'orgasme.

Féline, elle couvrit ses seins de ses mains qu'elle fit ensuite glisser sur ses hanches. Otant son pagne avec grâce, elle continua de danser sur place, déployant tous ses talents de séductrice. Puis, au moment choisi par elle, sans que l'on eût remarqué le moindre changement dans la mélodie ou dans la lumière, elle appela Gamahad...

Fasciné, il ne vit pas une mais dix, cent femmes, cent Aniella qui dansaient. Toutes lui offraient un profil différent. Toutes l'invitaient en gémissant de plaisir. Toutes possédaient la beauté de Shéba, le même corps parfait. Toutes ne formaient qu'une seule créature qui apportait, en suprême offrande, cent aspects simultanés de son corps.

Brûlant de désir, tremblant, il avança comme s'il marchait sur une corde tendue au-dessus d'un abîme. Shéba était là, là, et encore là. Partout !

La plus proche le regardait fixement. Il alla vers elle. Elle fléchit légèrement les genoux, imprima à sa silhouette un mouvement plus rapide pour accentuer le ballonnement de ses seins. Mais avant qu'il ne l'eût touchée, elle s'évanouit.

Elle n'était qu'un reflet, une image, un faux-semblant...

Pourtant, la véritable Aniella-Shéba se trouvait parmi toutes ces danseuses envoûtées par leur dieu d'amour. Pour conduire Gamahad au paroxysme de l'excitation, elles exhibaient à présent leurs cuisses ouvertes, leur poitrine, leur croupe, elles tendaient leur cou, leur bouche pulpeuse, leurs lèvres sur lesquelles elles passaient une langue gourmande, elles se donnaient sans retenue aucune dans une succession de déhanchements lascifs, de gestes provocants, d'incitations à la luxure.

Gamahad crut devenir fou. Chaque fois qu'il effleurait une femme celle-ci disparaissait en ne laissant, comme preuve de son éphémère existence, qu'un vague parfum qui ressemblait à celui de Shéba.

Ce n'était plus un jeu mais une torture. Esclave de ses sens, prisonnier de son supplice, il tendait vainement les bras, cherchant à saisir un corps.

La dernière !

Aniella-Shéba serait forcément la dernière ! Il les ferait toutes disparaître ! Alors resterait la vraie, la véritable Aniella...

Mais elles virevoltaient, se dérobaient, n'approchaient plus de lui. Elles se confondaient avec la musique, avec les couleurs. Et cela dura, dura, et dura encore jusqu'à ce qu'il n'y eût plus qu'une seule femme.

— Shéba ! s'écria Gamahad.

Lorsqu'il la toucha, elle s'effaça. Il se réveilla, haletant, couvert de sueur. Tout d'abord, il ne distingua que la clarté dispensée par une lampe à huile. Puis il vit Iole qui s'approchait.

Elle s'assit près de lui.

— Tu t'es beaucoup agité, murmura-t-elle en lui touchant l'épaule.

Il ne lui répondit pas, la renversa sur le lit et l'embrassa avec autant d'amour que de désespoir.

CHAPITRE VIII

UN COMLOT

Buccins et trompettes résonnaient depuis le matin sous les remparts de Xuabad, annonçant les différentes épreuves de tir à l'arc, épreuves qui s'étaient soldées par la victoire d'un certain Slod, l'un des champions de Ravadlicad. Cependant, comme bien d'autres, Ghov ne se souciait pas de cette défaite, la cité rivale ayant de tout temps possédé les meilleurs archers. A l'instar d'Ephra, il avait tracé un trait sur ces épreuves et s'était préoccupé davantage des autres disciplines.

Tax atteignait le zénith. Un héraut venait d'annoncer la fin de la première série d'épreuves, et la foule qui s'était massée autour des champs clos se dispersait. Elle se fractionnait en petits groupes qui s'intéressaient aux marchands, aux danseurs, aux musiciens, aux conteurs, aux bonimenteurs de tout poil ou aux bateleurs venus nombreux pour l'occasion. On prêtait également quelque attention aux cages dans lesquelles étaient enfermés des hommes des deux camps, des cages que des soldats gardaient jour et nuit. Il s'agissait pour ces prisonniers volontaires, de résister le plus longtemps possible au sommeil. Le règlement exigeait qu'ils restent debout, même lorsqu'ils prenaient leur maigre repas quotidien.

Ici et là, les langues allaient bon train, notamment dans les réunions de parieurs. C'était à la demie de la deuxième heure qu'aurait lieu la rencontre entre les lutteurs de Xuabad et ceux de Ravadlicad, et déjà quelques joueurs considéraient l'épreuve comme achevée, sûrs qu'ils étaient d'empocher la grosse somme.

— Tu es bien silencieux, dit Zenda à Gamahad. C'est l'approche du combat qui te rend si solitaire ?

— Je n'aime pas la foule, répondit le Transmut. Ces gens, cette musique et ces bruits m'assomment. Je vais aller me promener un peu du côté du cirque...

— Maintenant ? Mais tu n'as pas mangé, observa Borog.

Il désigna les cages alignées.

— Tu le sens peut-être solidaire des négateurs du sommeil ?

— En gardant l'estomac vide, je serai plus souple tout à l'heure !

— Comme tu voudras mais, moi, je ne serai pas en mesure de combattre si je n'avale pas d'ici peu un poulet bien dodu !... Qu'est-ce que tu penses de ma proposition, Zenda ?

— Tout à fait d'accord ! approuva le bestiaire. Seulement, j'y ajouterai un pâté et quelques hâtereaux. Après tout, je ne dispute aucune épreuve aujourd'hui !

— Cela ne te tente pas, Gamahad ?

— Pas du tout. Mangez sans moi. Je me rattraperai ce soir... Après la victoire !

Borog et Zenda accueillirent jovialement l'augure puis se perdirent dans la foule.

Gamahad resta seul avec ses pensées, avec ce rêve qui se poursuivait. Il revoyait le désert, cette étrange cité et le personnage en robe noire. Mais c'était le visage d'Aniella-Shéba qui s'imposait et qui le tourmentait. Il avait beau se répéter que tout cela n'appartenait pas à la vérité, sa raison reculait devant son sentiment. Il devait effacer le cauchemar, rencontrer Aniella, l'interroger, savoir qui elle était réellement. Peut-être percerait-il le mystère de cette étonnante ressemblance ?

Dans les jardins déserts, la statue de Yale paraissait plus seule que jamais. Gamahad revenait vers elle, persuadé que c'était justement par elle qu'il découvrirait le losange de cornaline. Certes, la relation entre la pierre et la déesse ne se révélait pas évidente. Pourtant ce lien existait. Il existait !

Bien que ne percevant pas la plus infime vibration, le Transmut ressentait une émotion comparable à celle qu'il avait éprouvée lorsque, poursuivant Vhom, il avait déniché le lieu où se cachait l'ovale d'obsidienne. Rien d'aussi puissant, non, mais du moins cela affermissait-il la valeur de son intuition. Yale et le losange de cornaline étaient incontestablement liés.

Pensif, il tourna le dos à la déesse et rechercha volontiers l'ombre des grands arbres car les rayons de Tax brûlaient l'atmosphère. Le soir

venu, s'il parvenait à fausser compagnie à Borog et à Zenda, il irait rôder du côté de l'Auberge de l'Epée. Un entretien avec Aniella lui apporterait sans doute un indice ou l'aiderait à identifier ses ennemis...

Au moment où il se préparait à rejoindre ses amis, il aperçut, à une trentaine de pas, un homme qui marchait rapidement et qui se retournait fréquemment comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Gamahad le vit se diriger vers un bouquet de câpriers géants et disparaître. Intrigué par ce manège, le Transmut se faufila entre les arbustes et prit la même direction.

Il n'eut pas à s'attacher trop longtemps aux pas de l'inconnu. Celui-ci venait de retrouver cinq hommes qui paraissaient tout aussi suspects car un rendez-vous en ce lieu et à cette heure était pour le moins insolite.

Gamahad aurait souhaité distinguer un peu mieux leur visage, mais les feuillages le gênaient et il ne voulait pas prendre le risque de les écarter. Tapi dans l'intimité des petits arbres, il prêta l'oreille.

— Nous commençons à nous inquiéter, Djeb. Tu connais comme nous l'importance de la mission !

— Tu crois probablement que je me suis amusé ?... Dans ce cas, tu aurais dû prendre ma place !

— Ha ! Ne vous disputez pas !... Djeb ! Est-ce que nos suppositions avaient un rapport avec la réalité ?

— Oui. Il est bien logé dans les appartements royaux. Seulement, le palais est bien gardé !

— Et si nous intervenions pendant le déroulement des jeux ? Il est possible de nous introduire dans une tente vide et de tirer la flèche qui ira droit au but !

— Non. Il y a des risques. Nous agirons dès ce soir. Djeb se chargera de nous conduire dans les jardins dès que la nuit sera tombée. Nous nous cachons et nous attendons que tout le palais soit endormi...

— Pénétrer dans les jardins n'est pas le plus difficile, déclara le dénommé Djeb. Mais nous devons nous méfier des gardes aux abords du palais. Il faudra les éliminer en douceur. Ensuite, grâce aux arbrisseaux grimpants, nous atteindrons l'étage, mais la plus grande

prudence sera nécessaire car toutes les issues sans exception sont gardées !

— Bah ! Nous possédons suffisamment de poudre de shag pour endormir toute une armée !

— Sans doute, mais qu'un seul garde donne l'alerte et notre peau ne vaudra pas cher !... Oui, je sais ce que tu vas dire, Hamd ! Nous avons accepté le sacrifice au cas où l'affaire tournerait mal. Mais nous ne devons pas penser à cela. Il importe de réussir de bout en bout ! Quand Pers de Théleb sera mort, il faudra disparaître sans laisser de trace. Et demain, nous répandrons la nouvelle de cette mort, au cas où Licaz, dans l'espoir de sauver les jeux, trouverait un prétexte pour justifier l'absence de Pers ! C'est seulement à ce moment-là que notre mission sera accomplie !

— Bon ! Nous avons encore largement le temps de réfléchir et de mettre au point les derniers détails. Nous allons nous séparer pour plus de sécurité. Nous nous retrouverons à la taverne...

Les six hommes se séparèrent. Gamahad les regarda partir puis décida de suivre l'un d'eux.

Une nouvelle fois, c'était Licaz qu'on voulait frapper. L'assassinat du roi de Théleb n'avait pas d'autre but que celui de nuire au bon déroulement des jeux et, partant, au renouvellement du Pacte Doré. Ces hommes, comme le pensa le Transmut, devaient être ceux qui avaient supprimé Ephra...

*

* *

Dès la deuxième heure, une sonnerie particulière appela les lutteurs, les invitant à se préparer. Dans la tribune, les trois rois observaient la foule qui s'agglutinait derrière les barrières. De jeunes hommes, afin de mieux voir, grimpaient aux mâts. Quant aux parieurs, ils continuaient de discuter avec passion.

Derrière Licaz étaient assises ses trois épouses. Celles du roi de Ravadlicad, au nombre de quatre, parlaient volontiers à Pers qui était venu seul. Entourées de seigneurs et de soldats, les royales familles échangeaient quelques appréciations sur la musculature des lutteurs

qui pénétraient dans le champ clos.

Quinze hommes de Ravadlicad devaient se mesurer à quinze hommes de Xuabad. Tous combattraient en même temps. Le lutteur immobilisé devrait quitter immédiatement la place. Dans cette rencontre, tous les coups seraient permis.

— Le combat va bientôt commencer, dit Yargal à son frère, et je ne crois pas voir ce Gamahad dont tu m'as fait l'éloge...

Yargal, physiquement, ressemblait fort peu à Licaz. Bel homme, quoique assez maigre, il portait une courte barbe qui donnait à ses traits une certaine dureté qu'accentuait encore son regard noir.

Contrarié, Licaz fit néanmoins bonne figure.

— Il aura été retardé par quelque femme un peu trop entreprenante, répliqua-t-il sur un ton badin.

— Curieux champion qui ne se soucie guère du sort de sa ville !... Mais la peur, parfois, pénètre le cœur des plus forts !

— La peur ! s'écria Licaz. Certainement pas ! Attends de le voir combattre !

— S'il vient ! Pour l'instant, il n'ose pas se montrer... Mais je constate que Borog t'est fidèle, et je reconnais également quelques-uns de tes meilleurs lutteurs... Hum ! Les miens ont beaucoup changé, tu sais ? Tiens ! Regarde-les ! Rien que des géants ! Des montagnes de muscles ! Ils sont tous extrêmement bien entraînés...

— Tu parles comme si tu étais certain de ta victoire !

— Oh ! je sais que dans cette discipline nous avons toujours été battus, cependant il m'a été rapporté qu'un très grand nombre de parieurs ont engagé sur nous des sommes importantes. C'est un bon indice, tu ne crois pas ?

— Ta victoire de ce matin te rend trop optimiste, Yargal. Je ne doute pas que mes lutteurs, cette année encore, seront les meilleurs ! Certains d'entre eux sont d'ailleurs prévus pour d'autres épreuves de force. Gamahad, par exemple et... Le voilà justement !

Le Transmut, en effet, arrivait en courant, au grand soulagement de Licaz, de Ghov et des autres lutteurs.

Il se dirigea vers la tribune, salua.

— Où étais-tu donc ? interrogea Yargal. En ne te voyant pas, j'ai pensé que tu craignais de rencontrer mes champions !

— Pardonne ma franchise, roi de Ravadlicad, mais je ne les crains nullement ! La raison de mon retard est tout autre. Je suis allé prier Yale...

— Prier Yale ! s'étonna Yargal. Cela me surprend. Il y a bien longtemps que Xuabad n'honore plus la déesse. Je l'ai d'ailleurs très souvent reproché à mon frère... Et c'est peut-être parce que nous l'adorons, à Ravadlicad, que nous sommes chaque année les vainqueurs !

— Je ne sais, répliqua Gamahad. Mais les quelques instants de recueillement que je me suis accordés m'ont permis de découvrir quelque chose d'important dont il me tarde de t'entretenir, Licaz !

— Tu peux parler sans crainte. Qu'y a-t-il ?

— Permets-moi d'insister, roi de Xuabad. L'affaire est trop grave. Je dois te voir en privé...

Gamahad s'interrompit, s'inclina successivement devant Yargal et Pers, et déclara :

— N'en prenez pas ombrage, mes bons seigneurs, et ne considérez pas mon attitude comme une offense, mais il importe que Licaz soit seul...

Inquiet, Licaz quitta la tribune et suivit Gamahad jusqu'au milieu du champ clos. Quelques gardes les accompagnèrent mais restèrent à bonne distance, ayant fait reculer les lutteurs.

Le Transmut rapporta fidèlement la conversation qu'il avait entendue. Licaz serra les poings puis se détendit. Le pire serait évité.

— Ne parle de rien, surtout ! Nous agirons en conséquence... Mais à présent, prépare-toi. Ne retardons pas davantage le combat.

Licaz regagna la tribune.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit Yargal. Ton champion serait-il malade ?

Visiblement, Pers attendait, lui aussi des explications, mais Licaz,

sur ce point, demeura muet. Il se leva, adressa un signe au héraut.

Trompettes et buccins sonnèrent.

— Où étais-tu passé ? demanda Borog à Gamahad. Qu'avais-tu de si important à dire à Licaz ?

— Plus tard, Borog. Pour le moment, nous avons à nous battre.

Quand retentit la seconde sonnerie, chaque lutteur choisit son adversaire, et le combat commença sous les ovations de la foule. De partout fusèrent des encouragements destinés à l'une ou l'autre équipe.

D'emblée, on avait visé Borog qui, pour les champions de Ravadlicad, était toujours l'homme à abattre. L'un d'eux, ayant terrassé son adversaire, alla prêter main-forte à celui qui s'occupait du colosse roux. Mais il en fallait davantage pour inquiéter celui-ci.

Gamahad, quant à lui, calquait son attitude sur celle de Borog, ne désirant nullement paraître le plus fort. Cependant, trois des hommes de Xuabad étaient à terre, immobiles, et des huées montaient des groupes de parieurs. La foule s'agitait tandis que l'on traînait les vaincus hors du champ.

— Tu es en difficulté, dirait-on, fit Yargal, mais je reconnais que ton Gamahad est puissant. Il y a même chez lui un... je ne sais quoi qui me gêne. Qu'en penses-tu, mon cher frère ?

— Je ne remarque rien d'anormal ? Et toi, Pers ? Songerais-tu à critiquer Gamahad ?

— Dans ce combat, je suis neutre, répondit le roi de Théleb. Je suis ici en observateur... Toutefois, il me semble que ce lutteur ne donne pas le meilleur de lui-même.

— Ha ! Tu vois ! dit Yargal.

— Alors, il s'agit certainement d'une tactique, contra Licaz. Gamahad est aussi fort que Borog. Ou presque !

Un quatrième lutteur de Xuabad venait d'être éliminé. Le géant roux se battait à présent contre trois adversaires, aussi Gamahad jugea-t-il le moment opportun pour attaquer plus franchement. Très vite, il se débarrassa de l'homme qui lui faisait face, en immobilisa un second et en affronta un troisième. Ravie, la foule scanda son nom.

— Qu'est-ce que tu penses de cela, Yargal ?

— Le combat n'est pas terminé ! Licaz se frotta les mains. Ce qu'il venait de voir effaçait le soupçon de doute qui l'avait effleuré quelques instants plus tôt.

Ayant rétabli l'équilibre, Gamahad réfréna son ardeur, estimant que ce n'était pas lui que l'on devait acclamer. Il se limita donc à conserver cet équilibre, facilitant la tâche de Borog qui, à son tour, fit merveille.

Un moment plus tard, l'équipe de Ravadlicad se résumait à cinq participants.

Xuabad battit sa rivale.

La foule délirait. La gloire de Borog n'était nullement entachée ; il la partageait avec Gamahad et les quatre lutteurs demeurés debout.

— Beau travail ! glissa Borog dans l'oreille de Gamahad. Mais on aurait pu faire mieux !

Le Transmut le regarda d'un air faussement étonné.

— Tu crois ? fit-il sans rire.

Dans la tribune, Licaz exultait.

— Nous sommes de nouveau à égalité ! dit-il avec une intense satisfaction. Au fond, c'est une bonne journée pour toi comme pour moi...

— Je souhaite que les autres le soient également, Licaz. Je crains cependant que les futures épreuves ne nous départagent plus vite que tu ne le croies et que je prenne dès demain un sérieux avantage...

— Nous verrons ! Nous verrons !... En attendant, retournons au palais. J'ai à vous entretenir, toi et Pers, d'événements graves...

CHAPITRE IX

LE LOSANGE DE CORNALINE

Comme les autres champions, Gamahad logeait sur les lieux mêmes des épreuves, et il en serait ainsi pendant toute la durée des jeux. Malgré la clarté dispensée par le Vahad'Har, on avait allumé des feux autour desquels les soldats bavardaient. Le Transmut, quant à lui, ne se décidait pas à regagner sa tente. Il était allé se promener du côté des cages dans lesquelles étaient enfermés ceux que l'on appelait les négateurs du sommeil. Ceux-ci résistaient, la nuit étant pour eux la période la plus pénible. Leurs gardiens, choisis évidemment parmi les soldats des deux camps, ne leur adressaient un traître mot et défendaient à quiconque de les approcher.

Gamahad s'éloigna vers les enclos où l'on gardait les chevaux qui participeraient aux courses de chars. Des bêtes magnifiques.

— Tiens ! Gamahad !... Tu t'intéresses aux chevaux ?

— Pas vraiment, répondit le Transmut en reconnaissant Zenda. C'est demain matin qu'ont lieu les courses de chars ?

— Oui. Une discipline dans laquelle Ravadlicad gagne souvent... Mais, si tel est le cas, nous saurons nous rattraper. Aux premières heures du déclin, ce sont nos bestiaires qui montreront leur talent.

— Une épreuve dangereuse...

— C'est vrai, mais combien passionnante ! Tu y assisteras ?

— Bien entendu ! Je tiens à être présent lorsqu'on te portera en triomphe.

— Mmm ! La capture d'un sarg comporte une part importante de hasard, et l'on ne peut jamais dire d'avance ce qui se passera. La victoire dépend aussi de la bête... Tu vois, je suis sûr qu'en ce moment les sargs sont aussi nerveux que je le suis. Ils sentent que l'affrontement est proche... A la veille de l'épreuve, je n'arrive jamais

à m'endormir avant le petit jour.

Gamahad, également, savait qu'il ne dormirait pas, mais ses raisons étaient différentes. Il ne désirait pas retrouver l'homme noir de son rêve, ni cette lune dichotome, unique, qui semblait défier le Vahad'Har.

— Moi non plus je n'ai pas sommeil, dit-il. Au contraire, j'aimerais enfourcher l'un de ces chevaux et galoper toute la nuit...

— Il est interdit de les approcher, déclara Zenda. Si tu passais cette barrière, tu serais immédiatement arrêté... et peut-être tué. Les soldats ont des consignes strictes. Cependant, si tu as vraiment envie de chevaucher, rien de plus simple : va jusqu'à la faction et demande qu'on te prête une monture. On n'a rien à refuser, ou presque, à un champion qui s'est particulièrement distingué.

Gamahad réfléchit. Son intention de rencontrer Aniella n'était plus aussi forte depuis qu'il avait, avec Yargal, échangé quelques mots au sujet de la déesse. Et puis il y avait ce rêve dans lequel il entrerait inéluctablement s'il s'avisait de dormir. Par ailleurs, il était conscient de ne pouvoir rester éveillé tant que dureraient les jeux et d'avoir besoin de repos pour conserver les meilleures chances dans les épreuves qu'il était appelé à subir. Aussi croyait-il préférable de mettre sans tarder son plan à exécution, plan qui avait germé dans son esprit à la suite de son court entretien avec Yargal.

— A quoi songes-tu donc ? demanda Zenda, intrigué par son silence.

— A ton idéé... Je vais me procurer un cheval.

— Veux-tu que je t'accompagne ?

— Ce ne serait pas raisonnable... Crois-moi, tu devrais essayer de dormir. Demain, tu auras besoin de toutes tes forces. N'oublie pas que tu porteras une lourde responsabilité si Ravadlicad gagne les courses de chars !

Zenda observa un silence qui avait valeur d'acquiescement.

— Tu es un homme curieux, Gamahad. Tu as produit une forte impression mais on s'interroge à ton sujet. Dans la cité, on parle beaucoup de toi...

— Ah ?... Et qu'est-ce qu'on dit ?

— On n'affirme rien... Certains détails de ton comportement semblent simplement bizarres. Par exemple, en ce qui me concerne, je ne comprends pas très bien ce besoin de solitude...

— Nous avons chacun notre personnalité. J'ai toujours aimé la solitude... Et ici je suis un étranger !

— Oui, mais... tu devrais néanmoins te méfier.

— Me méfier ? Et de quoi ?

— De l'idée que certains pourraient avoir de toi.

— La manière dont on me voit ne m'empêchera pas d'être ce que je suis, répliqua Gamahad. L'erreur consisterait à m'employer à devenir ce que l'on voudrait que je sois... J'ai pour les autres du respect, et j'attends qu'on en ait pour moi.

— Il ne s'agit pas de cela... Des lutteurs de Ravadlicad prétendent que ta force... n'est pas naturelle. J'ai même, à deux ou trois reprises, entendu prononcer le mot « magie ».

— Clabaudage de vaincus ! rétorqua Gamahad. Mais, s'ils cherchent une excuse à leur défaite, qui songerait à leur en vouloir ?

— Sans doute, sans doute... Mais je voulais te mettre en garde... Que la paix soit sur toi, Gamahad !

Zenda regagna sa tente tandis que le Transmut se dirigeait vers la faction. En le reconnaissant, les soldats de Xuabad le félicitèrent chaudement et s'empressèrent de lui fournir la monture qu'il demandait. Sans attendre, il lança le cheval au galop, droit sur le pont qui enjambait le Drachne.

*

* *

C'est à une heure avancée de la nuit qu'il parvint en vue de Ravadlicad, que l'on appelait aussi « la cité blanche » en raison de la couleur des pierres qui composaient les remparts. Il fit arrêter sa monture, en descendit puis l'attacha à un arbre, préférant effectuer à pied le reste du chemin. Utilisant les accidents de terrain, il parvint au

pied du mur d'enceinte sans s'être fait repérer. Il le longea, atteignit l'échafaudage qu'on lui avait signalé. Ayant habilement interrogé et les uns et les autres afin d'obtenir quelques renseignements concernant Ravadlicad, il avait appris que Yargal avait ordonné la construction d'un surplomb destiné à renforcer ses défenses.

Sans bruit, il grimpa le long de l'échafaudage, s'attendant à trouver plus haut des sentinelles.

Elles étaient deux et allaient d'une guérite de guet à l'autre sans jamais s'arrêter. Gamahad remarqua qu'elles se croisaient toujours au niveau de l'échafaudage et qu'elles ne modifiaient pas le rythme de leurs allées et venues. Plus loin, il y en avait d'autres, mais Gamahad ne les estima pas dangereuses.

A peine les soldats se tournèrent-ils le dos que le Transmut se hissa sur la muraille. Doucement, il déposa un jal d'argent sur le chemin de ronde et regagna en souplesse l'échafaudage. Puis il se déplaça et attendit.

Ce qu'il espérait arriva. L'un des guetteurs aperçut la pièce et se baissa pour la ramasser, mais l'autre en revendiqua immédiatement la propriété, jurant par tous les dieux qu'il l'avait vue le premier. Comme on l'imagine, la dispute engendrée par la découverte favorisa l'entrée de Gamahad dans la cité. Rapidement, alors que les sentinelles en venaient aux mains, le Transmut gagna l'escalier le plus proche et se carra dans un coin d'ombre. Sur le chemin de ronde des bruits de pas précipités se succédèrent. D'autres soldats, attirés par les éclats de voix, accouraient.

Gamahad, ravi, ne songea plus qu'à gagner le temple de Yale.

Ravadlicad dormait. Les vieux, les enfants, les femmes, et ceux qui pour maintes raisons n'avaient pas pu se rendre à Xuabad composaient l'essentiel de la population. Yargal n'avait laissé que quelque deux cents soldats pour garder la cité. Dans les rues vides, des torches brûlaient. Parfois, on entendait le martèlement des pas des soldats formant une patrouille, puis le silence revenait.

Gamahad pénétra bientôt dans les jardins qui entouraient le temple de la déesse. L'air, chargé de fragrances, accueillait le visiteur nocturne. Les milliers de fleurs qui, grâce au feu du Vahad'Har, n'avaient pas refermé leur corolle, exhalaient les parfums les plus subtils, les plus délicats, et invitaient une théorie d'insectes aux ailes pellucides à se repaître de nectar. Le long des allées, d'impudiques

statues offraient leurs charmes, répondant de leur amour figé à l'immobile agression des monstres cornus et des chimères.

Au cœur de ce fabuleux écrin s'élevait le temple, superbe édifice entouré de colonnes de marbre surmontées de chapiteaux ciselés avec génie. Sur le fronton, un haut-relief représentait la déesse au milieu d'enfants portant des gerbes de blé.

Plein d'admiration, le Transmut s'était arrêté.

Jamais il n'oublierait ce moment.

Sous la lumière conjuguée des neuf lunes, dans cette atmosphère si douce imprégnée de si agréables senteurs, le temple ressemblait véritablement à la demeure d'une déesse.

Gamahad s'arracha à la contemplation et gravit avec lenteur les sept marches qui le séparaient du parvis, mais au moment où il posa le pied sur la dernière il se figea. Il entendait une vibration, et cette vibration prenait possession de son être tout entier.

La pierre, le losange de cornaline était là, à quelques pas seulement. Il ne s'était pas trompé.

Fermant les yeux, il eut une pensée pour Shagun, le Transmut qui, avant lui, avait mené la même quête. Puis il avança. La vibration devint plus forte. Son émotion s'accrut.

Quand il passa la porte, il s'aperçut que le temple ne comportait pas de toit. La lumière du Vahad'Har habillait la déesse d'un impalpable voile. Haute de plus de deux toises, d'une beauté à couper le souffle, Yale souriait. Bras tendus, reins cambrés, elle semblait appeler le dieu Amour lui-même. Son corps n'était que grâce et élégance, et l'infinie douceur qui en émanait instillait le désir dans le cœur de l'observateur troublé...

Gamahad s'en approcha. Elle paraissait vivante. Il lui toucha les pieds et les chevilles, admira encore cette femme splendide puis grimpa sur le socle.

Tremblant, il caressa la statue auprès de laquelle il se sentit ridiculement petit. Ses doigts glissèrent doucement sur la rondeur des cuisses, s'attardèrent dans leur intimité, puis effleurèrent le ventre et le bas du dos. Comme un nain amoureux d'une géante, il se serra contre elle, prit appui sur un mollet et grimpa le long de la divine nudité. De ses jambes repliées, il entourait la taille de la déesse et, avec

précaution, amorça un mouvement tournant de manière à atteindre la fière poitrine. D'une main, il palpa le galbe irréprochable des seins, mais il dut monter encore car le losange avait été placé plus haut. S'accrochant aux bras tendus, il atteignit les épaules, le cou, la tête...

La tête. C'était dans la tête que se cachait le losange de cornaline. Sous ses doigts, Gamahad sentit vibrer la pierre, et cette vibration, tout à coup, lui fit connaître un exceptionnel orgasme. Tout son corps se raidit. Il serra les dents, s'accrocha plus fort au cou de la déesse comme si c'était elle qui l'avait conduit jusqu'à cet éphémère mais puissant bonheur, et il attendit, haletant, que se dissipe son voluptueux vertige.

La semence qu'il avait répandue lui brûlait encore le ventre lorsqu'il mit fin à l'étreinte, et quand il prit pied sur le sol, il s'appuya un instant contre le socle afin de recouvrer son calme.

Levant les yeux, il rencontra le feu du Vahad'Har. Ce feu coulait dans ses veines, lui donnait la force dont il avait besoin pour renverser la statue. Car telle était effectivement son intention.

Bien que ne possédant pas toute la puissance que Tax lui-conférait le jour, il parvint à déséquilibrer la statue. Elle vacilla, tomba sur les dalles, s'écrasa. La tête vola en éclats.

Au milieu des fragments épars brillait une agate rouge en forme de losange que le Transmut ramassa. Un geste qu'il effectua en deux temps car des cris pétrifièrent un moment tous ses muscles.

Le bruit de la chute, amplifié par l'écho, avait réveillé les gardiens du temple.

L'alerte était donnée. Craignant d'être reconnu à cause des vêtements qu'il portait, Gamahad se déshabilla entièrement, garda néanmoins ses sandales ; il enveloppa sa culotte de peau et le losange de cornaline dans sa tunique, serra le tout avec sa ceinture et prit la fuite. En renversant la statue de Yale, il avait commis un sacrilège qu'on ne lui pardonnerait pas. Il devait donc, coûte que coûte, échapper aux soldats qui envahissaient déjà les jardins, et regagner au plus vite les remparts.

Les officiers donnaient des ordres, vociféraient tandis que les prêtres se lamentaient et réclamaient la mort du profanateur. Les soldats piquaient de leur lance chaque buisson, fouillaient les moindres recoins. Et il en arrivait d'autres, accompagnés d'hommes et de femmes réveillés par le tumulte. -

La nouvelle de l'ignoble sacrilège se répandait comme de l'huile. Sous peu, la cité entière serait en effervescence. On courait dans les rues. On postait des gardes aux intersections. Dans les maisons, on allumait torches et chandelles, et l'on s'interrogeait sur l'identité des ennemis. Car déjà d'autres bruits couraient. On disait que la profanation du temple n'était qu'une manœuvre de diversion, que des ennemis s'étaient introduits dans Ravadlicad et qu'il fallait sans tarder organiser la défense.

Quittant les jardins du temple, des groupes de soldats se dispersèrent et coururent aux remparts.

Tout ce remue-ménage amusait fort Gamahad bien qu'il fût dans une situation assez peu enviable, mais il était décidé à profiter de la confusion. Au bout d'une ruelle, il rencontra deux soldats qui, croisant leurs lances, lui barrèrent le passage.

— Hé, toi ! Où cours-tu dans cette tenue ?

Gamahad lança à la figure du premier le paquet qu'il tenait et se rua sur le second. La lutte s'engagea, à deux contre un, mais le Transmut, dans cet endroit bien éclairé par le Vahad'Har, possédait une force un peu supérieure à la moyenne. Aussi le combat fut-il bref.

Débarrassé de ses adversaires, il dépouilla l'un d'eux de sa tunique violine qu'il revêtit en hâte, coiffa le casque, s'empara d'une lance et reprit son bien. Au pas de course, il gagna les remparts où régnait la plus totale incompréhension. Où donc étaient passés les ennemis qu'on avait signalés ?

Le Transmut grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier qu'il avait déjà emprunté en sens inverse et courut sur le chemin de ronde.

— On se bat dans les jardins du temple ! cria-t-il.

Un officier l'arrêta.

— Combien sont-ils ?

— Je l'ignore, nais ils sont nombreux ! On a besoin de renforts !

— Très bien. Nous y allons ! Accourez, vous autres ! Toi aussi !

— Moi ? fit Gamahad. Impossible ! J'ai reçu l'ordre d'avertir le roi !

— Alors, qu'est-ce que tu attends pour descendre aux écuries et sauter sur le meilleur cheval ? Va ! Pars sans tarder !

Les remparts se dégarnirent comme par magie mais les sentinelles furent doublées.

— Je vais passer par ici, déclara Gamahad à l'une d'elles.

— Tu vas descendre par cet échafaudage ? Tu n'as pas entendu ce que t'a dit le centar Dijjon ?

— J'avais prévu, renvoya le Transmut. Il y a un cheval qui m'attend, là en bas !

— Ah, bon !

Quand il se trouva au pied des remparts, Gamahad riait encore. Il se mit à courir vers le bosquet où il avait laissé sa monture, pensant qu'il serait loin lorsque tous s'apercevraient qu'ils avaient été dupés.

Rapidement, il changea de vêtements, serra le précieux losange et enfourcha le cheval qui partit au grand galop.

CHAPITRE X

INTERROGATIONS

Gamahad retrouva sans peine la riche demeure devant laquelle il avait renoncé à poursuivre Vhom, mais il ne capta pas la plus infime vibration. Quelqu'un, probablement le garçon blond lui-même, avait emporté l'ovale d'obsidienne !

Sur le moment, le Transmut éprouva une profonde déception coupée de quelques bouffées de rage contenue. Il avait pensé s'introduire dans la maison, quitte à y rencontrer le propriétaire, pendant que la majorité de la population assistait aux diverses manifestations du matin, notamment aux courses de chars. Un tel risque, à présent, était inutile, d'autant que Gamahad supposait que Vhom réapparaîtrait tôt ou tard. Car celui-ci, en bonne logique, devait espérer entrer en possession du losange de cornaline. Qu'aurait-il fait, sinon, du seul ovale d'obsidienne ?

Gamahad s'inquiéta. Ses ennemis savaient peut-être déjà qu'il possédait l'agate rouge et, dans ce cas, ils avaient sur lui un sérieux avantage. Dans le cas contraire, il devait donner le change, feindre de poursuivre sa quête, se méfier à tout instant. Ses ennemis, à n'en pas douter, le surveillaient.

Lorsqu'il quitta le quartier il pensa à l'homme noir de son rêve, à cet homme, Sorcier ou Magicien, dont il lui fallait reconnaître la puissance. Cela le mit mal à l'aise. Il se rendait compte qu'il était seul, que ses amis ne pouvaient l'aider en aucune manière, et qu'il devait agir avant que le piège ne se referme. Il décida donc de se rendre à l'Auberge de l'Epée dans l'intention de parler à Aniella.

Ce fut elle qui l'accueillit mais il ne la reconnut pas.

— Aniella est ici ? demanda-t-il abruptement en jetant un coup d'œil dans la salle déserte.

Elle hocha la tête, fronça les sourcils, puis son visage s'éclaira.

— Ah ! j'y suis ! C'est toi, l'autre soir, qui as failli gâcher mon spectacle ! Tu es Gamahad... Ce soir-là, tu avais certainement bu un peu...

Le Transmut détailla la jeune femme.

— Je ne comprends pas... Tu n'es pas Aniella !

Elle tiqua.

— C'est bien ça ! fit-elle avec conviction. Tu avais bu. Trop, sans aucun doute ! La preuve : tu ne me reconnais même pas ! L'autre soir, j'ignore pourquoi, tu voulais que je m'appelle Shéba.

— Ecoute-moi bien ! Je ne sais pas quel est ton jeu mais tu joues mal ! La fille que j'ai entendue chanter ce soir-là ressemblait à Shéba trait pour trait. Et je n'avais pas trop bu !... Shéba est...

— Ta promesse, certainement ? Ou simplement ta belle du moment ?... Qu'importe ! A ton tour de m'écouter. Je suis Aniella !... Faut-il, pour te le prouver, que je chante rien que pour toi ?

Elle eut un petit rire, ferma les yeux à demi et poursuivit :

— A moins que tu ne préfères que je me déshabille ? Nous avons tout le temps... Mais je te préviens : ce ne sera pas gratuit !

Le Transmut réfléchit et, songeur, déclara :

— C'est inutile... Je crois savoir ce qui s'est passé...

— Comme tu voudras !... Pourquoi désirais-tu me voir, beau mystérieux ?

— Je tenais à éclaircir l'énigme de cette impossible ressemblance, répondit Gamahad.

— Ah ? parce que tu continues de penser que... ?

— Oui, mais j'ai de bonnes raisons pour cela. Dis-moi : est-ce que tu as déjà rencontré un certain Vhom ?

— Vhom ! répéta-t-elle gravement. Il vient quelquefois ici...

— Où habite-t-il ?

— Ça, personne ne le sait... Si tu veux mon avis, tu ferais mieux

de ne pas trop t'intéresser à lui. Tous ceux qui l'approchent en sont tôt ou tard les victimes ! A moins que...

Aniella recula d'un pas, toisa Gamahad.

— Qu'allais-tu dire ? demanda-t-il.

— Rien... Rien du tout !

— Si ! Tu parlais de ceux qui approchent Vhom. Qui est-il ? Que sais-tu d'autre sur lui ?

Aniella frémit, fit un signe de dénégation.

— Parle ! insista Gamahad en la saisissant par le bras. De quoi as-tu peur ? Nous sommes seuls, non ?

Elle jeta autour d'elle un regard furtif, hésita puis consentit à répondre.

— On murmure... on murmure qu'il sert un Sorcier, souffla-t-elle, mais nul n'a de preuves. D'ailleurs, même si on en avait, on se tairait... Mais, toi, tu devrais connaître la vérité à son sujet !

— Moi ? Pourquoi ?

— Parce qu'on dit aussi tout bas que tu as quelque chose à voir avec les Magiciens... à cause de ta force.

— Je ne suis ni Sorcier ni Magicien ! se défendit le Transmut. Et si cela doit te rassurer, sache que je ne suis lié à eux par aucune obligation ! Bien au contraire !

— Alors, pourquoi t'intéresses-tu à Vhom ?

— Disons que je dois me défendre pour déjouer ses projets.

— Dois-je en déduire qu'il t'a déjà fait du tort ?

— D'une certaine façon... Est-ce que tu veux m'aider, Aniella ?

— T'aider ? Comment ?

— En ne parlant à personne de notre entretien et en me prévenant si tu obtiens d'autres renseignements sur Vhom.

Elle regarda le sol, releva la tête. Elle était belle, assurément, mais

elle ne ressemblait pas du tout à Shéba.

— Pour ce qui est de mon silence, sois rassuré, Gamahad. Mais pour le reste...

Elle laissa sa phrase en suspens. Le Transmut n'insista pas. Il acquiesça, lèvres pincées, et se dirigea vers la porte.

— Tu reviendras un soir ? s'enquit Aniella.

— Si je le juge utile.

— Mais pour moi ? Est-ce que tu reviendras ?... Je chanterai spécialement pour toi, ainsi tu ne douteras plus...

— Je ne doute plus.

— Alors, tu reviendras ?

— Peut-être. Après les jeux... Paix sur toi, Aniella !

Gamahad sortit de l'auberge avec le sentiment de s'être fait posséder depuis l'instant où il avait rencontré Vhom et, bien que son intuition lui eût commandé de se tenir constamment sur ses gardes, il n'avait pu empêcher l'homme noir de tisser sa toile. Car c'était lui qui tirait les ficelles. Toutefois, comme le supposa le Transmut, celui-ci redoutait certainement un face-à-face puisqu'il demeurait dans l'ombre. Peut-être craignait-il d'être confondu ? Dans tout le Nemoor, les gens de sa condition étaient chassés, emprisonnés, puis pendus ou brûlés. Quoi d'étonnant à ce qu'il fit preuve de prudence ?

*

* *

La dernière course de chars venait de se terminer quand le Transmut se mêla à la foule.

Xuabad avait, de justesse, remporté la victoire.

— Gamahad ! Hé ! Gamahad !

Il vit venir à lui un Borog tout excité et un Zenda qui ne l'était pas moins.

— Où étais-tu encore ? On t'a cherché pendant toute la matinée !... Tu as vu les courses ?

— J'avoue que non, mais j'ai appris la nouvelle. Je suis heureux que Xuabad ait vaincu !

— Et nous donc ! s'écria Zenda en serrant les poings. Aujourd'hui, nous prendrons l'avantage !

— Et ce ne sera pas la seule occasion de nous réjouir, dit Borog. Licaz veut te voir. Pers également... Ceux qui voulaient l'assassiner ont été arrêtés cette nuit. Deux autres, qui les attendaient à la taverne des Pains Blancs, les ont rejoints en prison. Et tout cela grâce à toi, à ce qu'il paraît !... Licaz l'a révélé à Ghov qui s'est naturellement empressé de nous le répéter.

— A présent, je comprends mieux ton attitude, reprit Zenda. Ceux qui ont médité de toi vont se mordre les doigts lorsqu'ils apprendront la nouvelle ! Une nouvelle que Licaz rendra officielle à la fin des jeux...

Gamahad se montra tout d'abord un peu surpris par cette avalanche de paroles, d'autant qu'il avait pour l'heure d'autres sujets de préoccupation. Mais il partagea très vite la joie de ses deux amis. Dans l'estime du roi de Xuabad, il avait encore gravi un degré.

— Tu dis que Licaz veut me voir ?

— Tu dois te rendre au palais sans tarder, confirma Borog. On t'y attend !

Le Transmut demeura silencieux.

— On dirait que cela t'ennuie...

— Un peu, c'est vrai.

— Mais... tu auras droit aux honneurs ! Aux récompenses !

— Justement ! J'aurais préféré qu'il ne se passe rien.

Zenda leva les yeux au ciel.

— Il est fou ! dit-il. Il est complètement fou !

— Non, contra Gamahad, simplement... je ne me sens pas très à l'aise au palais. Je préfère votre compagnie.

— Merci, mais tu ne peux demeurer ici plus longtemps. Songe que Licaz fera peut-être de toi un seigneur, qu'il te donnera des terres ! En tout cas, que l'on m'égorge s'il ne te récompense pas dignement !

— Et Pers comblera tes vœux ! abonda Borog. Tu lui as sauvé la vie, non ?

Gamahad ne répondit pas. Son intuition lui commandait de rester sur ses gardes. Bizarrement, le palais de Licaz lui paraissait hostile.

— Qu'est-ce que tu attends ? fit Borog. Va ! Le Transmut ne pouvait reculer. Il s'exécuta, laissant ses deux amis à leur perplexité. i

CHAPITRE XI

L'ACCUSATION

Douze pistes circulaires, d'un diamètre de cent coudées, fermées par des grilles solides, accueillaienent les bestiaires des deux camps. La foule, alentour, se tassait sur les gradins de bois spécialement dressés pour l'occasion et réclamait les sargs. Borog et Gamahad, placés non loin de la cage dans laquelle venaient d'entrer Zenda et ses deux auxiliaires, échangeaient quelques impressions.

Une première sonnerie de buccins annonça l'arrivée des bêtes. On les dirigea dans les couloirs grillagés prévus à cet effet. Les portes se refermèrent aussitôt derrière elles. Nerveuses, elles coururent jusqu'à leurs cages respectives mais ne purent y entrer ; un panneau leur en interdisait l'accès. Rauquements et feulements s'élevèrent, répondant aux cris d'excitation qui venaient des gradins.

— Je n'aime pas ce jeu, confia Gamahad à Borog.

— Peut-être, mais c'est le plus populaire. La capture d'un sarg, dans un espace aussi restreint, exige une grande maîtrise de soi. Souvent, l'animal reste le long de la grille, et l'on ne peut lancer les filets... Pour en finir le plus rapidement possible, il faut attirer le sarg au milieu de la piste ou provoquer son attaque...

— Les risques sont importants !

— Mais nécessaires si l'on veut vaincre !

— Et si le jeu tourne à l'avantage du sarg ?

— Les bestiaires ont le droit de le tuer mais, dans ce cas, ils sont éliminés.

A la seconde sonnerie de buccins, on ouvrit les panneaux qui séparaient les cages des couloirs, et les fauves, après une hésitation, pénétrèrent sur la piste. Puis, comme s'ils s'étaient concertés, ils se mirent à courir au petit trot le long des grilles.

Au centre de la piste, placés en triangle, les bestiaires ne quittaient pas des yeux leur unique adversaire.

— Zenda paraît bien sûr de lui ! observa Gamahad. Il a planté sa lance dans le sol.

— C'est sa tactique. Il tourne autour de l'arme de façon qu'elle soit toujours entre lui et l'animal. Il est déjà en position de lancement... Ses auxiliaires, par contre, restent sur la défensive. Regarde ! Ils pivotent lentement. Ils suivent tous les mouvements du sarg. Et cela va durer un certain temps. Cependant, si un fauve, dans une autre cage, se décide à attaquer, les autres l'imiteront. A aucun moment les bestiaires ne doivent relâcher leur attention.

— Je continue de ne pas aimer ce jeu, déclara le Transmut.

La foule, au contraire, se passionnait. Les regards allaient d'une cage à l'autre et revenaient se fixer sur l'élue. Pendant la première phase du jeu, les encouragements s'adressaient plus volontiers aux félins. On les exhortait à bondir et on les huait, on les insultait s'ils ne manifestaient pas une férocité suffisante ; les parieurs, en matière de grossièretés n'étaient pas les moins imaginatifs.

Parfois un indescriptible brouhaha couvrait les cris ; une partie de la foule s'agitait. Ici où là, un sarg s'écartait des grilles, exécutait un bond, s'arrêtait net et griffait l'air comme par défi.

Celui que Zenda devait capturer avait sensiblement forcé l'allure. Il était curieux d'observer son comportement car, incontestablement, il se servait de son intelligence. La course qu'il effectuait depuis le moment où il était entré dans la cage n'avait pas d'autre but que celui d'endormir la méfiance des bestiaires. Il tournait, inlassablement, rasant les grilles, comme s'il avait été dressé pour cela. Toutefois, personne ne se trompait sur ses intentions. Il bondirait sans prévenir...

Peu motivé, Gamahad se laissa aller à la rêverie. Ce soir encore, il se rendrait au palais, Licaz donnait une fête en son honneur. Les hommes dont il avait déjoué les plans avaient, sous la torture, avoué qu'ils appartenaient aux forces de Togurth. C'étaient eux qui avaient assassiné Ephra. Leur action, cependant, s'était soldée par un échec. Les jeux se poursuivaient sans que la tension ne s'installe entre les deux cités rivales. C'était pourtant ce qu'avait espéré Togurth, que la perspective d'une union entre les villes les plus puissantes du Nemoor dérangeait.

Une formidable acclamation monta vers le ciel et ramena le

Transmut au présent. Un sarg avait bondi, blessant un bestiaire de Ravadlicad. Le signal était donné. La foule ondula, encouragea les bestiaires.

Zenda gardait les yeux fixés sur le fauve qui, par ses allées et venues, laissait transparaître son état d'excitation.

Un spectateur hurla :

— Vas-y ! Lance ton filet, Zenda !

Mais le bestiaire savait que c'était justement l'erreur à ne pas commettre. Se présentant de profil, l'animal aurait tôt fait d'exécuter un bond avant même que la première maille du filet ne l'eût atteint.

Il devait attendre.

Le souffle court, il demeurait concentré, se déplaçant à petits pas de côté pour obliger l'animal à lui faire face. Celui-ci, il le sentait, calculait son saut.

Le sarg rauqua, découvrit ses énormes dents. Mais cela n'intimida pas Zenda qui guettait, dans les yeux jaunes de la bête, la flamme particulière née du désir de tuer, et que seul un bestiaire de valeur était capable de déceler.

Dans la cage, l'air devint épais. Zenda n'entendit plus la foule. Son univers se limitait aux grilles disposées sur le périmètre de la piste. Il devina soudain l'imminence de l'attaque.

— Attention ! prévint-il calmement.

Ce mot valait mieux qu'une longue phrase. Les deux auxiliaires connaissaient bien Zenda et avaient pleine confiance en lui. Tous leurs muscles se tendirent. Leurs mâchoires se crispèrent et ils s'arrêtèrent de respirer. Sur leur peau nue, la sueur coula plus abondamment.

A cet instant, Tax parut chauffer plus fort.

Le plus rapide l'emporterait. Zenda était décidé à agir juste avant que le fauve ne s'élance toutes griffes dehors. Ce ne fut que lorsque la tension atteignit son paroxysme que Zenda s'écria :

— A toi, Fug !

L'auxiliaire fit sur sa droite un brusque écart qui galvanisa le fauve. Celui-ci bondit mais, au lieu de s'abattre sur le bestiaire, il

rencontra le filet que Zenda venait de déployer. Son élan brisé, le sarg reprit contact avec le sol. Il donna aussitôt libre cours à sa fureur, oubliant momentanément les hommes pour ne plus s'occuper que de ses entraves.

Il mordit et griffa, se coucha sur le dos, rauqua, se débattit pour la plus grande joie des admirateurs de Zenda.

Pourtant, l'épreuve n'était pas terminée. Le félin devait être immobilisé, proprement ficelé, réduit à l'impuissance.

— Ton filet, Fug !

A force de se contorsionner et de distribuer des coups de griffes, le sarg avait arraché quelques mailles du filet de Zenda. Quand le second le recouvrit sa fureur redoubla. Les bestiaires demeurèrent prudemment à l'écart, sachant qu'en remuant ainsi l'animal renforcerait le piège. Mais le sarg se dressa sur ses pattes de derrière, se laissa retomber et se secoua. Il recommença plusieurs fois, se frotta contre les barreaux puis se livra à une succession de mouvements désordonnés.

Fug commença à donner des signes d'inquiétude. Il serra sa lance.

— Il faut lancer le troisième filet, souffla-t-il, n 'y tenant plus. Il va finir par se libérer.

— Du calme, Fug ! Si nous jetons le troisième filet, nous n'aurons plus que nos lances pour nous défendre, et tu n'ignores pas ce que ça signifie !... Laissons-le se fatiguer.

— Les mailles cèdent les unes après les autres. Il est d'une force hors du commun !

— On nous l'a probablement choisi ! répliqua Zenda. Chacun rêve de trouver un adversaire à sa mesure ! Tu aurais tort de te plaindre... Mais prépare les cordes. Doucement. Et vérifie les nœuds coulants.

Argos, le second auxiliaire, interrogea Zenda d'un mouvement du menton.

— Non, dit le bestiaire. Le sarg est toujours prisonnier. Chaque instant qui passe joue en notre faveur. Il ne faut rien précipiter...

L'animal continuait à donner de puissants coups de pattes et mettait tout en œuvre pour se libérer. Soudain, l'une des boules

métalliques qui lestaient les filets se coinça dans l'angle formé par deux barreaux. Le fauve, se croyant attaqué par derrière, fit volte-face, s'acharna. D'autres mailles cédèrent. La grille trembla.

— Surveille-le bien, Argos ! conseilla Zenda en constatant que la tête et les pattes antérieures du félin étaient à présent dégagées.

Il prit les cordes que lui tendait Fug.

— Reste auprès de moi, et pointe ta lance vers lui. Toi, Argos, va devant et jette ton filet avant qu'il ne bondisse. Si le coup réussit, tu iras ramasser les deux autres filets et tu les lanceras sans chercher à les déployer. Ensuite, toi et Fug le piquerez au flanc...

— Zenda ! Tu ne vas pas essayer de l'entraver maintenant ! Ce serait de la folie !

— Si je parviens à saisir l'une de ses pattes, tout ira bien, répliqua le bestiaire. Nous l'attach... Argos ! Ton filet !

L'auxiliaire fit ce qu'on attendait de lui mais manqua son but. Presque libre, le sarg avait voulu bondir, mais l'une de ses pattes arrière ayant entraîné les filets noués, son élan fut brisé. C'était précisément ce qui avait trompé Argos.

La foule hurla. Face au sarg, les bestiaires ne possédaient plus que leur lance.

Bien que ne méritant aucun reproche, Argos se sentit fautif. Aussi n'eut-il plus qu'une idée en tête : se racheter. Il se déplaça avec une lenteur calculée.

— Reviens ! ordonna Zenda. Tu ne peux pas récupérer ton filet maintenant ! Il va te... Argos !

Le fauve s'était jeté sur lui. Fug n'hésita pas. Il lança son arme avec force, mais le fer ricocha sur les épaisses écailles couvrant le dos du sarg. Très vite, il se replia derrière Zenda.

Argos gisait, la gorge et le ventre ouverts.

— Il faut à tout prix récupérer le filet ! dit Fug.

— Non ! C'est fini pour nous ! L'odeur du sang l'a rendu fou.

Le sarg feula, baissa la tête.

Zenda lança son arme trop tard. Celle-ci passa à deux pouces du cou du fauve. Le bestiaire se laissa tomber, roula sur lui-même, mais le sarg l'avait atteint. Ses griffes lui avaient labouré le bras gauche et la cuisse. Fug, cependant, avait eu le temps de courir jusqu'au filet. Méprisant le danger, il alla au-devant du fauve, détourna son attention, lança le filet. Celui-ci retomba sur l'animal, ce qui valut à Fug les acclamations de la foule.

L'auxiliaire ramassa une lance et la plongeait à trois reprises dans le cœur de l'animal.

Gamahad bouscula ceux qui se trouvaient près de lui et fonça vers la cage. Rapidement, il escalada la grille et sauta sur la piste. Il courut auprès de Zenda évanoui, s'agenouilla, constata que les blessures étaient profondes.

— Fug ! La porte !

Délicatement, le Transmut souleva le corps de son ami et sortit. Borog vint à sa rencontre.

— C'est grave, lui dit Gamahad. Il faut le soigner sans tarder sinon les blessures vont s'infecter... Il a déjà perdu beaucoup de sang.

— Ecartez-vous ! dit Borog à ceux qui les entouraient.

Il passa devant le Transmut et lui ouvrit le chemin. Ghov arriva à son tour, flanqué de quelques gardes et de deux médecins. Fug suivit, pâle comme un suaire.

— Si tu n'étais pas intervenu aussi rapidement, lui dit Ghov, le sarg vous aurait déchiquetés !

— Jeu cruel et stupide ! envoya Gamahad. Le renouvellement du Pacte devrait être une fête pour tous. Or, il y a des morts et des blessés !

— Les bestiaires ont choisi d'être ce qu'ils sont, Gamahad ! Et le peuple sait ce qu'il veut. Que représentent quelques morts alors qu'il y en aurait des centaines si Xuabad et Ravadlicad devaient se faire la guerre !... Mais, évidemment, tu ne peux pas comprendre. Tu es...

Ghov s'interrompit, conscient d'avoir trop parlé.

— Je suis... quoi ? demanda le Transmut.

— Eh bien, tu es... un étranger, n'est-ce pas ? Il est donc normal que certains de nos usages te heurtent.

— Argos est mort ! Zenda est gravement blessé !

— Les dieux l'ont peut-être voulu ainsi !... Pourquoi ne pas accepter les choses telles qu'elles sont ?

Gamahad allait le gratifier d'une réplique cinglante, mais il préféra garder le silence. Jusqu'à ce qu'il arrive à la tente de Zenda, il ne desserra plus les dents.

*

* *

Dans la grande salle de réception du palais, seigneurs et belles dames devisaient tout en goûtant aux mets et aux vins qu'on leur présentait. Depuis le début du festin, danseurs et baladins s'efforçaient de les divertir.

— Tu ne parles guère, Gamahad, reprocha Yargal. On te croirait volontiers préoccupé...

— C'est que je m'intéresse à ces jolies danseuses, mentit le Transmut. La brune, là-bas, est vraiment délicieuse.

— Si ton souhait est de l'avoir près de toi cette nuit, intervint Licaz, elle sera tienne. Au moins auras-tu accepté cette minime récompense !

— L'honneur que l'on me fait céans me comble, roi de Xuabad. Je ne désire rien d'autre.

— Nous ne pourrons donc jamais te remercier, déclara Pers. Mais je ne désespère pas. Quand tu viendras à Théleb, ma bonne cité t'appartiendra... Réfléchis ! Mes propositions demeurent.

— Je saurai m'en souvenir, dit Gamahad.

Candélabres et torchères brûlaient, illuminant la salle. Les musiciens jouaient sans discontinuer, accompagnant aussi bien les chants et les danses que les prouesses des bateleurs. Mais Gamahad, contrairement à ce qu'il prétendait, n'accordait à ces divertissements

que fort peu d'intérêt. Lorsqu'il s'était présenté au palais, une vibration, différente de celle qu'émettait le losange de cornaline, avait mis tous ses sens en alerte. L'autre pierre., l'ovale d'obsidienne, se trouvait dans le palais, suffisamment proche pour qu'il en décelât la présence. Cela pouvait signifier que son détenteur avait, lui aussi, été convié au festin. Peut-être était-il dans cette salle ?

Gamahad scrutait chaque visage, tentait de surprendre une attitude, un regard, une mimique qui l'eût renseigné. En vain.

— Hier, j'ai beaucoup admiré ta force, confia Yargal. Et je n'étais pas le seul. Les épouses de mon frère n'avaient d'yeux que pour toi. Namaïa surtout !

— Chercherais-tu à me rendre jaloux ? demanda Licaz dans un demi-sourire. N'est-il pas naturel que l'on admire un homme hors du commun ?

— Bien sûr, mais Namaïa...

— Allons ! coupa le roi de Xuabad. Voilà de bien étranges idées. N'aurais-tu pas, par hasard, l'intention d'altérer ma joie d'avoir vaincu aujourd'hui ?

— Tu es de mauvaise foi, Licaz. Tu as remporté la victoire lors des courses de chars, mais je te rappelle que nous sommes à égalité en ce qui concerne la capture des sargs !

— Zenda n'a pas eu de chance, et cela t'a servi !

— Il vieillit !

— Tu te trompes. Mais quand bien même cela serait, d'autres prendraient la relève. Fug a été remarquable !

— Il a tué le sarg alors qu'il aurait pu essayer de l'immobiliser ! Ainsi, tu aurais vraiment pris quelque avance un peu sérieuse... Ne te réjouis pas trop vite, mon cher frère. Les jeux ne sont pas terminés !

— Quelle agressivité !... Buvons plutôt. Qu'on apporte du vin !

Namaïa, la plus jeune et la plus ravissante des épouses de Licaz, avait baissé les yeux. La veille, elle avait effectivement observé Gamahad avec une telle insistance que Yargal s'en était aperçu. Quelques pensées folles lui avaient même traversé l'esprit, des pensées qu'elle avait cependant enfouies au plus profond de ses rêves.

— Je me retire, décida-t-elle en souriant à son époux.

— Déjà ? fit Yargal.

— Je suis fatiguée !

— Très bien, dit Licaz. Va te reposer.

Elle partit. A ce moment, un serviteur s'approcha de Yargal et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Yargal parut un peu surpris. Le serviteur se pencha de nouveau vers lui, prononça une ou deux phrases à voix basse et attendit.

— Qu'il patiente !

Le roi de Ravadlicad s'excusa, déclara que l'un de ses officiers le réclamait. Puis il quitta la table.

— Il est bizarre, murmura Pers à l'adresse de Licaz.

— Bah ! Il l'a toujours été un peu... Il changerait d'attitude si les jeux tournaient à son avantage.

*

* *

En sortant du palais, Yargal renvoya les deux gardes qui l'avaient accompagné. Bien que n'ayant jamais rencontré celui qui le demandait, il jugeait préférable d'avoir avec lui un entretien sans témoin.

Assis sur un banc de pierre, un jeune homme blond l'attendait. Celui-ci se leva, s'inclina respectueusement.

— C'est toi, Vhom ?

— Oui, mon roi.

— Un serviteur m'a appris que tu as d'importantes révélations à me faire concernant Gamahad... Je te préviens que je n'aime ni le mensonge ni la trahison. Par ailleurs, pour ta sauvegarde, il vaudrait mieux que tu ne m'aies pas dérangé pour rien. Parle !

— Tu ne regretteras pas d'être venu, mon roi... Comme tu le sais déjà, mon nom est Vhom. Mon maître est un riche marchand de Xuabad à qui Gamahad a volé deux pierres d'une inestimable valeur...

— Volé ! s'exclama Yargal. Ça commence plutôt mal pour toi ! Gamahad n'a rien d'un voleur. S'il le voulait, il serait l'un des plus puissants et l'un des plus riches seigneurs du Nemoor !

Vhom toussota.

— Quoique mon maître, Phan-Born, soit très attaché à ces pierres, celles-ci ne sont pas la cause de ma présence ici. Il y a plus grave...

Il observa un court silence, parut s'intéresser aux motifs sculptés d'une vasque que le feu du Vahad'Har mettait en relief.

— T'a-t-on appris ce qui s'est passé à Ravadlicad la nuit dernière ?

Surpris par la question, Yargal hocha la tête.

— Que sais-tu des événements de l'autre nuit ? demanda-t-il avec méfiance.

— Oh ! ce que je dois savoir, répondit Vhom énigmatique. La déesse Yale a été renversée, son temple profané !

— Je ne l'ignorais pas, déclara Yargal. Un messenger m'a prévenu ce matin. Que sais-tu d'autre ? Quel rapport cela a-t-il avec Gamahad ?

— Le rapport est étroit, mon roi. Très étroit, même, car c'est Gamahad qui a profané le temple de la déesse !

— Mensonge !

— Sur ma vie, je jure que je dis la vérité.

— Alors, elle ne vaut plus cher ! Ton maître, sans aucun doute, cherche à se venger de Gamahad... Probablement parce qu'il lui a effectivement dérobé les pierres dont tu me parlais il y a un instant. Mais comment ton maître... Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Pharn-Born, mon roi.

— Mmml Comment peut-il savoir ce qui s'est passé à Ravadlicad ? S'y trouvait-il ?

— Non pas, mais il a quelques amis dans ta noble cité. L'un d'eux s'est chargé de le prévenir. Un message parvient toujours à son destinataire lorsque l'épervier qui le porte est bien dressé.

Yargal effectua quelques pas, se retourna brusquement.

— Je persiste à ne pas te croire !

— Les preuves, pourtant, ne manquent pas ! Hier soir, Gamahad a emprunté un cheval à l'une des factions du camp de Xuabad. Il s'est rendu à Ravadlicad pour y commettre le sacrilège que tu sais. Mais, dans ta cité, il a été vu ! On le reconnaîtra sans peine !

L'embarras gagna Yargal.

— Admettons !... Admettons qu'il soit coupable. Pourquoi a-t-il agi de la sorte ? Gamahad honore la déesse !

— Il feint de l'honorer ! En fait, il ne croit pas en elle, ni en aucun autre dieu !... Gamahad n'est pas un homme comme les autres, mon roi !

— Je le reconnais volontiers. Sa force est impressionnante.

— Ce n'est pas là son seul... pouvoir. Il est capable de résister à la faim et à la fatigue plusieurs jours durant, dans des circonstances particulières...

Yargal lança à Vhom un regard oblique.

— Que cherches-tu à dire ?

— Il est de ceux que l'on traque et que l'on brûle ! déclara Vhom qui paraissait effrayé par ses propres paroles.

— Tu prétends qu'il s'agirait d'un... Sorcier ?

— Oui, mon roi. Gamahad est bien ce que tu dis ! Et il est puissant, très intelligent, très habile !

Yargal ricana.

— Je vais dire à mon frère qu'il t'engage comme amuseur !... Mais tu feras bien d'inventer des histoires autrement plus vraisemblables ! Sais-tu que Gamahad a déjoué un complot dirigé contre le roi Pers et qu'il a ainsi sauvé les jeux du Pacte ?

— Simple manœuvre, répliqua Vhom sans se laisser démonter par l'argument. C'est lui qui a mis ce plan sur pied ! Les hommes que l'on a arrêtés avaient été envoûtés par lui ! Ils lui obéissaient ! Ils devaient avouer qu'ils étaient envoyés par Togurth le barbare !

— Tu sais beaucoup de choses, constata Yargal. Trop, sans doute ! La nouvelle de l'arrestation n'est pas officielle. Comment peux-tu connaître tous ces détails ?

— Je me trouvais à la taverne des Pains Blancs.

— Evidemment ! approuva Yargal en se caressant la barbare. C'est un bon motif... Selon toi, quelles sont les intentions de Gamahad ?

— Il n'a qu'un désir, répondit Vhom. Il veut régner sur le Nemoor ! Auparavant, il veut acquérir une certaine popularité, gagner des amitiés parmi les plus grands seigneurs. N'est-ce pas ce qui est en train de se produire ?... Et il y parviendra si personne ne s'interpose ! La foule, déjà, le considère comme un demi-dieu !

Bien qu'il s'en défendît, Yargal commençait à douter. Vhom dut le deviner car il insista :

— Je sais que je ne pourrai te convaincre avec de simples affirmations, glissa-t-il perfidement, mais les faits, très bientôt, parleront pour moi. Alors, tu remercieras mon maître qui m'a envoyé vers toi... Et peut-être te souviendras-tu également de moi ? On court certains risques en s'attaquant aux Sorciers...

— Pourquoi t'es-tu adressé à moi plutôt qu'à mon frère ?

— Parce qu'il est injuste que tu perdes ton titre de suzerain alors que les jeux sont truqués ! Sans le Sorcier, Xuabad ne triompherait pas, et tu le sais !... Fais surveiller Gamahad jour et nuit. Dès maintenant ! Tu auras ainsi la preuve de ce que j'avance !... Et permets-moi un conseil, mon roi : si tu veux prendre Gamahad, agis la nuit car, sans les rayons de Tax qui lui donnent sa force, il n'est qu'un homme ordinaire !

— Un homme ordinaire ? Vraiment !

— Que les dieux me foudroient si je mens ! Enfermé dans le plus sombre des cachots, Gamahad deviendrait faible comme un vieillard malade ! Il perdrait tous ses pouvoirs !

Yargal était réellement embarrassé. Il mesurait les conséquences

de l'accusation portée contre Gamahad et estimait que, dans cette affaire, il n'avait pas le droit de se tromper. Il devait réfléchir, et en premier lieu vérifier les affirmations de Vhom.

— Il faut qu'à l'égard de Gamahad la haine de ton maître soit bien grande. Comme tu l'as souligné, on craint généralement les Sorciers et les Magiciens. Rares sont ceux qui osent les dénoncer... Mais pourquoi ton maître n'est-il pas venu lui-même ?

— Telle était son intention, mon roi, mais, dernièrement, il a fait une mauvaise chute et, certains jours, les douleurs qui s'emparent de ses jambes sont telles qu'il lui est impossible de se déplacer... Quant aux sentiments qu'il nourrit pour Gamahad, ils sont la conséquence d'une vieille histoire. Phan-Born a failli mourir...

Cette explication parut satisfaire Yargal.

— C'est bon, dit-il, laisse-moi seul.

Vhom s'inclina et tourna les talons. Yargal le retint.

— Attends !... Dis-moi où habite ton maître. Il se pourrait que je le fasse chercher dans les jours qui viennent...

Dissimulant sa satisfaction, Vhom indiqua le domicile du marchand nommé Phan-Born, puis il se retira.

Quand il eut disparu, Yargal s'assit sur le banc de pierre, se prit la tête entre les mains et tenta de remettre de l'ordre dans ses idées.

CHAPITRE XII

L'OVALE D'OBSIDIENNE

Une brise légère et parfumée flattait les jardins du palais. La nuit était tiède, infiniment agréable, propice au sommeil réparateur. Pourtant tout le monde ne dormait pas. Au chevet de Zenda, dans la lumière feutrée dispensée par la flamme avare d'une lampe à huile, Borog veillait. Le bestiaire reposait sur sa couche, respirait faiblement. On avait lavé ses blessures, appliqué sur elles des herbes et des onguents aux propriétés analgésiques et cicatrisantes, puis on l'avait pansé.

Rassuré sur son sort malgré la gravité des blessures, le Transmut était revenu au palais qu'il n'avait quitté qu'à la fin du festin. Le silence, mêlé au feu du Vahad'Har, enveloppait amoureusement toutes les essences, et Gamahad aurait volontiers attendu le jour, assis sous l'un de ces palmiers bleus aux fleurs odorantes. Mais son esprit n'était pas en repos. Toutes ses pensées se cristallisaient sur l'ovale d'obsidienne dont il avait perçu la vibration.

Parvenu au pied du mur auquel s'accrochaient de robustes ampélopsis, il hésita. L'idée de remettre son projet l'effleura car son intuition, pareille à un sixième sens, l'avertissait d'un danger proche.

Cependant, son désir de trouver l'obsidienne demeura le plus fort. Presque sans bruit, il se mit à escalader le mur, voulant croire qu'il ne se présenterait plus d'occasion aussi favorable. Quand ses mains agrippèrent le rebord de la terrasse, il assura sa prise et épia les alentours. Rien de particulier n'attira son attention. Quelque part, un oiseau de nuit ulula plusieurs fois de suite puis se tut.

Gamahad opéra une traction, prit appui sur ses avant-bras, enjamba le rebord et rechercha aussitôt l'ombre d'une colonne dans laquelle il se dissimula, l'oreille tendue. Aucun bruit suspect ne lui parvint. Il décida alors de s'introduire dans la royale demeure.

Silencieux, il longea un couloir au bout duquel brûlait une

torchère. Il était prêt à parer à toute éventualité. Si un garde se présentait, il saurait s'en débarrasser.

La torchère éclairait un dégagement d'où partaient deux autres couloirs et un escalier. Gamahad n'y rencontra personne. Sur le moment, il crut que la chance l'accompagnait. Ce ne fut que lorsqu'il atteignit une deuxième intersection que les couloirs déserts l'inquiétèrent. D'ordinaire, le palais était mieux gardé.

Le souffle court, il se glissa derrière une tenture, jugeant dangereuse toute précipitation. Ce calme, pourtant naturel au milieu de la nuit, lui paraissait insolite, mais l'absence des gardes le préoccupait davantage. Après ce qui avait failli arriver au roi Pers, il était inconcevable que Licaz eût négligé à ce point sa sécurité et celle de ses hôtes.

Gamahad fit le point, se fia à sa raison. En ce lieu, il était loin d'être un étranger. Si on le surprenait en train de rôder dans les couloirs, il pourrait toujours arguer, pour sa défense, de son attachement à Licaz, et il déclarerait ne s'être introduit dans le palais que pour y suivre deux hommes à l'allure suspecte. Pourquoi mettrait-on sa parole en doute ?

L'idée, quoique rassurante, ne lui plut qu'à demi. Il flairait le piège. Un piège qui devait être parfaitement conçu. Il était dans sa nature de deviner le danger avant qu'il ne se soit révélé. Toutefois, il ne comprenait pas pourquoi ceux qui, quelques heures plus tôt, lui avaient offert honneurs et richesses, devaient à présent le considérer comme un ennemi. Une telle hypothèse s'écartait de la logique. Qu'allait-il imaginer ? Le danger était probablement d'un autre ordre... Après tout, cette partie du palais se passait peut-être de gardes habituellement. Ou ceux-ci, profitant du sommeil des têtes couronnées, pouvaient glaner dans les cuisines des restes de repas ? Et pourquoi n'auraient-ils pas aussi vidé quelques bons gobelets de vin tout en caressant la poitrine des servantes complices ? Au fond, leur absence s'expliquait de diverses façons...

Gamahad prit le risque de poursuivre mais n'oublia pas la prudence. Se déplaçant comme une ombre, il se dirigea vers la salle de réception. Si son inquiétude ne l'avait pas quitté, sa volonté restait la plus forte. Il fallait qu'il soit, cette nuit, en possession de l'ovale d'obsidienne !

Dans l'air flottaient encore des odeurs de rôti, des parfums de femmes. Gamahad frissonna soudain, ayant perçu une faible vibration.

Il se laissa guider par son intensité, s'arrêta devant une porte ornée de ferrures ciselées.

C'était derrière cette porte que se trouvait l'ovale d'obsidienne !
Derrière cette porte...

Vide, le couloir.

Pesant, le silence.

Le cœur battant, Gamahad manœuvra la poignée, entrebâilla la porte, serrant les dents dans la crainte de l'entendre grincer. Mais elle pivota lentement sur ses gonds sans gémir. Grâce au feu du Vahad'Har qui éclairait un angle de la pièce, Gamahad constata qu'il venait de pénétrer dans une chambre. Là-bas, dans un lit à baldaquin entouré de voiles, quelqu'un dormait. Sa respiration régulière attestait qu'il était profondément endormi.

Toujours guidé par l'intensité de la vibration, Gamahad n'eut aucune peine à trouver ce qu'il cherchait. Sur une sorte de commode trônait un coffret dont le Transmut souleva le couvercle.

L'ovale d'obsidienne était là, au milieu des bagues, des colliers et des bracelets. Un bijou parmi d'autres bijoux. Gamahad s'en saisit. Une joie intense l'envahit. Une joie bien plus grande que celle qu'il avait connue lorsqu'il s'était emparé du losange de cornaline.

A présent, il possédait les deux pierres et celles-ci reprendraient bientôt leur place au sein de la mosaïque.

Il ferma les yeux, serra l'obsidienne sur sa poitrine comme s'il voulait atténuer les battements de son cœur et pensa à Shagun qui, bien avant lui, avait certainement ressenti un bonheur comparable quand s'était achevée sa mission. Gamahad n'avait pas démérité. Il était digne de sa lignée.

Bien ayant que ne disparaisse le Vahad'Har, toutes les pierres de la mosaïque seraient réunies. Viendrait peut-être alors le moment de la révélation, l'instant où il connaîtrait le secret de la mosaïque. Libéré, il irait retrouver la belle Shéba et...

— Ne bouge pas, Gamahad ! Mes archers ont reçu l'ordre de t'abattre à la moindre tentative de fuite ou de résistance !

Le Transmut sursauta, serra plus fort l'obsidienne. Sur le seuil de la porte se tenaient Licaz et Yargal encadrés par des gardes porteurs

de torches. D'autres soldats entraient par l'immense fenêtre. Toute fuite était impossible.

— Que fais-tu dans la chambre de Namaïa ? interrogea Licaz d'un ton cassant. Comment expliques-tu cette trahison ?

Gamahad s'efforça de répondre calmement, espérant ainsi donner plus de poids à ses paroles.

— Les apparences sont contre moi, Licaz. Sois cependant assuré qu'en pénétrant ici je n'étais animé d'aucune malveillance. De plus, j'ignorais que c'était la chambre de l'une de tes épouses...

Namaïa, qui venait de se réveiller poussa un petit cri et, instinctivement, tira sous son menton le drap qui la couvrait.

— Il ment ! dit Yargal. Il savait parfaitement que Namaïa dormait ici ! Il la convoite ! Il l'a déjà plus ou moins ensorcelée ! Cette nuit, il aurait parachevé son œuvre si nous n'étions pas intervenus !

— Comment ! s'indigna le Transmut. C'est toi, le roi de Ravadlicad, qui parles de la sorte ? Namaïa est très belle, certes, mais je ne la convoite nullement ! Aurais-tu brusquement perdu toute sagesse ? Peut-être as-tu bu plus que de raison ?

— On ne me parle pas sur ce ton ! lança Yargal avec rage.

— Je ne fais que me défendre !

— Tu oublies le respect que tu me dois ! Mais tes insultes ne te sauveront pas, Sorcier ! Rien que pour cela tu mérites la mort. Et tu ne pourras nier que nous t'avons surpris dans la chambre de Namaïa !

Gamahad se raidit.

— Tu devais savoir que je viendrais au palais cette nuit ! riposta-t-il. S'il n'en avait pas été ainsi, je serais reparti avec ce que je suis venu chercher : cette pierre, précisément ! Cette pierre qui m'appartient ! C'est un piège que l'on m'a tendu !

— Un mensonge de plus ! éructa Yargal. Cette pierre ne se trouvait pas en ce lieu ! C'est toi-même qui l'y as apportée... Sans doute pour envoûter Namaïa !

— Je ne suis pas plus Sorcier que toi, roi de Ravadlicad ! Mais j' imagine aisément que mes ennemis ont voulu te le faire croire. Et ils

y ont réussi, apparemment !

— Très bien ! Tu dis que cette pierre t'appartient. Dans ce cas, comment expliques-tu sa présence dans cette chambre ? Songerais-tu à accuser Namaïa de l'avoir volée ?

— Ceux qui t'ont trompé ont apporté ici l'obsidienne, dit le Transmut. Ils n'ignoraient pas que...

— Inutile ! coupa Yargal. Nous connaissons ton secret. Tu es un Sorcier ! Tax te donne cette force extraordinaire, et ce n'est là qu'une particularité ! Mais, en ce moment, tu n'es qu'un homme ordinaire, n'est-ce pas ? Tu es entièrement à notre merci !

— Tax me donne effectivement une force extraordinaire, reconnut le Transmut, mais je ne suis ni Sorcier ni Magicien !... Dis-moi, un certain Vhom ne t'aurait-il pas fait tantôt quelque confidence ?... Te serais-tu laissé abuser par ses paroles ?... Car il n'y a que lui qui ait pu à ce point te troubler l'esprit !

— Tu le connais donc ?

— Nous nous sommes rencontrés sur le chemin de Xuabad... Immédiatement, j'ai su que nous ne serions pas amis. J'ai deviné en lui...

— Voilà ! fit Yargal. Tu as su ! Tu as deviné ! Et tu dis que tu n'es pas un Sorcier ?

— Simple intuition.

— Vraiment ! De quel autre mensonge es-tu capable ? Et de quel sacrilège ? Car c'est bien toi qui as profané le temple de Yale, non ? Tu es l'auteur de cet acte immonde !

— Qu'importent les mots puisque je suis déjà condamné !... Tu commets une grave erreur, roi de Ravadlicad. Deux pierres m'avaient été dérobées. Les voici... Celle-ci se trouvait dans la tête de la statue de la déesse ; celle-là dans ce coffret.

— Quand arrêteras-tu de mentir ? rugit Yargal. C'est toi, le voleur ! Tu as dérobé ces pierres à un marchand du nom de Phan-Born !

— Quelle est cette invention ! Qui est ce Phan Born ?

— Le marchand que sert Vhom ! Celui que tu as volé !

— Nous y voilà !... Tu te trompes de personne, Yargal ! C'est Phan-Born, le Sorcier ! Vhom est son apprenti !... Va te renseigner à l'Auberge de l'Épée. On te dira bien des choses sur ce Vhom !

— Ah, non ! Ce serait trop simple ! Serais-tu déjà à court d'arguments que tu veuilles ainsi renverser les rôles ?

Le Transmut eut un geste d'agacement et soupira.

— Ecoute, Yargal... Ce matin encore, on m'offrait des richesses. On était prêt à me combler d'honneurs ! Maintenant, on m'accuse de je ne sais quel crime alors que je n'ai voulu que reprendre mon bien...

— Mais tu as dit que tu savais où étaient ces pierres ! Puisque nous n'avions rien à te refuser, il te suffisait de les demander ! Or, tu ne l'as pas fait ! Tu ne l'as pas fait parce que, précisément, ces pierres ne se trouvaient pas aux endroits que tu as désignés ! Tu t'es trahi, Gamahad !

— Non. Je ne voulais pas révéler l'existence de ces pierres !

— Allons donc !

— Tu préfères croire Vhom et ce Phan-Born ?

— Certainement ! C'est bien toi, et non Vhom, qui es là en cet instant ! Là ! Dans la chambre de Namaïa ! C'est toi qui as profané le temple de la déesse ! C'est toi qui possèdes une force surhumaine ! Et c'est encore toi qui espères régner un jour sur le Nemoor ! Tout t'accuse, Gamahad !... Jusqu'à l'instant où nous t'avons surpris, je l'avoue, je doutais des paroles de Vhom. Mais ce doute n'est plus permis. Tu es un Sorcier et, comme tel, tu seras exécuté !

— Il me semble que c'est à Licaz d'en décider !

— Licaz est mon vassal ! rappela Yargal. Ce que j'exige, il l'exige ! Nous ferons donc ce que j'ai décidé !... A cause de toi, nous allons interrompre les jeux du Pacte, car ton infamie sera connue. Les épreuves passées seront annulées. Elles ne reprendront que lorsque tu auras été jugé puis condamné !

— Ne me donneras-tu pas la possibilité de confondre Phan-Born et Vhom ? Vas-tu me condamner en ne te fiant qu'aux apparences ?

— J'en sais suffisamment ! Pers lui-même ne te défendra pas lorsqu'il apprendra que tu es l'auteur du complot mené contre lui ! Car tu as tout manigancé, Gamahad ! Tout ! Ton but, ton but unique, était de nous approcher, de semer la discorde et de nous affaiblir ! Mais tu as échoué ! Jamais tu ne régneras sur le Nemoor !

— Je n'ai jamais eu cette prétention ! répliqua le Transmut.

— Ce n'est pas ce qu'affirme Vhom ! Donne-moi ces pierres !

Sous la menace des flèches, Gamahad s'inclina, la mort dans l'âme. Le monde, autour de lui, venait de s'effondrer.

— Elles n'ont de véritable valeur que pour moi, jeta-t-il.

— Ah ? Reconnaîtrais-tu, par hasard, qu'elles ont un pouvoir magique ?

— Demande-le à Phan-Born puisqu'il prétend que je les lui ai prises ! Qu'il vienne s'expliquer et prouver qu'il n'appartient pas à la famille des Sorciers !

— Nous verrons cela plus tard. En attendant, tu vas changer de résidence. Gardes ! Conduisez-le dans un cachot ! Empruntez les couloirs souterrains, ainsi nul ne l'apercevra...

CHAPITRE XIII

L'HOMME DU DEDANS DE L'HOMME

Sous la vigoureuse poussée de deux gardes, Gamahad alla rouler sur la paille. La porte du cachot se referma dans un claquement sec que suivirent des grincements de verrous. Une odeur hircine insultait l'air jusqu'à le rendre irrespirable ; cet immonde cloaque ne comportait aucune ouverture sur le monde extérieur. L'obscurité et l'humidité y régnaient en permanence, et ceux que l'on y enfermait, à moins d'être promis à la corde ou au bûcher, ne revoyaient probablement jamais l'astre du jour.

Le Transmut s'adossa à l'un des murs, se passa les mains sur le visage et brossa mentalement le sombre tableau de sa réalité. Le piège avait parfaitement fonctionné. Enfermé dans ce cachot, au milieu d'une nuit totale, il n'envisageait aucun dénouement heureux. Privé de l'indispensable lumière de Tax, il allait s'affaiblir, devenir aussi frêle qu'un vieillard égrota avant de se transformer en larve.

Yargal l'avait condamné.

Comme tout homme, le Transmut éprouvait devant la mort une certaine crainte, mais celle-ci se mua en véritable peur lorsqu'il songea aux conséquences de cette mort. Qu'arriverait-il quand disparaîtrait le Vahad'Har ?

Il se posait cette question quand il prit conscience de n'être pas seul. Dans ce lieu infect, il y avait un autre prisonnier dont un froissement de paille avait trahi la présence.

— Depuis quand es-tu là ? demanda Gamahad.

Une voix rauque lui répondit :

— Quelques rhads... Huit, neuf, je ne sais plus. Ici, le temps n'existe pas... Pourquoi t'a-t-on enfermé ?

— On me croit Sorcier.

— C'est une bonne raison, en effet ! Mais tu n'es pas un Sorcier !

— Exact. Comment le sais-tu ?

Une horrible quinte de toux arracha littéralement la gorge du prisonnier. Plusieurs fois Gamahad l'entendit aspirer l'air goulûment, crut qu'il allait s'étouffer.

— Ce n'est rien... Ça va passer... Ça me prend quelquefois...

Le prisonnier toussa de plus belle, finit par se calmer.

— On parlait de quoi ?

— Tu disais que je ne suis pas un Sorcier.

— Oui ! Si tu avais été de la famille, je l'aurais immédiatement deviné !

— Ah ? Parce que toi... ?

— Je dispose de quelques pouvoirs...

— Mais pas celui de sortir d'ici, évidemment ! Je m'étonne que tu sois toujours en vie après si longtemps. On t'a certainement oublié !

— Les lois concernent les Sorciers et les Magiciens mâles. Elles ne s'appliquent pas aux femmes. Les prêtres considèrent que celles-ci sont de beaucoup inférieures aux hommes, et qu'elles peuvent, au terme d'une longue période d'isolement, redevenir... normales. Ils se trompent, bien sûr, mais aucune d'entre nous n'ira le leur dire !

— Une femme, fit écho Gamahad. A entendre ta voix, je ne l'aurais guère pensé.

— Je suis malade et âgée... Mon nom est Sweig.

— Le mien Gamahad. ,

— Comment se fait-il que l'on t'ait pris pour un Sorcier ? Tu as partagé le repas de l'un d'eux ? Tu as contracté une obligation ? Tu t'es laissé aller à certaines pratiques ?

— C'est une longue histoire, répondit le Transmut. Disons que, sans appartenir à la famille, je dispose d'un don particulier qui m'a rendu suspect. Le jour, Tax me procure une force dont j'ignore les limites...

— Ce n'est pas cela qui prouvera ta qualité de Sorcier !

— Sauf dans le cas d'une dénonciation ! Et c'est ce qui est arrivé ! Un dénommé Phan-Born a fait échouer ma mission.

— Je vois ! Tu servais l'un de ses rivaux, n'est-ce pas ?

— Pas du tout ! Je ne sers que moi-même... Enfin, je le crois.

— Et, sûr de ta force, tu es allé te mesurer à Phan-Born !

— Ce serait plutôt le contraire, dit Gamahad, mais le résultat est identique... Euh ! Si je comprends bien, tu connais ce Phan-Born ?

— Si je le connais ? Tu parles ! C'est le plus puissant de nous tous, et aussi le plus fourbe, le plus rusé. C'est un grand, un très grand Sorcier qui porte à l'infini ses ambitions et qui n'hésite pas, pour accroître sa puissance, à commettre les pires méfaits. Il a de nombreuses fois dénoncé ceux des nôtres qui, à son goût, commençaient à devenir gênants, et il a écrasé, avec une habileté de démon, ceux qui avaient osé se liquer contre lui !

Sweig fit une pause, puis reprit :

— Excuse ma curiosité mais, pour que Phan-Born se soit intéressé à toi, il fallait que le motif soit important ! De quelle nature est ta mission ?... Hum ! Remarque que je te demande ça comme ça. Tu n'es pas obligé de me répondre. Mais tu n'as plus rien à perdre, désormais...

Le Transmut hésita. Pendant un court instant, il imagina qu'on avait fait exprès de l'enfermer avec cette femme pour qu'elle le fasse parler. Cependant, son intuition lui souffla que Sweig était son alliée.

— C'est vrai, acquiesça-t-il, je n'ai plus rien à perdre. Du moins dans la situation actuelle... En fait, j'ignore tout de la phase finale de ma mission qui consistait à rechercher deux pierres... Cela va te sembler bizarre, Sweig, mais je ne sais pas vraiment qui je suis. Mon père, à ce sujet, ne m'a fait que très peu de révélations. Chaque fois que je lui posais une question précise, il répondait que je devais découvrir moi-même ma véritable nature, que cette découverte personnelle était le sang de notre lignée...

— De ta lignée, dis-tu ? Serait-elle, malgré tout, voisine de celle des Sorciers et des Magiciens ?

— Certains pourraient le croire, mais elle est très différente... Sais-tu ce qu'est un Transmut ?

— C'est la première fois que j'entends ce nom. Par contre, Phan-Born, lui, doit le savoir ! Et peut-être mieux que toi !

— Cette possibilité ne m'a pas échappé, répliqua Gamahad. S'il en est ainsi, il sait également quel genre de mission je dois accomplir...

Sweig n'approuva ni ne désapprouva. Elle s'accorda quelques instants de réflexion puis proposa à Gamahad de l'aider. Celui-ci s'étonna.

— Tu veux m'aider ?

— Oh ! pas à t'évader, naturellement ! A te connaître mieux... Ne serait-ce que pour réduire l'écart entre toi et Phan-Born.

— Tu crois cela possible ?

— Si tu le veux vraiment, pourquoi pas ? Et si nous réussissons, ton esprit s'éclairera. Tu verras les choses différemment et tu trouveras peut-être les réponses aux questions que tu te poses... Est-ce que tu veux essayer ?

— Que dois-je faire ?

— T'étendre, là. Faire le vide en toi. Oublier ce qui t'entoure. Ne penser à aucun temps. Laisse-toi aller comme si tu t'abandonnais au sommeil. Sois confiant. Tu t'endormiras peu à peu... Ne résiste pas, surtout ! Tu briserais le soutien de ma pensée...

Gamahad s'allongea sans méfiance aucune.

Sweig était comme une étoile unique au milieu du ciel...

Il se détendit totalement, s'abandonna au pouvoir de la sorcière dont il entendait à peine la respiration. Il chassa de son esprit les souvenirs accumulés depuis qu'il avait quitté la Montagne Ecartelée et, petit à petit, il s'enfonça dans une atmosphère ouatée et grisante, se sentit devenir léger.

Il découvrit une autre obscurité dans laquelle il erra. Puis, autour de lui naquit une lumière crépusculaire, vaguement lactescente, une lumière venue de nulle part qui révéla une plaine totalement vide.

A ce moment, Gamahad eut conscience qu'il marchait.

Il s'arrêta.

A ses pieds s'ouvrait un puits qui vomissait un air froid et pestilentiel arraché aux entrailles de la terre, une bouche d'ombre qui, en une théorie de plaintes modulées, semblait l'inviter à descendre.

Agressé par le vent froid qui lui durcissait la peau, Gamahad descendait, degré par degré, dans un monstrueux œsophage. Il ne se déplaçait qu'avec une lenteur prudente, calculait chacun de ses mouvements, n'abandonnait un appui, une prise, un support que lorsqu'il avait trouvé plus bas un équivalent, craignant à chaque instant d'être précipité dans le vide. Une descente longue et pénible dans un puits qui paraissait n'avoir pas de fond.

« Tu dois chercher l'homme du dedans de l'homme », crut-il entendre.

Ses pieds touchèrent quelque chose de mou, de gluant. Un répugnant contact dû à la boue qui occupait le fond du puits, et dans laquelle Gamahad s'enfonça jusqu'aux mollets. Là, dans la faible lumière, il découvrit un étroit boyau dans lequel il s'engagea. *

Ce fut de nouveau l'obscurité, la marche dans les ténèbres. Le Transmut longea l'une des parois, repoussant l'angoisse qui s'attachait à ses pas.

Lorsqu'il quitta le conduit souterrain, il éprouva une sensation de vertige. Devant lui, sous un autre crépuscule, s'étendait un désert. Il n'y avait plus de vent. Pour le remplacer, des voix se manifestaient, proches ou lointaines, s'exprimaient dans un langage inconnu. Ce n'étaient que dialogues incompréhensibles, assemblages de mots tronqués, murmures, chuchotements, appels étouffés qui se mêlaient aux bruits les plus divers, dont certains, sporadiquement, se détachaient plus nettement.

« L'homme du dedans de l'homme... »

Une invisible foule entourait le Transmut. On discutait. On parlait à mots couverts. Et dans la confusion un rire discret s'élevait de temps en temps, un rire de femme qui évoquait davantage la moquerie que l'amusement.

Le crépuscule devenait plus sombre. C'était comme si les lugubres psalmodies avaient le don de l'épaissir.

Gamahad continua d'avancer vers un horizon incertain, sans

prendre garde aux pleurs, aux vagissements, aux cris d'enfants, aux gémissements ou aux clameurs lointaines qui lui parvenaient. Les ténèbres s'épaississaient à mesure que les lamentations se multipliaient. Des ahans, des halètements, des respirations bruyantes, des souffles rauques, des cris, des appels aux accents déchirants attiraient la nuit.

Une nuit surprenante.

Le Transmut se demanda à quelles mystérieuses divinités chtoniennes il devait attribuer ces manifestations. Les hurlements qui griffaient l'obscur semblaient provenir d'une gigantesque chambre de tortures. Un cri mourait, un autre lui succédait. C'était comme si, dans la bouche d'ombre, on avait jeté toute la misère du monde.

« L'homme du dedans de l'homme... »

Battements de cœur, grondements, roulements et appels désespérés mordaient la chair. Hurlements. Tonnerre.

De la terre montèrent les éclairs.

Dans leur fugace lueur, Gamahad crut voir, allongés autour de lui, des milliers d'êtres qui souffraient. Il les entendit gémir. Il les entendit hurler.

Un peuple tout entier agonisait.

Le Transmut se boucha les oreilles, avança au milieu des corps, dents serrées. Il devait chercher plus loin sa vérité.

Plus loin...

Crépuscules et nuits alternèrent, marquant la marche inexorable du temps. Gamahad ne s'arrêta pas. Il traversa les cris.

Puis, le silence vint. Gigantesque. Absolu. Immobile.

Il n'y avait plus de terre. Rien qu'un ciel immense et étoilé dans lequel flottait le Transmut.

De nouveau, le vertige s'empara de lui. Il ferma les yeux et, immédiatement, il éprouva la crainte de les rouvrir. Il lui sembla ne plus posséder d'attache avec le monde matériel.

Quand il osa regarder autour de lui, il constata que le décor avait changé. Un univers étrange s'offrait à sa vue. Seule la végétation lui

paraissait familière. Ces constructions blanches, à l'architecture hardie, aux formes insolites, le déroutaient. Considérant les deux astres qui éclairaient ce monde, il les compara à deux pierres titanesques et leur prêta, sans savoir pourquoi, une fonction d'équilibre. Il les vit soudain s'animer, disparaître, reparaître. Leur vitesse s'accrut si fort qu'il ne distingua plus l'alternance des jours et des nuits.

Un tourbillon l'emporta.

Plus tard, beaucoup plus tard, l'inferral maelström s'évanouit, laissant-derrière lui ruines et désolation. Dans les poussières et les fumées s'éleva un char immense qui entraîna Gamahad vers les étoiles, vers l'infini.

« L'homme du dedans de l'homme... »

Quand il vit le Vahad'Har, Gamahad sut que son voyage se terminait. Ses pieds foulaient un sol dur. Au loin, au-dessus de la ville qu'il apercevait, se déroulait un curieux combat. Des traits de feu jaillissaient du ciel, se précipitaient sur la ville. D'autres, aussi fulgurants, allaient à leur rencontre pour les annihiler.

Cet échange dura jusqu'au lever du jour.

La cité n'avait pas souffert. Elle disparut pourtant dans une aveuglante lumière. A sa place, et loin, très loin alentour, il ne resta qu'un désert.

Aphos la fabuleuse n'était plus.

L'émotion du Transmut fut telle qu'il se redressa brusquement, bousculant la sorcière. Il était enfermé dans un cachot puant, noir comme la nuit la plus profonde, et il perdait graduellement ses forces.

Mais il ne mourrait pas. Il ne pouvait pas mourir ! Il fallait qu'il vive ! A tout prix ! Il fallait qu'il accomplisse sa mission dont l'importance dépassait tout ce qu'il avait imaginé.

— Nous devons sortir d'ici, Sweig ! déclara-t-il abruptement.

Elle ne s'étonna pas de sa réaction.

— As-tu découvert ta vérité ?

— Quelques bribes seulement. Je crois que l'on ne peut forcer la

mémoire cachée... Cependant, j'ai vu des images. J'ai voyagé dans le temps et dans l'espace. Et je crois, maintenant, savoir qui je suis...

— C'est déjà beaucoup.

— Sans doute, mais ce n'est pas suffisant. Il faut trouver un moyen de partir !

— Partir..., soupira Sweig. Ce moyen n'existe pas. Tu auras beau appeler, feindre d'être malade, demander à voir un officier, employer toutes les ruses, tu perdras ton temps. Les gardes n'ouvrent que lorsqu'ils le jugent nécessaire. Ils passent les repas par une trappe située dans le bas de la porte... Tous les huit à dix jours seulement, ils me font changer de cachot pour le nettoyage...

— Tous les huit à dix jours, répéta Gamahad qui entrevoyait une lueur d'espoir. Depuis quand ne sont-ils pas venus ?

— Deux jours. Seulement deux jours, répondit Sweig, résignée.

— Il s'en écoulera donc au moins six avant qu'ils ne décident de nous changer de prison, murmura Gamahad. C'est long. Beaucoup trop long !

— De toute façon, reprit Sweig, ils te surveilleront de près. Et quand bien même parviendrais-tu à t'échapper, tu n'irais pas loin. Tous les couloirs sont fermés par des grilles.

— Et si nous recevions une aide de l'extérieur ?

— Il te faudrait beaucoup d'amis, Gamahad. Beaucoup d'amis !... A ta place, je ne me ferais pas trop d'illusions...

CHAPITRE XIV

TROUBLES

Comme Yargal l'avait annoncé, les jeux étaient interrompus. Le peuple, cependant, n'approuvait nullement cette décision bien qu'on lui en eût révélé le motif. Le mécontentement était d'ailleurs si grand qu'il était impossible de déterminer sa véritable cause car les avis, concernant la culpabilité de Gamahad, divergeaient. Il se trouvait même des lutteurs du camp de Ravadlicad qui se déclaraient solidaires du Transmut. Dans les murs de Xuabad, comme à l'extérieur, la grogne s'installait, des bagarres éclataient, et les soldats des deux camps avaient souvent à intervenir pour ramener un semblant d'ordre.

Le malaise, comme une maladie contagieuse, s'était répandu et avait gagné le palais.

— Je crains que nous n'ayons commis une erreur en interrompant les jeux, estima Yargal. Aussi, pour qu'ils reprennent au plus tôt, nous devons juger Gamahad. J'ai donné l'ordre de l'amener céans, et j'ai envoyé des gardes chercher le marchand et son serviteur.

Ayant, lui aussi, reçu l'ordre de se présenter au palais, Borog avait entendu les propos de Yargal et comprenait que celui-ci tenait surtout à calmer le peuple. Jugement rapide. Sentence sans appel. Gamahad ne possédait vraisemblablement aucune chance.

Le lutteur, debout près d'une colonne massive, tenta de deviner le sentiment profond de chaque homme présent. De Yargal et de Kobor il n'y avait rien à espérer. Licaz et Thasa, sans doute, se montreraient moins tranchants mais accuseraient néanmoins Gamahad. Seul Pers prendrait peut-être le parti de ce dernier. Quant à Ghov, il ne serait que consulté, mais son avis aurait du poids. Borog était presque certain qu'il approuverait Licaz en tout point, inquiet pour sa place d'organisateur des jeux. Il était donc à espérer que Licaz fît preuve de mansuétude à l'égard de Gamahad.

— Ce Sorcier aurait déjà dû être brûlé ! reprocha le Haut Prêtre,

annonçant clairement ses intentions. A cause de lui, le peuple gronde, la discorde s'empare des champions... Il t'appartient, Yargal, d'apaiser les esprits.

— Quelles paroles hardies, Kobor ! Te permettrais-tu de m'adresser des critiques ?

— Je suis conseiller, dit l'interpellé en se redressant. A ce titre je puis me permettre de donner mon avis sans y avoir été invité. De plus, je suis le serviteur des dieux !

— De certains dieux, Kobor ! rappela Yargal. Simplement de certains dieux ! Et je ne crois pas que tu sois présentement en train d'officier pour te prévaloir d'une certaine supériorité !... Je te conseille vivement la modération. Au cas où tu l'aurais oublié, je te prie de bien vouloir te souvenir que je règne encore sur les deux cités !

— Je ne l'ai pas oublié, mon roi. Mais pourquoi avoir attendu quatre jours pour juger ce Sorcier ? Le peuple se sent frustré, et c'est ce qui provoque sa colère. Quand les uns réclament un bûcher pour Gamahad, les autres se déclarent prêts à le défendre, voire à le venger ! Si nous n'agissons pas rapidement, il y aura des affrontements sanglants que personne ne souhaite et les jeux ne seront plus simplement compromis !

Yargal hocha la tête, caressa pensivement les perles de son collier.

— Ces soucis t'honorent, mais tes propos sont quelque peu erronés. Le peuple est comme un fauve qui a faim. Quand il l'aura satisfaite, il se calmera aussi vite qu'il s'est enflammé. Il veut des jeux, il les aura. Et nous donnerons une grande fête... Quant à la raison pour laquelle nous avons attendu quatre jours avant de juger Gamahad, tu la découvriras bientôt... Ceux d'entre nous qui portent encore le doute en eux le verront s'effacer !

Yargal alla se verser un peu de vin, porta la coupe à ses lèvres et but. Ayant apprécié le breuvage d'un claquement de langue, il se tourna vers le Premier d'Armes.

— Et toi, Thasa ? Quelle est ton opinion de conseiller ?

— Je suis un soldat, mon roi, et je raisonne en tant que tel. Même si Gamahad n'était pas celui que l'on dit, il demeurerait pour moi un agitateur. Arrêté et emprisonné, il semble malgré tout avoir réussi à semer un grand désordre. Qu'il soit un envoyé de Togurth ne m'étonnerait pas outre mesure. Je n'aurai donc à son égard aucune

complaisance !

Dans son coin, Borog grimaça.

— Bien, approuva Yargal en levant sa coupe. J'aime les paroles sensées...

Il se versa encore un peu de vin et, sa coupe à la main, il se dirigea vers Borog.

— L'avis d'un champion tel que toi ne m'est pas indifférent, dit-il. C'est pourquoi tu es ici en ce moment... Tu es l'ami de Gamahad, n'est-ce pas ? Du moins, tu l'étais ! Tu pourras donc nous parler de lui. En particulier de ce comportement que d'aucuns trouvaient bizarre...

— Si j'ai à parler de lui, mon roi, je n'en dirai que du bien. Son comportement, bizarre pour certains, n'était dû qu'à un besoin de solitude. Je suis intimement persuadé que Gamahad n'appartient pas à la famille des Sorciers !

— Tu en es persuadé ! Mais cela ne constitue pas une preuve ! Or, il en faudrait beaucoup pour détruire les accusations dont il fait l'objet !

Borog serra les dents, vit au même moment entrer un garde. Celui-ci salua et annonça l'arrivée de Phan-Born et de Vhom.

— Qu'ils entrent ! ordonna Yargal.

Pour l'occasion, Phan-Born avait revêtu une riche simarre. Il avança de quelques pas, presque timidement, et s'inclina avec respect, imité en cela par Vhom qui, paradoxalement, paraissait plus à l'aise.

— Approche, marchand. N'aie pas peur. Tu n'as ici que des amis.

« Ça m'étonnerait ! » songea Borog.

Phan-Born obéit.

— Je constate avec plaisir que tes jambes vont mieux, marchand... Nous avons besoin de ton témoignage. Es-tu prêt à répéter ce que tu m'as appris sur Gamahad, l'autre soir, par la bouche de ton serviteur ?

— Je le suis, mon roi, assura Phan-Born avec la voix de celui qui attend que justice lui soit rendue.

— Tu m'en vois satisfait. Naturellement, tu ne crains pas la

confrontation ?

— Au contraire, je la souhaite !

Yargal vida sa coupe, la posa sur une table au plateau de marbre, prit place dans un fauteuil et sortit, de l'une des poches dissimulées dans son ample robe, les deux pierres qu'il avait prises à Gamahad.

Des lueurs de convoitise s'allumèrent dans les yeux de Phan-Born.

— J'imagine que tu les reconnais...

— Oui, mon roi. C'est une chance qu'elles soient en ta possession !

— D'après Vhom, elles possèdent une très grande valeur, ce dont je doute car, si ce sont là de fort jolies pierres, elles ne peuvent rivaliser avec diamants, rubis, émeraudes et saphirs... Toutefois, leur valeur est peut-être due à d'autres critères que j'aimerais connaître. Que représentent-elles, pour toi ?

— Je rends grâce à ton goût des pierres précieuses, mon roi, et aussi à ta perspicacité. En effet, cet ovale d'obsidienne et ce losange de cornaline ont une valeur relative mais ils possèdent à mes yeux l'éclat du sentiment qui leur est attaché...

— Un sentiment...

— Ma mère me donna ces pierres un peu avant sa mort. Elle les tenait elle-même de son propre père qui les avait taillées... Gamahad, fils d'un homme que ma mère a eu la faiblesse d'aimer, a toujours revendiqué le droit de les posséder, et c'est pour cette raison qu'il me les a volées !... Ce n'était pas sa première tentative. Un jour qu'il s'était introduit chez moi, mon épouse l'a surpris et s'est mise à crier.

Pour l'obliger à se taire, Gamahad n'a pas hésité à user de sa terrible force. Il... il l'a tuée !...

Phan-Born s'interrompit, baissa la tête, sembla un instant revivre la scène. Puis il poursuivit :

— J'ai voulu la venger ! Oui, la venger !... J'ignorais, hélas, que Gamahad appartenait à cette sorte de gens qui disposent de certains pouvoirs étranges... Ayant affaire au Mal lui-même, j'ai dû abandonner sans toutefois renoncer à perdre Gamahad. J'espérais de toutes mes forces que, tôt ou tard, il commettrait une faute grave, qu'il se tromperait dans ses calculs. Cette faute, aujourd'hui, il l'a commise !

Son orgueil l'a jeté au bas de son piédestal... Dès son arrivée à Xuabad, il a enrôlé des hommes, leur promettant une bourse bien garnie s'ils assassinaient le roi Pers. Mais il a pris soin de les envoûter avant qu'ils ne passent à l'action... De la sorte, s'ils étaient pris, ils devaient avouer qu'ils étaient à la solde de Togurth le barbare !

— Gamahad n'est donc pas du côté de Togurth ? s'écria Thasa.

— Gamahad ne sert personne, seigneur. Il ne reconnaît ni la supériorité des dieux, ni la puissance des rois ! Son plus cher désir est qu'un conflit, entre Xuabad et Ravadlicad, éclate au cours des jeux du Pacte. Il veut que le Nemoor se déchire et craque de partout, car il rêve d'en devenir un jour le seul maître... Lorsque toutes les cités seront affaiblies, lorsque les hommes se seront entre-tués, lorsque régnera le plus grand désordre, Gamahad n'aura aucune peine à se proclamer roi du Nemoor. La plupart des Sorciers et des Magiciens le craignent. Ils l'aideront à conquérir son royaume !

— Un agitateur extrêmement dangereux ! dit le madrar.

— Surtout un Sorcier ! souligna Phan-Born. Un Sorcier qui dissimule habilement l'essentiel de ce qui constitue sa puissance !

Le Premier d'Armes allait répliquer quand Lhoïm, le quintrar de la garde, entra, précédant quatre hommes à demi nus qui portaient une litière sur laquelle était allongé Gamahad. Un Gamahad que l'on avait lavé et rasé, que l'on avait vêtu d'une simple tunique de serviteur.

— Il ne peut plus marcher, déclara Lhoïm. Il est trop faible.

Au passage, Gamahad reconnut l'homme noir de son rêve, cet homme maigre, au long visage, aux cheveux aile de corbeau. Dans un terrible effort de volonté, il voulut se redresser, tendre le poing, accuser, se défendre, déverser sur Phan-Born toute sa bile, mais il demeura amorphe, la bouche ouverte, incapable d'articuler le moindre son.

En le voyant ainsi, Borog fut pris de pitié, sentiment qui fut aussitôt couvert par celui qu'il éprouvait pour les responsables de l'arrestation du Transmut.

Yargal se leva, contourna la litière que l'on venait de poser devant lui, prit le bras gauche de Gamahad et le laissa retomber.

— Tu as dit vrai, Vhom. Il n'est plus rien.

Le Transmut respirait à peine. Ses yeux, d'une singulière fixité, ne quittaient pas Phan-Born.

Licaz s'approcha à son tour de la litière.

— Dans l'état où il est, il lui sera impossible de parler ! Comment se défendra-t-il ?

Le front de Yargal se plissa.

— Mais, mon cher frère, il me semble qu'il n'a plus à le faire ! Nous avons la preuve que Gamahad est bel et bien un Sorcier ! Sans les rayons de Tax, il n'est qu'un ver misérable, une... une larve !... Nous avons tous une bonne raison de le condamner. A commencer par toi, Licaz. Tu l'as vu dans la chambre de Namaïa, ta jeune épouse ! Toi, Pers ! Toi qui as cru lui devoir la vie alors qu'il ne cherchait qu'à se mettre en valeur ! Toi, Thasa, qui as toléré sa présence à Xuabad malgré sa rébellion...

Il se retourna vers le Haut Prêtre, tendit l'index.

— Toi, Kobor, qui n'as pas su voir en lui le Sorcier !... Moi, évidemment, puisqu'il a profané le temple de Yale... Et même toi, Borog, qui t'es laissé abuser !... Regardez-le ! Un homme ordinaire ressemblerait-il à... cela après quatre jours de prison ?

— Je comprends à présent pourquoi il a refusé de combattre le soir de son arrivée, murmura Licaz. Tu as raison, Yargal. Nous avons tous une bonne raison de le condamner !

Borog fit un pas en avant.

— Je ne condamnerai pas Gamahad ! dit-il avec fermeté. Je ne crois pas qu'il soit un... Sorcier, en dépit des apparences. Je n'ai, bien sûr, à opposer que mon intime conviction, mais les preuves que l'on a accumulées contre lui me paraissent fragiles... Quant aux accusations de ce marchand, elles ne reposent pas sur des faits concrets...

— Vraiment ! fit Yargal. Et les nôtres ? Les nieras-tu également ?... Nous avons surpris Gamahad dans la chambre de Namaïa. Il a prétendu qu'il venait y chercher l'une de ces pierres. Ensuite, il a reconnu que sa force vient de Tax, et il n'a pas nié être l'auteur du sacrilège commis à Ravadlicad ! T'en faut-il davantage ?

— Oui ! Je me demande comment tu as su que Gamahad entrerait dans la chambre de Namaïa !

— Simple ! Nous étions déjà en train de surveiller Gamahad comme Vhom nous avait recommandé de le faire... Pour moi, tout est clair. Je réclame le bûcher !

— Moi également, déclara le Haut Prêtre.

— Je sais que mon avis ne compte pas, dit Borog. Je ne possède aucun titre, aucune fonction importante. Sachez pourtant, rois et seigneurs, que je m'oppose à cette décision ! Je n'ignore pas qu'en cet instant je risque la mort, mais je n'en ai cure... Ecoutez bien ceci : si Gamahad meurt, je ne combattrai plus ! Et la plupart des champions suivront mon exemple !

Ghov, affolé, tenta de s'interposer :

— Pardonne-lui...

— Ne te mêle pas de ça, toi ! jeta le lutteur en l'écartant du bras. J'ai dit ce que j'avais à dire et je ne regrette rien. Si Gamahad est condamné au bûcher, les jeux du Pacte n'auront pas lieu !

Blême de rage, Yargal hurla :

— Gardes ! Arrêtez-le ! Il apprendra ainsi le respect qu'il nous doit !... Dès à présent, tous ses privilèges lui sont retirés !

Borog ricana.

— Cela ne changera rien à l'affaire, Yargal ! Il y aura d'autres champions et, surtout, il y aura le peuple !

— Thasa se chargera de le mater ! Et il aura le soutien de mes propres soldats ! Quant aux jeux du Pacte, s'ils ne se déroulaient pas, je continuerais à régner sur les deux cités ! Dans cette histoire, je n'ai rien à perdre !

— Gardes ! ordonna Licaz. Lâchez Borog !

Furieux, Yargal lança à son frère un regard mauvais.

— Tu contestes mes ordres ? Tu ne me reconnais plus comme ton suzerain ?

Licaz éluda les deux questions.

— Il me semble, mon frère, que tu vas un peu vite en besogne. Tu as beaucoup parlé, et moi, de mon côté, j'ai beaucoup réfléchi...

Certes, de graves accusations pèsent sur Gamahad, et certains faits peuvent tenir lieu de preuves. Cependant, les apparences sont parfois trompeuses... Vois-tu, j'aurais souhaité que Gamahad soit en mesure de répondre aux accusations de ce marchand. Cela n'étant plus possible, il nous faut tenir compte de ce qu'a dit Borog et trouver un compromis...

— Comment ! Tu t'abaisses à prendre en considération l'avis de... de ce traître ?

— Le plus important n'est-il pas de renouveler le Pacte ?... User de violence envers le peuple est contraire à la voie de la sagesse. Annonçons-lui que les jeux reprendront demain et tout rentrera dans l'ordre.

— Et Gamahad ?

— Nous nous occuperons de lui après les jeux. D'ici là, nous mettrons tout en œuvre pour qu'il redevienne celui qu'il était. Je veux le voir debout, capable de se défendre... Nous prendrons, évidemment, quelques précautions...

— Et tu crois que cela suffira pour que tes champions acceptent de participer aux épreuves ?

— J'ai confiance en eux. Comme moi, comme nous tous, ils connaissent l'enjeu...

Licaz se dirigea vers Borog, lui prit les poignets et les serra.

— Va ! Tu es libre... Rapporte mes paroles aux autres champions et préparez-vous. Les jeux reprendront demain.

Le lutteur s'inclina puis se retira. Ghov demanda la permission de faire de même, permission qui lui fut accordée.

— Je me réjouis de ton attitude, Licaz, dit Pers. C'est celle que j'aurais moi-même adoptée car, je peux le dire maintenant puisqu'il est parti, Borog a raison lorsqu'il prétend que cette affaire n'est pas très claire !

— Pas très claire ? s'indigna Yargal.

— Non, pas très claire, soutint le roi de Théleb. Gamahad est incontestablement un curieux personnage mais je doute sincèrement qu'il soit ce que l'on prétend !

— Explique-toi !

— Je te propose une petite expérience : libère ceux qui ont voulu ou qui ont fait semblant de vouloir m'assassiner !

Yargal tiqua.

— Que veux-tu prouver ?

— Si j'ai bonne mémoire, aucun d'eux n'a accusé Gamahad d'avoir été l'instigateur du complot ! C'est ce marchand, du moins son serviteur qui l'a affirmé. Et, tu l'as toi-même reconnu, une affirmation n'est pas une preuve !

— Où veux-tu en venir ?

— Hum ! Supposons que ces hommes aient vraiment assassiné Ephra et qu'ils soient effectivement à la solde de Togurth !... Libère-les, Yargal, et fais-les suivre discrètement. S'ils s'empressent de fuir la cité alors que la liberté leur aura été rendue, ce sera certainement pour rejoindre le chef barbare !

Yargal haussa les épaules.

— Cela ne changera rien à l'affaire !

— Pardon ! S'ils quittent Xuabad pour aller rejoindre Togurth, cela voudra dire que Gamahad m'aura véritablement sauvé la vie ! Dès lors, mon amitié lui sera définitivement acquise et je ne pourrai, dans ce cas précis, envisager l'union avec ceux qui le condamneront ! Cela signifiera également que Vhom et Phan-Born auront menti sur ce point ! Et pourquoi pas sur d'autres ?

L'intervention de Pers plongea Yargal dans la perplexité.

— Admettons ! dit-il. Ne serait-ce que pour sauvegarder notre amitié, je ferai libérer les auteurs du complot et je suivrai ton conseil. Toutefois, le sacrilège commis à Ravadlicad ne sera pas effacé !

— Gamahad n'a pas été pris sur le fait, que je sache ! Il s'agit encore une fois d'une affirmation ! Ce marchand, c'est évident, veut se venger de Gamahad, et pour cela tous les moyens lui sont bons !

— Ne tire pas de conclusions hâtives, Pers ! Tu as sans doute raison en partie mais cela ne doit pas nous faire oublier l'essentiel. Gamahad devra expliquer sa présence dans la chambre de Namaïa et

surtout prouver qu'il n'est pas un Sorcier ! Car ce n'est pas là une simple affirmation ! Nous constatons que Gamahad, lorsqu'il est privé de la lumière de Tax, ne vaut guère plus qu'un moribond...

Pers prit un air dégagé pour répliquer :

— Je suis venu à Xuabad pour assister aux jeux, pour envisager une alliance solide et durable, et entrer dans le Pacte. Aujourd'hui, je me dois de voir les choses d'un autre œil. Tu me dis, Yargal, de ne pas oublier l'étrange pouvoir de Gamahad. Et je te dis, moi, de ne pas oublier la menace de Togurth !

Phan-Born profita du silence qui suivit les paroles de Pers pour se manifester.

— Humblement, je vous demande pardon, rois et seigneurs, de faire entendre ma voix, mais peut-être consentirez-vous à écouter mon avis ?

— Parle ! dit Licaz.

— Tout ce que j'ai dit est vrai, déclara-t-il. Les auteurs du complot, s'ils sont libres, iront rejoindre Togurth parce qu'ils seront persuadés d'être de son côté... Gamahad est extrêmement puissant... Et si tu lui permets, roi Licaz, de redevenir celui qu'il était, tu t'exposes à un grave danger. Un danger que tu feras courir au Nemoor tout entier...

Le propos ranima une flamme que Yargal croyait éteinte.

— Tu as raison, marchand. Le risque est trop grand.

— Nous ne pouvons exécuter Gamahad sans nous exposer à un risque aussi important ! répliqua Licaz.

— Et vous dites vrai tous deux, glissa Phan-Born. C'est pourquoi ma proposition vous intéressera certainement...

— Une proposition ? fit Yargal.

— Gamahad est ton prisonnier, n'est-ce pas ?... Eh bien ! vends-le-moi ! Je suis prêt à verser une forte somme.

— Te vendre Gamahad ? Mais pourquoi ?

— Nous quitterons Xuabad et nous nous rendrons dans la région d'Azgul, non loin de la grande forêt de Brahr... Il existe là-bas un lieu

qui, sous l'action du feu du Vahad'Har, ôte aux Sorciers tous leurs pouvoirs... Profitant de sa faiblesse, je conduirai Gamahad jusqu'à ce lieu et je le délivrerai des forces mauvaises qui l'habitent !

— Voilà tout à coup de bien curieuses paroles, observa Pers. Dis-moi, marchand, aurais-tu renoncé à te venger ?

— Je ne souhaite pas la mort de Gamahad, dit doucement Phan-Born. Le priver de ses pouvoirs sera pour lui une punition bien plus grande ! Et puis, il est tout de même mon demi-frère !

— La proposition de ce marchand a mon agrément, s'empressa de déclarer Yargal. Nous éviterons ainsi bon nombre de complications. Le départ de Gamahad est, en effet, la solution la meilleure. Le mal est arrivé avec lui, il repartira avec lui !

— Un instant ! intervint Licaz. En supposant que nous acceptions, marchand... T'engages-tu à ne jamais revenir à Xuabad, à ne jamais te rendre à Ravadlicad ou à Théleb.

— Je m'y engage, mon roi !

— Je n'ai pas confiance en cet homme, dit Pers. Il profitera de la faiblesse de Gamahad pour le tuer !

Une telle perspective laissa Yargal indifférent. Licaz, certainement, le fut un peu moins mais il calqua son attitude sur celle de son frère.

Néanmoins, Phan-Born fit le serment de respecter la vie de Gamahad.

— Il est, je te le rappelle, mon demi-frère ! Sa mort, de toute façon, ne m'apporterait rien. Je veux simplement le voir vaincu alors qu'il a tant de fois triomphé. Je veux le voir sans pouvoir aucun, misérable, nu, se traîner à mes pieds et implorer mon pardon !... Telle sera ma vengeance !

L'accent de sincérité qui porta les paroles de Phan-Born ne parvint pas à convaincre le roi de Théleb. Pourtant, celui-ci n'insista pas. Peut-être se disait-il qu'il valait mieux pour tout le monde que l'histoire se terminât ainsi ?

— Quand partiras-tu ? interrogea Licaz.

— A la nuit tombée, si tu le permets, mon roi. Mais pour ma

sécurité, pourras-tu m'accorder un laissez-passer ?

— Vhom partira-t-il avec toi ?

— Il me suivra !

Licaz consulta du regard ses deux conseillers, lut sur leur visage qu'ils n'étaient pas hostiles à ce dénouement. Kobor pensait que l'on attendait néanmoins l'issue des jeux du Pacte avant d'annoncer le départ de Gamahad.

— Très bien, marchand ! Tu auras ton laissez-passer. Tu quitteras Xuabad cette nuit, par la porte de Kolom. Disposes-tu d'un chariot et de chevaux ?

— J'ai tout cela, mon roi... Mais il me manque cependant les deux pierres...

Yargal sourit, s'approcha de Phan-Born.

— C'est juste. Les voici...

En les prenant, Phan-Born ne maîtrisa qu'à grand-peine son avidité. Il les fit promptement disparaître dans une poche de sa simarre.

— Avant de te retirer, marchand, souviens-toi de ta proposition ! Tu as parlé d'acheter Gamahad, n'est-ce pas ?... Combien désires-tu nous offrir ?

— Cent tals d'or, répondit Phan-Born sans hésiter.

— C'est une belle somme, apprécia Yargal. Toutefois, pour un homme de la valeur de Gamahad...

— Il est moribond, mon roi...

— Mais tu es riche, à ce qu'il paraît ? Plus riche, sans doute, que ne le croit ton serviteur ! Or, comme tu le sais, la statue de Yale a été renversée... Au cours des jeux truqués, des sargs sont morts inutilement. Et tout ce temps perdu va occasionner des dépenses supplémentaires...

— J'offre... deux cents tals.

— C'est beaucoup mieux, mais n'iras-tu pas au-delà ? Cent tals supplémentaires me conviendraient assez...

— Je donnerai ce que tu demandes, mon roi, mais je ne pourrai augmenter cette somme. Il ne me restera, après te l'avoir remise, que quelques jais...

— Tu partiras tout de même avec tes tissus, non ? Tu t'installeras ailleurs et tu redeviendras riche très vite car tu as de bonnes idées ! Maintenant, va ! Sois prudent lorsque tu te présenteras ce soir !

CHAPITRE XV

PHAN-BORN TRIOMPHE

Le chariot bâché, conduit par Vhom, longeait le Drachne depuis deux jours. A l'arrière, étendu sur les toiles et les tissus, Gamahad survivait. Depuis leur départ, Phan-Born lui accordait le droit de jouir un peu de la lumière de Tax : une heure environ le matin et autant le soir. En dosant savamment le temps d'exposition, Phan-Born jugeait qu'il ne risquait pas de voir le Transmut se dresser contre lui.

Pourtant, il demeurait d'une extrême vigilance. Il désirait simplement que Gamahad reprenne suffisamment de forces pour qu'il tienne sur ses jambes. Rien d'autre.

Vhom tira sur les rênes, obligeant les deux chevaux à s'arrêter à l'entrée du pont de bois qui enjambait le fleuve. Les bêtes renâclèrent et secouèrent leur crinière. Le chariot s'immobilisa.

Phan-Born gagna l'avant, souleva la bâche, cligna des yeux et demanda :

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

— Il y a des soldats de l'autre côté du pont. Environ une trentaine... D'après leur tenue, ce sont des hommes de Licaz, mais je m'étonne de les trouver dans les parages...

Phan-Born, une main en visière, regarda en direction du groupe armé et parut contrarié.

— L'innocence de Gamahad a certainement été établie, avança Vhom. Ou le peuple, avec le concours des champions, a...

— Ah ! tais-toi ! Tu dis des âneries ! Gamahad a été confondu...

— Ces soldats ne sont pas là par hasard !

Phan-Born ignora la remarque.

— Ils n'ont pas de chevaux, observa-t-il. Or, il leur en aurait fallu si Licaz les avait lancés à notre poursuite. Et pourquoi seraient-ils aussi nombreux ?... Non. Ils ne sont pas là pour nous...

— Je n'en suis pas aussi sûr, maître ! A mon avis, il vaudrait mieux rester sur cette rive et poursuivre jusqu'au prochain pont. Il y en a encore en amont.

— Je sais, mais la route, jusque-là, sera extrêmement difficile. Nous devons traverser... Après tout, n'avons-nous pas un laissez-passer ?

— C'est vrai, mais il y est inscrit que nous nous dirigeons vers Azuk.

— J'emploierai les grands moyens s'il le faut ! décida Phan-Born. Allons ! En avant !

Vhom considéra son maître avec un certain étonnement teinté de doute.

— Ils sont au moins trente ! s'exclama-t-il. Je connais ton talent, mais...

— Perdrais-tu confiance, Vhom ? demanda Phan

— Born. Les liens qui t'unissent à moi se seraient-ils émoussés ?

— Nnon... Non, bien sûr ! répondit Vhom qui avait décelé une sorte de menace dans le ton employé. Je désirais seulement te rappeler la prudence...

— J'aime mieux cela... Allons, va !

Le chariot s'engagea sur le pont, les chevaux allant au pas, mais avant qu'ils n'atteignent l'autre extrémité, le centar qui commandait le groupe armé s'avança, bras droit levé.

Vhom remarqua que les soldats avaient leurs habits déchirés et sales, qu'il y avait parmi eux des blessés. Cela le rassura. La présence du centar également car un officier de ce niveau commandait cent hommes et non trente. Un effectif aussi réduit ne pouvait donc être composé que des survivants d'une bataille...

— Halte !

Vhom obéit. Il fit arrêter les chevaux.

— Je suis le centar Borguès de Xuabad, se présenta l'officier. J'ai besoin de vos chevaux !

Phan-Born descendit du chariot, se planta devant le soldat.

— Ces chevaux m'appartiennent, centar Borguès, et j'en ai autant besoin que toi. Je te prie de nous céder le passage... Voici d'ailleurs un laissez-passer qui porte les sceaux respectifs des rois de Xuabad et de Ravadlicad !

L'officier s'empara du parchemin qu'il examina attentivement.

— Ce n'est pas la route d'Azgul ! dit-il. Au contraire, tu lui tournes le dos !

— Je sais, centar, je sais... Dans le chariot repose un champion de Xuaba qui souffre d'une maladie inconnue. Licaz lui-même m'a chargé de le conduire dans un village où il sera soigné efficacement. J'ai donc effectué un crochet, et c'est ce qui explique que nous soyons ici...

L'homme pinça les lèvres, se dirigea vers le chariot et souleva la bâche. Il revint aussitôt après, l'air embarrassé.

— Je ne le connais pas... Quelle est sa spécialité ?

— La lutte... Il est aussi fort que Borog ! Xuabad a d'ailleurs vaincu dans cette épreuve. Malheureusement, peu après le combat, celui que tu as vu là est tombé malade. Les médecins ont avoué leur impuissance. Toutefois, l'un d'eux a conseillé à Licaz de conduire le champion à l'un de ses amis... Ayant appris mon départ de Xuabad, le roi m'a chargé de cette mission...

Le centar demeura songeur. Il n'était guère convaincu. Dans le Nemoor, l'on circulait à peu près librement et les voyageurs avaient rarement besoin de laissez-passer. Ceux-ci, par contre, en possédaient un pour un itinéraire établi et ils ne l'avaient pas respecté.

— Les jeux doivent être terminés, à présent. Qui a remporté la victoire ?

La question ne surprit pas Phan-Born.

— Nous avons quitté Xuabad un jour avant la fin, déclara-t-il. Les deux villes étaient à égalité...

— Vraiment ? Tu as mis tout ce temps pour venir jusqu'ici ?

— Nous ne progressons que par étapes très courtes, dit Phan-Born. Notre malade est difficilement transportable. Chaque chaos le fait atrocement souffrir. Il n'y a que lorsqu'il dort que nous pouvons avancer...

— Et son mal ne le réveille pas ?

— Nous lui donnons régulièrement un breuvage qui provoque son sommeil, mais en très petites quantités. S'il en buvait trop, cela entraînerait sa mort...

Le centar grimaça. Il ne croyait pas beaucoup à cette histoire mais rien ne prouvait qu'elle était fausse.

— Quelque chose te chagrine ? demanda Phan-Born.

— Oui, avoua l'officier. Je suis en train d'évaluer les risques que je prendrais si je réquisitionnais tout de même tes chevaux !

— Quoi ? Tu oserais ? Alors que le roi...

— J'ai de mauvaises nouvelles, coupa le centar. Le barbare est à Johodorn. La cité est tombée !

— Curieux ! Nous sommes bien loin de Johodorn, non ?... Est-ce que, toi aussi, tu aurais une raison de te trouver dans les parages ?... Aurais-tu... fui ?

Le soldat porta vivement la main à son épée qu'il sortit à demi de son fourreau. Mais il la rangea d'un geste rageur.

— Un homme d'armes m'aurait immédiatement rendu compte de l'affront que tu viens de me faire ! jeta-t-il, haineux.

— Je n'ai pas voulu te blesser, s'empressa de répliquer Phan-Born. Je me suis mal exprimé...

— Certainement ! En tout cas, sache que les hordes de Togurth sont partout ! Elles ne respectent rien ni personne. Devant elle, nos troupes, trop peu nombreuses, ont dû se replier un peu plus chaque jour, et non fuir !... Pour notre sauvegarde, nous avons traversé le massif du Gaom en empruntant la vallée de l'Izan puis celle de la Serce... Maintenant, le temps presse. Je dois prévenir le roi au plus vite, c'est pourquoi je vais tout de même prendre tes chevaux !

— Mais, le champion... Enfin ! Tu connais les lois ! Licaz protège

ceux qui combattent et...

— La mort d'un homme n'est rien comparée à ce qui se produira si le roi n'est pas prévenu à temps !

— Un seul cheval...

— Non ! Les deux ! Je veux les deux parce qu'il y aura deux messages qui emprunteront deux routes différentes par sécurité !

— Tu es donc prêt à risquer... ?

— Rien du tout !... D'abord, ton laissez-passer, bizarrement, ne mentionne pas le nom de ce champion, ni même celui de ce garçon qui doit être ton serviteur. J'ai donc une excuse. Mais j'ai par-dessus tout la force du devoir ! Et j'accomplirai celui-ci coûte que coûte ! Bientôt, Togurth attaquera Théleb. Il regroupera ses forces et s'en prendra ensuite à Xuabad et à Ravadlicad...

— Ces cités sont puissantes !

— Togurth également ! Il importe d'éviter les mauvaises surprises. Xuabad et les cités amies doivent se tenir prêtes à combattre !

Phan-Born se tut. Tant qu'il avait parlé avec le centar, il avait tissé autour de celui-ci un de ces pièges invisibles dont il avait le secret. Et ce piège était prêt.

— Tu ne dis plus rien ? Tu réfléchis sans doute ?... Dans ce cas, hâte-toi ! Il vaudrait mieux que tu ne m'obliges pas à rendre de force ces chevaux !

Phan-Born eut une moue de dédain.

— Le sort des cités du Nemoor m'importe peu, centar Borguès ! Nous les avons laissées loin derrière nous et nous n'avons pas l'intention de les revoir... Ecarte-toi !

L'officier, vert de rage, dégaina son épée.

— Tu ne veux pas entendre raison mais tu le regretteras !... Soldats ! Arrêtez ces hommes ! Saisissez les chevaux, le chariot et tout ce qu'il contient !

Contrairement à toute attente, les soldats ne bougèrent pas.

— Vous avez entendu ? hurla le centar. Obéissez !

— Justement, déclara Phan-Born. Ils ne t'entendent pas. Je t'ai pris momentanément ta voix. Toi et moi, présentement, sommes les seuls à l'entendre. Tes hommes te voient t'agiter, ouvrir la bouche comme un poisson dans un bocal, mais tes ordres ne leur parviennent pas !...

Borguès leva son épée, devint menaçant.

— Arrête ! ordonna Phan-Born. Ne m'oblige pas à user davantage de mes pouvoirs ! J'ai horreur de gaspiller mes énergies !

Le centar pâlit.

— Que dis-tu ?... Tu serais... ?

— Un sorcier, imbécile ! Parfaitement !... Vhoml Fouette les chevaux !

Phan-Born grimpa vivement dans le chariot qui s'ébranla dans un grincement de roues.

— Tuez-les ! Abattez-les ! s'époumona l'officier.

Pour se faire comprendre, il s'exprima par gestes mais les soldats comprirent qu'il leur ordonnait de s'écarter. Et c'est ce qu'ils firent.

*

* *

Quand le chariot fut loin du pont et des soldats, Phan-Born demanda à Vhom de réduire leur allure. Il ne tenait pas à ce qu'une roue se brise. Il s'aperçut qu'il avait gardé à la main le laissez-passer et s'en voulut de n'avoir pas insisté pour que les noms de Gamahad et de Vhom y figurent. Mais il recouvra vite sa sérénité. N'avait-il pas accompli l'essentiel ?

— Toi, tu m'entends, hein ? lança-t-il à Gamahad. Tu m'entends mais tu ne peux pas me répondre !... Tu as probablement souhaité de toutes tes forces que les chevaux nous soient confisqués ?

La chaleur incommodait le Transmut qui, privé d'air et de lumière, ne possédait pas plus de vigueur qu'une plante qui s'étiole. Pourtant, son regard reprenait progressivement de l'éclat.

Lui ayant soulevé la tête, Phan-Born lui donna à boire. L'eau qui coula dans sa gorge lui procura une intense satisfaction.

— Je tiens à ce que tu vives, confia Phan-Born en rebouchant l'outre. J'aurai besoin de toi bientôt... Dans trois jours, nous atteindrons la Montagne Ecartelée et nous devons marcher...

Il observa un long silence, se laissa bercer par le balancement irrégulier du chariot et reprit :

— Je suis sûr que tu te poses beaucoup de questions en ce moment et, ma foi, il me semble juste que tu en connaisses les réponses... Tu avais le choix : te soumettre à ma volonté, me servir sans arrière-pensée, ou me combattre. Pour ton malheur, tu as opté pour la seconde solution ! Mais je reconnais que j'ai eu affaire à forte partie. Si, si ! Tu n'es pas un homme comme les autres, Gamahad. Tu es un Transmut ! Tu appartiens à une lignée de mutants dont le premier est né de la haute magie des Aôr-Reh... car ceux-ci, contrairement à ce qu'affirment la plupart des gens de ce monde, ont bel et bien existé !... Ils ont existé !... Quand j'ai entendu parler d'eux, la première fois, j'ai douté. Cependant, tu n'ignores pas que la curiosité est l'une des plus grandes qualités des Sorciers. J'ai donc recueilli toutes les informations qui les concernaient. Les vraies et les fausses. J'ai rassemblé quelques écrits. Je me suis emparé de certains parchemins détenus par d'autres Sorciers, par d'autres Magiciens et, par recoupements, je suis parvenu à cerner la vérité. Fort de cela, je me suis rendu dans le désert de Dorn, là où se dressait jadis la fabuleuse cité d'Aphos... J'avoue que c'est à la magie que je dois d'être encore vivant aujourd'hui, car le désert est un monstre aveugle qui tue aussi bien les animaux que les hommes... Pourtant, je lui ai tenu compagnie pendant plusieurs jours. J'ai creusé, j'ai fouillé, et j'ai découvert des ruines. Sous le sable, des maisons entières étaient intactes. J'ai trouvé des documents, des idéogrammes et des manuscrits qui, parce qu'ils étaient incomplets, ne m'ont renseigné que partiellement sur ce mystérieux peuple des Aôr-Reh. Mais je possédais des bases solides !... Oh ! accéder à la vérité n'a pas été facile ! De retour à Xuabad, j'ai dû travailler jour et nuit pendant plusieurs rhads pour traduire les textes et décrypter les idéogrammes. Et beaucoup de passagers ne m'intéressaient pas. A force de patience, pourtant, j'ai percé le mystère des Aôr-Reh. Enfin, l'essentiel de se secret... Ce peuple, du moins les survivants, avaient acquis de prodigieuses connaissances et avaient inventé une arme d'une puissance incomparable, une arme dont certains voulaient s'emparer dans le but de conquérir les étoiles. Pour éviter une nouvelle guerre, car il semblerait que cette arme ait été la cause de la destruction de

leur civilisation , et aussi pour empêcher que le conflit ne s'étende dans l'espace, les partisans de la paix décidèrent de quitter leur monde et de cacher l'arme sur une autre planète. Ils choisirent la nôtre...

Phan-Born s'arrêta de parler, se pencha, colla son oreille à la poitrine du Transmut.

Le cœur battait lentement. Régulièrement.

— Bien, fit le sorcier. Bien... Ce que je t'ai dit n'a pas l'air de t'émouvoir tellement. Mais attends la suite !... Cette arme, disent les documents, est le résultat de l'union de plusieurs forces. Des forces que les Aôr-Reh... absorbaient, assimilaient pour les utiliser ensuite par le simple jeu de la volonté. Ainsi habités, ils étaient capables de produire la foudre, de détruire à distance obstacles ou ennemis rien qu'en tendant le bras !... Prodigieux, n'est-ce pas ? Mais là ne s'arrêtait pas leur pouvoir. Ils soulevaient des poids énormes, se déplaçaient instantanément d'un point à un autre sur de courtes distances, modifiaient leur aspect physique, etc. Sachant cela, quel Sorcier n'eût pas rêvé de s'emparer de ces forces ? C'était évidemment mon but, et mon souhait, à présent, est près de se réaliser !... Souviens-toi, Gamahad, du jour où tu es venu dans la Montagne Ecartelée. Tu te préparais à t'engager dans le défilé, celui où coule la rivière. A un moment donné, ton sixième sens t'a alerté. Tu as regardé autour de toi comme si tu t'attendais à apercevoir un intrus. Tu n'as cependant aperçu qu'un gélan perché sur ce rocher que l'on appelle le rocher du cyclope. Cela t'a assuré. Mais j'étais là ! J'étais là et je t'observais ! Il y avait plusieurs jours que j'attendais la venue du Transmut qui, selon la Tradition, devait accomplir une tâche dont il ignorait tout. J'attendais parce que je savais, moi, en quoi consistait ta mission ! Je possédais déjà l'une des deux pierres ; une pierre que j'avais trouvée grâce à mes pendules, et après de longues recherches, enfouie au pied de la statue de Yale, dans les jardins du cirque !... Hélas ! Comme tu l'as constaté, la seconde était trop bien dissimulée, c'est pourquoi j'ai décidé de me servir de toi... Ta rencontre avec Whom n'a pas produit le résultat que j'espérais. J'ai immédiatement compris que ton intuition te mettait à l'abri d'un certain nombre de pièges, et que je ne devais en aucun cas sous-estimer ton intelligence. En la personne de mon féal serviteur et apprenti, tu avais deviné un ennemi, du moins un sérieux rival, c'est pourquoi tu as recherché certaines protections. C'était de bonne guerre... J'ai apprécié, crois-moi ! Au départ, je pensais qu'il me suffisait d'user de mes pouvoirs pour te soumettre. Je me trompais. Je te sentais capable de me résister. Aussi, craignant de me découvrir, j'ai préféré mesurer mon intelligence à la tienne... Néanmoins, comme je tenais à savoir jusqu'à quel point tu t'opposerais à ma volonté, j'ai

commencé de te troubler l'esprit avec Aniella que tu as confondu avec ta promise. Puis j'ai provoqué ce rêve dans lequel nous avons eu un entretien. Cela m'a permis de mieux percevoir tes qualités et tes faiblesses, et de t'attirer doucement vers ce piège dans lequel tu ne devais tomber qu'après avoir découvert le losange de cornaline !... Il m'a suffi d'épier tous tes faits et gestes, d'utiliser les circonstances pour t'amener à commettre l'erreur qui, aux yeux de Yargal et de Licaz, allait te perdre. Dès lors, il ne me restait plus qu'à intervenir de la manière que tu connais...

Très satisfait de ses explications, Phan-Born posa de nouveau l'oreille sur la poitrine de Gamahad et constata que le cœur battait plus vite.

— Je me doutais bien que tu ne demeureras pas longtemps sans réaction, jubila-t-il. J'imagine aisément que ce que je t'ai appris n'est pas de nature à te réjouir, mais il faut te rendre à la raison : nous avons combattu, tu as perdu. Les forces cachées de la mosaïque m'appartiendront et je serai le maître du Nemoor. Togurth lui-même s'inclinera ! Toutefois, j'attendrai mon heure pour intervenir. Quand les cités seront lasses de lutter contre le barbare, quand le peuple, trop durement éprouvé, réclamera la paix, quand les soldats seront épuisés, quand il deviendra impossible à quiconque de gouverner, je réapparaîtrai sur la scène du grand théâtre du Nemoor. Nous serons alors à la veille de grands bouleversements... Hum ! Peut-être me crois-tu fou ? Peut-être vois-tu en moi un être pétri d'orgueil ou profondément mauvais ?... S'il en est ainsi, tu te trompes, Gamahad. Je ne serais pas pire que tous les rois nés sur la terre du Nemoor. Pas pire que ceux qui ont inventé l'arme dont ils ne sont pas restés maîtres. Le monde, cependant, sera différent ! La magie régnera. Magiciens, Sorciers, Enchanteurs reconnâitrons en moi le premier des leurs. Ils m'obéiront. Ils m'aimeront peut-être... Peut-être ! Je ne me fais, là-dessus, aucune illusion...

Il prononça cette dernière phrase avec un peu d'amertume. Il se laissa ensuite submerger par un flot de pensées, par des images venues de l'avenir, par des sensations diverses, par tout ce qui composait l'atmosphère d'un monde futur. On saluerait en lui l'empereur du Nemoor, le premier des membres et de la Grande Famille. Un monde magique et changeant, plein de fantaisie et d'incertitude, remplacerait le vieux monde statique, trop rigide, trop rationnel, trop injuste... Phan-Born oublierait ses méfaits, tout ce qu'il avait estimé devoir faire pour se hisser au-dessus de la masse. Il deviendrait quelqu'un d'autres...

— Pourtant, je me souviendrai de toi, déclara-t-il, poursuivant ses réflexions à haute voix. Car je te devrai ma puissance !... En effet, nul ne peut pénétrer dans la grotte s'il n'est Transmut ou s'il n'est accompagné par l'un d'eux. Tu me protégeras donc, Gamahad ! Ce sera, pour toi comme pour moi, un grand moment que la mosaïque, ayant recouvré la totalité de ses éléments, rendra solennel... J'ai hâte, grand hâte de la découvrir ! Hâte de voir si elle ressemble aux dessins des parchemins. Hâte de sentir couler dans mes veines un sang nouveau !

Il s'interrompit brusquement, regarda fixement le Transmut comme si, tout à coup, il était inquiet.

Trop de bonheur, parfois, angoisse...

Phan-Born, à présent, avait peur qu'une circonstance imprévue ne l'empêche d'atteindre à la félicité. En cet instant, il n'était plus qu'un homme en proie à un infrangible sentiment sur lequel venaient se briser les flèches de sa raison.

Perfide, le doute le tourmenta.

Gamahad, depuis le début, ne lui avait-il pas joué la comédie ? En ce qui concernait la mosaïque, l'arme, les Aôr-Reh, était-il aussi ignorant qu'il le paraissait ?

— Je te laisserai la vie, promit-il en dissimulant parfaitement ce qu'il ressentait. Je te laisserai la vie si tu acceptes, comme Vhom, de me servir avec loyauté... Tu obtiendras de moi ce que tu voudras. Ta présence à mes côtés me rendra plus fort encore et ma gloire rejaillira sur toi...

Son souffle devint court.

— Je brûle de partager ma gloire, Gamahad ! Il n'est pas bon qu'un maître soit seul. Il lui faut des serviteurs fidèles, dignes de confiance... Des amis !... Qu'en dis-tu, hein ?

Evidemment, le Transmut ne répondit pas. Il n'avait pas cillé. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli. Inerte, son corps se balançait au rythme des chaos, à l'entière merci de Phan-Born.

— Lorsque nous serons arrivés, je renouvellerai ma proposition, dit pensivement le sorcier. Au fond, j'éprouve à ton égard beaucoup d'admiration et ce serait grand dommage qu'un homme tel que toi finisse ses jours de stupide façon... Tu as le temps de réfléchir...

CHAPITRE XVI

LE SECRET DE LA MOSAÏQUE

La Montagne Ecartelée n'avait à offrir que sa nature farouche. Ses pentes abruptes, son terrain fenestré, ses rochers aux arêtes vives engageaient les intrus à rebrousser chemin. Le cheval peinait. Par deux fois il avait failli se débarrasser de son cavalier mais, guidé par Vhom qui maintenait fermement la bride, il continuait d'avancer parmi les entassements rocheux.

Juché sur le dos de l'animal, Gamahad éprouvait les plus grandes difficultés à conserver son équilibre. Contrairement aux espérances de Phan-Born, il n'était pas suffisamment solide pour entreprendre une longue marche.

— Comment te sens-tu ? interrogea le Sorcier.

Le Transmut ne répondit pas. Cette question, il l'avait entendue six ou sept fois depuis que l'on avait abandonné le chariot. Son mutisme irrita Phan-Born.

— Tu marcheras, Gamahad ! Tu marcheras !... D'ailleurs, nous approchons du défilé.

Un couple de gélans passa au-dessus d'eux en poussant des cris aigus, décrivit un grand cercle puis disparut.

— Nous ferions bien de nous arrêter, maître, suggéra Vhom. La nuit va tomber...

— Non, refusa Phan-Born. J'atteindrai mon but aujourd'hui même ! J'ai trop attendu, Vhom. Pendant longtemps j'ai nourri ma patience !... A présent, celle-ci est morte.

— Je me dois de te rappeler la prudence. Progresser dans l'obscurité...

— Allons ! Le Vahad'Har est généreux ! Nous continuerons !... Les

forces se réveilleront bientôt et obéiront à leur nouveau maître. Elles me semblent si proches... Ah, Vhom ! Je les sens, je les devine. Elles m'appartiennent déjà !

Courbé sur l'encolure du cheval, Gamahad luttait pour garder un esprit clair. Il repoussait les images incohérentes, les pensées floues, les impressions de vide, s'accrochait désespérément au fil ténu qui le reliait aux forces cachées. Car lui aussi les devinait.

Lui aussi les sentait... !

*
* *

Le Vahad'Har opposait son feu à un océan de ténèbre ; combat éternel de l'ombre et de la lumière, silencieux et figé dans l'univers des apparences...

Les voyageurs s'arrêtèrent au bord de la rivière. Vhom aida Gamahad à descendre de cheval puis alla attacher celui-ci. Le Transmut tenait à peine sur ses jambes. La tête lui tournait. Il s'appuya sur un rocher puis, avec une exaspérante lenteur, il se dirigea vers le cours d'eau et se laissa tomber.

Vhom revint auprès de Phan-Born et demanda :

— Ne peux-tu lui rendre un peu de ses forces perdues ?

— Gamahad n'est pas un homme comme les autres, répliqua le Sorcier. Sa nature particulière limite les effets de mon talent. Et puis, je ne tiens pas à ce qu'il récupère sa vitalité.

— Il sera incapable de marcher ! Pourquoi ne pas attendre un jour ou deux ? La lumière de Tax...

— Es-tu inconscient ? Il faut qu'il demeure à notre merci ! Nous le traînerons ou nous le porterons mais il avancera !

— Je crains que...

Vhom s'interrompit, se détourna.

— Eh bien ? interrogea Phan-Born. Dis ce que tu penses !

— Je crains que l'exaltation dans laquelle tu te trouves ne te cache la réalité. Si Gamahad meurt, ton rêve mourra avec lui !

— Il ne mourra pas ! Je sais qu'il ne mourra pas !

L'eau fraîche avait tiré le Transmut de son engourdissement. Mais il était épuisé, vidé de toute substance. Il revint en titubant vers Phan-Born et tendit la main.

— Les pierres..., souffla-t-il. Donne...

Surpris par cette soudaine demande, le sorcier sursauta.

— Donne-moi les pierres ! répéta Gamahad. Je veux les caresser une dernière fois...

— Me crois-tu stupide à ce point ? Pourquoi désires-tu ces pierres ?

Gamahad différa sa réponse. Il resta silencieux, parut chercher ses mots.

— Qu'as-tu à craindre, Phan-Born ?... Je comprends que tu redoutes quelque ruse mais... je ne suis plus de taille à me mesurer à toi... Je ne cherche pas à te tromper...

— Peut-être. Toutefois, ta demande est assez insolite pour inspirer de la méfiance !

Le Transmut s'efforça de sourire.

— C'est toi qui la vois ainsi... Pas moi... Ma quête est terminée, Phan-Born... J'aimerais toucher les pierres...

— Ne l'écoute pas, maître ! Il veut te tendre un piège !

— Je le crois aussi. Cependant, je ne lui en fournirai pas l'occasion !... En route !

Phan-Born était trop intelligent pour accepter le moindre risque. Si proche du but, il aurait été plus que déraisonnable d'accéder à la demande du Transmut. Si celui-ci avait émis le souhait de caresser les pierres, c'était probablement parce qu'elles lui apporteraient quelque chose... quelque chose que lui, Phan-Born, ignorait ! Ce qui signifiait peut-être également que Gamahad, en dépit des apparences, possédait encore certaines ressources... Néanmoins, s'il en était ainsi, le Transmut, selon l'avis du Sorcier, avait fait preuve d'une monumentale

maladresse. Sa ruse était si transparente qu'elle n'en était plus une.

Pourtant...

Inquiet, Phan-Born s'interrogeait. Sous le couvert de cette manœuvre grossière n'y avait-il pas un piège ? Gamahad avait-il encore une raison d'espérer ? Cherchait-il simplement à instiller le doute ?

Aidé de Vhom, Phan-Born soutenait Gamahad qui jamais n'avait connu d'instant aussi pénibles. Les trois hommes avançaient le long de la haute falaise éclairée par le Vahad'Har, se frayant un chemin parmi les blocs rocheux amassés par une nature capricieuse. Plusieurs fois, ils furent contraints de descendre dans l'eau. Gamahd constituait un poids mort et compliquait singulièrement leur progression. Mais l'excitation, autant que la menace d'un piège éventuel, décuplaient la volonté du maître et celle de son serviteur. Nul obstacle n'aurait pu les obliger à renoncer.

Lentement, ils se rapprochaient de la grotte.

Quand ils atteignirent la petite plage de galets, Vhom réclama une halte que Phan-Born accorda immédiatement. Gamahad, à bout de souffle, s'allongea sur les cailloux et ne bougea plus. Vhom s'assit près de lui.

— Nous sommes presque arrivés, déclara Phan-Born. Encore quelques efforts, et nous pénétrerons dans l'autre secret des Aôr-Reh. Nous sommes à la veille de régner sur le Nemoor, et nul ne se doute de rien ! Et rien n'a changé autour de nous !... N'est-ce pas merveilleux ?

— Si, maître, répondit Vhom. Tellement merveilleux que je n'ose encore y croire...

— Les peuples vont se déchirer, Vhom. Les armées s'affronteront dans des combats sanglants. Les victimes seront nombreuses... Tôt ou tard, on aura besoin d'espérer de nouveau en l'avenir. On voudra reconstruire, on parlera de paix. Les hommes demanderont des guides, voudront être rassurés... Nous allons assister à la fin d'un monde, Vhom, mais celui-ci, pareil à la plante qui naît de la graine qui pourrit, donnera le jour à un autre monde plus beau et plus fort, à ce monde magique auquel ont rêvé nombre de Magiciens et de Sorciers...

Longue, verticale, étroite, la faille coupait la muraille. Phan-Born l'examina en frémissant. Dans quelques instants, les forces qui composaient l'arme indestructible des Aôr-Reh lui appartiendraient et feraient de lui le maître de Nemoor.

— Notre voyage se termine ici, dit-il en caressant du bout des doigts les lichens qui recouvraient le roc.

— En effet ! approuva Vhom. Ton voyage se termine ici !

Avec une étonnante promptitude, il se rua sur Phan-Born, lui plongea par deux fois son couteau dans la poitrine puis lui ouvrit la gorge. Le Sorcier n'avait même pas eu le temps de crier. La surprise avait été totale. Il s'écroula aux pieds de Gamahad, la bouche pleine de sang, les yeux tournés vers le Vahad'Har.

Vhom avait vaincu le maître. Les autres, tous les autres avaient échoué, et lui, le simple apprenti, avait réussi ! Il avait tué Phan-Born dont il connaissait tous les secrets.

Gamahad le vit se jeter sur la sanglante dépouille du Sorcier, l'observa sans broncher.

— Les voilà ! s'écria Vhom. Elles sont à moi, désormais ! Les forces m'obéiront !

Il se releva, ouvrit les mains.

— Regarde, Gamahad ! Regarde-les bien ! Ce sont les clés du monde futur... Grâce à toi je les ai ! Elles sont miennes ! Grâce à toi j'ai compris que le pouvoir qu'elles possèdent ne se partage pas... Je l'ai compris quand, naïvement, tu as cru que Phan-Born te permettrait de les toucher, de les caresser ! Cela, sans doute, t'aurait rendu tes facultés, ou peut-être aurais-tu bénéficié de quelque protection occulte... A ce moment, ma fidélité envers Phan-Born a rejoint le néant. J'étais sûr que le maître allait se débarrasser de nous. Ses propositions, ses promesses, ne visaient qu'à lui assurer notre concours jusqu'à la phase finale... A présent, il est mort. Le grand Phan-Born est mort !... Au fond, je l'ai toujours envié. J'ai toujours espéré devenir plus grand que lui. En le servant fidèlement, j'ai gagné sa confiance. Il m'a transmis son savoir, tout son savoir...

— Tu n’as pas son talent, Vhom, souffla Gamahad.

— Je polirai le mien ! Le temps m’y aidera ! L’expérience me conduira plus haut que les sommets atteints par Phan-Born !

— L’ambition t’a rendu aveugle. Seul Phan-Born était assez puissant pour s’emparer des forces de la mosaïque. Et tu l’as tué !... C’est exactement ce que je voulais !

— Tu mens ! hurla Vhom en frappant sauvagement Gamahad au visage. Tu cherches encore à sauver ta peau ! En fait, tu profites des circonstances pour tenter de semer le doute dans mon esprit ! Tu attends probablement que je commette une erreur...

— Tu l’as déjà commise !

— C’est faux !

— Crois-tu ?... Phan-Born...

— Phan-Born est mort ! coupa Vhom. Je prends sa place !

Gamahad s’efforça de sourire.

— Au début, dit-il le souffle court, tu as admiré ton maître. Tu l’as imité... Puis cette admiration s’est transformée en envie. Et tu es devenu jaloux. D’une jalousie plus aiguë chaque jour... Il suffisait d’un tout petit rien pour faire de toi un assassin...

Vhom leva le poing pour frapper de nouveau, mais il se figea et ricana.

— Tes tentatives pour me perdre resteront vaines, Gamahad. A la larve que tu es il ne reste que les pauvres mots. C’est bien peu...

Le Transmut ne répliqua pas.

— Viens, à présent ! Appuie-toi sur moi. Il faut y aller... J’ai hâte de découvrir la mosaïque !

Gamahad s’exécuta docilement, pesa de tout son poids sur les épaules de Vhom qui, malgré tout, redoutait quelque revirement. Ils s’enfoncèrent dans l’obscur boyau.

Placées selon l’apparente disposition des neuf lunes du Vahad’ Har, les sphères diffusaient une lumière violette. L’aspect général des lieux avait changé mais seul le Transmut, évidemment, s’en rendit

compte.

Avec précaution, et même avec respect, Vhom s'approcha de la mosaïque, s'agenouilla, repéra les alvéoles destinés à recevoir les pierres correspondantes. Au moment de déposer celles-ci, il interrompit son geste, se tourna vers le Transmut comme s'il voulait l'interroger, comme s'il craignait que l'irréparable ne se produise.

Gamahad demeura impassible.

Vhom, alors, reconstitua la mosaïque... La dalle de métal qui la supportait devint transparente comme le diamant le plus pur et se mit à vibrer. La lumière qui émanait des sphères s'anima de pulsations de plus en plus fortes, de plus en plus rapides, tandis qu'un sifflement modulé emplissait l'atmosphère.

Déchirement. Le décor se fragmente. Brusquement, le bruit devient insupportable. L'air semble éclater en milliards de particules lumineuses qui, tels des insectes flamboyants, décrivent autant d'arabesques compliquées. Des lignes fulgurantes et des éclairs trouent le magma, ordonnent le ballet furieux des parcelles d'énergie, provoquent un tourbillon dont la mosaïque occupe le centre. Et ce tourbillon enfle, palpite comme un cœur gigantesque...

Mains plaquées sur les oreilles, Vhom hurle. La douleur le rend fou mais ses cris sont couverts par des sons suraigus. Il grimace. Il se tord. Il se bat contre un monstre qui le ronge de l'intérieur. Sa chair se consume. Sa peau se momifie. Vhom se dessèche lentement. Il est plus hideux à chaque inspiration... Un ultime soubresaut.

Un cri que nul n'entend.

Un corps qui se raidit, qui veut se défendre encore, un corps squelettique qui retombe inerte, vaincu.

A quelques pas de lui, imperturbable, le Transmut vient s'assister à la scène. Les particules de lumière l'enveloppent comme une aura. Elles le protègent. Elles lui rendent toute sa vitalité et provoquent également la résurgence des souvenirs qui composent sa mémoire cachée. Et tandis que l'inferral tourbillon continue de grossir, les images défilent...

Les Aôr-Reh avaient créé la lignée des Transmuts : les gardiens des forces. Tout ce qu'avait découvert Phan-Born était vrai, mais il ignorait que seuls les Aôr-Reh pouvaient manipuler ces forces. Eux seuls ! Car ils les avaient fait naître à partir de leur propre énergie. En

détruisant l'arme, ils se détruisaient eux-mêmes, voilà pourquoi ils disaient qu'elle était indestructible. Pour la soustraire à la convoitise de certains des leurs qui désiraient conquérir l'espace, ils l'avaient cachée dans cette grotte...

Naturellement, Gamahad n'avait qu'une idée très vague concernant les forces mais imaginait sans peine leur formidable pouvoir de destruction. Retenues prisonnières par une mosaïque incomplète, on les libérait en reconstituant le puzzle entier. Toutefois, les sphères qui captaient le feu du Vahad'Har leur interdisaient de se disperser. Ainsi leur gardien procédait-il à l'échange des deux pierres sans crainte de voir le monde livré aux forces aveugles.

Cet échange avait lieu tous les cent ans et était d'une nécessité absolue. La nature des éléments, leur forme, leur disposition constituaient une clé, un code qui devait être impérativement modifié pour que les forces demeurent captives.

Gamahad ne put retenir un frisson de peur rétrospective en songeant à ce qui se serait produit si le délai avait été écoulé. Il se rassura néanmoins en pensant que, puisque l'arme n'était pas détruite, les Aôr-Reh existaient toujours. Sans doute seraient-ils intervenus avant que l'irréparable ne se produise ?

Un jour, peut-être, ils reviendraient...

Oui : ils reviendraient ! Gamahad en était persuadé. Mais, pour quelque raison obscure, ce retour, selon lui, ne s'effectuerait pas avant quelques milliers d'années... La race des Aôr-Reh ne s'était pas éteinte. Elle vivait ailleurs, autrement, loin de ce qui avait failli la perdre... Chaque fois que renaîtrait le Vahad'Har, un Transmut, homme ou femme, accomplirait sa mission de gardien. Et celui-ci ne dirait rien aux générations intermédiaires car la parole, de bouche en bouche, se déforme ; le mot peut être mal compris, et le verbe surpris par quelque oreille indiscrete. Le secret était incommunicable. Il appartenait à chaque Transmut de se connaître lui-même puis de se reconnaître...

Le monde ne changerait pas. Nul n'avait le droit de modifier le cours de son histoire. L'arme allait se rendormir pour cent ans. Les hommes connaîtraient la guerre et la ruine, se relèveraient, progresseraient. Leur vie ou leur mort ne concernait pas les Transmuts.

Penché sur la mosaïque, Gamahad choisit un disque d'améthyste et une émeraude en forme de triangle. Instantanément, les particules

et le tourbillon disparurent.

De nouveau, les forces étaient prisonnières. Les sphères émettaient une lumière douce, la dalle de métal redevenait noire, et le silence transformait la grotte en tombeau.

C'était fini. Ou presque. Il appartenait à Gamahad de cacher l'émeraude et l'améthyste en deux endroits distincts, et loin de la mosaïque, comme le lui soufflait son intuition... Il n'était pas impossible qu'il passe par Xuabad pour saluer Borog et Zenda...

Ensuite, il prendrait la direction du village de Sketh où l'attendait Shéba. D'elle, il aurait deux enfants au moins. Le premier d'entre eux, garçon ou fille, hériterait des dons de la lignée et les transmettrait plus tard à sa propre descendance. La chaîne ne se romprait pas.

Elle ne devait pas se rompre.

Gamahad se releva, regarda les pierres qui luisaient doucement dans le creux de sa main, puis il pivota lentement sur lui-même, adressa un adieu muet à cette grotte dans laquelle il ne reviendrait jamais.

Il s'éloigna, silencieux.

Lorsqu'il quitta la faille, il constata que le jour se levait.

FIN

*Achevé d'imprimer en février 1986
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

N° d'impression : 3268.

Dépôt légal : avril 1986.

Imprimé en France